

L'Ombre du Serpent Gris

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

7

époque

L'Ombre du Serpent Gris

Fleuve
Noir



G.-J. ARNAUD

L'OMBRE DU SERPENT GRIS

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

7

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07322-9



Fortalès, Grand Maître Aiguilleur

CHAPITRE PREMIER

Depuis quelques jours Louria Finister avait l'impression qu'on la surveillait, du moins que le site Upsilon qu'elle partageait avec Charlster et Claudion Hyponias était observé par un inconnu, ou bien un *suspicious screen*, un écran d'espionnage. Qui pouvait bien avoir découvert l'existence de ce milieu virtuel au sein d'un immense réseau électronique ? Charlster et elle l'avaient créé, au départ, en utilisant pour y accéder un véritable labyrinthe, avec une série de codes qui en protégeaient l'accès. Ils avaient même fabriqué un logiciel qui, sous l'apparence banale d'informations scientifiques, permettait d'atteindre le site avec un seul cliquage. Hyponias en avait désormais une copie. Mais aucun des deux hommes ne pouvait se retrouver en même temps qu'elle sur Upsilon et l'espionner. Donc, il y avait une quatrième personne, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle pensa avoir élucidé l'énigme. Lors de ses recherches à Baker Station, sur cette fameuse capsule spatiale plus ou moins égarée dans cette région, elle avait failli rencontrer la créature utilisant cette capsule, mais celle-ci l'avait droguée avec un gaz inconnu. Elle lui avait dérobé son ordinateur portable, lequel recelait le logiciel d'accès à Upsilon. Après le vol, Louria avait essayé de remonter la trace laissée par son appareil, pour aboutir à un certain Anthony, mais n'avait jamais pu identifier qui se cachait sous ce nom. Par la suite Hyponias avait repris l'enquête, et avait failli mourir dans un attentat. Elle-même, soupçonnée de complicité terroriste, avait été arrêtée.

Ne pouvant utiliser Upsilon pour en discuter avec Charlster, elle l'appela pour lui demander si elle pouvait lui rendre visite.

— Je suis en plein travail, dit-il de ce ton rogne dont il usait dans ces cas-là. J'essaie de maîtriser Silver Anaconda et je suis épuisé.

Le vieil astrophysicien avait presque fait un caprice pour imposer ce nom, qu'elle jugeait stupide, de Silver Anaconda, et désigner ainsi cette ombre portée en plein Pacifique, entre les deux tropiques. Une ombre bienfaisante qui atténuait les températures torrides et l'incandescence de la lumière sur huit mille kilomètres, autorisant le passage entre les deux hémisphères. À condition de disposer d'un bateau bien entendu. SA risquait de leur attirer les foudres des Aiguilleurs en général et d'Opérasque en particulier. Désormais, le Grand Maître, revenu de sa folle aventure en Antarctique, retrouvait toute sa puissance, et avait réussi à faire rappeler Kawy, son concurrent direct, par le président du Conseil de Surveillance. Mais il n'avait pu se débarrasser de la mission d'inspection dirigée par le Grand Maître Fortalès.

— Pourquoi ne passez-vous pas par U ?

— U n'est pas libre.

Charlster comprit et lui dit qu'il l'attendait. Elle frappa peu après à sa cabine, et comme il ne pouvait ouvrir la porte en grand, elle dut se faufiler. L'entassement d'appareils divers dans ce volume réduit ne la surprenait pas. Il en était de même chez elle et chez Hyponias depuis qu'ils travaillaient sur Silver Anaconda.

— Upsilon est grillé ?

— Juste par celui qui détient ce portable qu'on m'a volé dans la région de Baker Station.

— Quand vous attendiez la créature dans ce local d'une pompe à eau ?

— C'est cela. Brusquement ce portable est réactivé et depuis quelques jours je sens que nos échanges sont surveillés. Il contenait le logiciel d'accès. Bizarrement, ce voleur a attendu des mois avant de comprendre à quoi il pouvait bien servir, alors que dès la première heure il paraissait très à l'aise avec mon appareil.

Elle découvrit que Charlster utilisait un petit laser lorsqu'elle était arrivée chez lui. Mais elle ne comprenait pas quelle expérience était en cours et il ne jugea pas utile de l'en informer, preuve qu'elle n'était pas encore concluante.

— SA vous donne du mal ?

— Toujours ces foutus remous. Cette couche de poussières et de cendres n'est pas suffisamment épaisse pour avoir une homogénéité parfaite. Pour l'obtenir il faudrait accumuler les strates, et nous aurions à peu de chose près un deuxième Chenal Noir. Vouloir étendre cette expérience à la planète tout entière tiendra de la gageure, continua-t-il avec amertume. D'une part nous ne maîtrisons pas ces particules, deuzio les Aiguilleurs n'accepteront jamais un Permafrost léger.

— Lors de la conférence d'Alone en présence du pape, des Bonzes, Opérasque a semblé promettre que la couverture des poussières lunaires ne serait pas aussi forte que la précédente.

— Ils veulent des banquises partout. Surtout sur les océans. Les océans occupent la plus grande partie de la surface terrestre. S'ils restent libres, la Caste ne retrouvera jamais son pouvoir.

— Pour concilier tous les désirs il faudrait multiplier les Chenaux Noirs ? Relier ainsi toutes les parties émergées entre elles afin que les Aiguilleurs y

installent leurs réseaux ?

— C'est une utopie.

— Le Chenal Noir est une réalité.

— Un hasard. Un facteur inconnu m'a permis de créer DAI, cette île spatiale de poussières et de cendres, et je n'ai jamais pu en découvrir la nature.

— Pouvons-nous en revenir à Upsilon ? Si nous ne déjouons pas cette surveillance nous ne pourrons jamais plus l'utiliser.

Charlster, visiblement, n'était pas à la conversation, et elle se demanda si elle devait le secouer en le prenant par les épaules ou partir en claquant la porte.

— Je suis toujours là en face de vous, dit-elle.

En même temps elle se demandait si son vieil ami songeait quelquefois à ce bébé que Cristella Marlone avait baptisé du nom de Rom. Ce bébé dont il était le père, le père forcé, mais en cas d'analyse génétique la paternité serait établie. Charlster, depuis cette naissance, n'en avait jamais parlé et dès qu'il était fait allusion devant lui à la maternité de Cristella, il s'éloignait sans même se justifier.

— Je pense que nous devrions piéger Upsilon pour découvrir l'identité de notre bonhomme, dit-il.

— C'est une idée, mais le piège ne fonctionnera que si nous connaissons l'objectif de ce voyeur. Or, nous ne savons rien de lui et nous devons tâtonner.

— Partons du principe que la créature est tombée du ciel dans la région de Salt Lake Station. Premier point. Pourquoi cet endroit ? Nous répondrons plus tard. Pourquoi les navettes que nous avons repérées dans le ciel se dirigent toutes vers l'extrême Sud ? Ann Suba affirme qu'elles n'atterrissent pas aux Kerguelen, et nous avons plusieurs autres hypothèses dans les environs de cet archipel. Ne trouvez-vous pas bizarres les deux situations géographiques ?

Louria réfléchit, puis secoua la tête.

— Bien sûr, soupira Charlster. Ah, jeunesse, jeunesse ! Moi aussi je préférerais ne pas avoir les éléments qui me permettent de trouver une explication. Si j'étais plus jeune, je n'aurais pas de si lointains souvenirs. Ma chère amie, il y avait jadis trois bases spatiales sur notre Terre. Trois bases largement utilisées par les gens du Bulb. La plus importante fut certainement

celle de Concrete Station, aujourd'hui inaccessible puisqu'en plein dans la Ceinture de Feu. La deuxième était Salt Lake Station, et Baker Station est juste à côté.

— Et la troisième ?

— Pas très éloignée de notre observatoire. Je dois en avoir les coordonnées approximatives quelque part.

— J'en ai vaguement entendu parler, mais j'ignorais qu'elle fût si proche.

— Savez-vous comment les Inuits qui fréquentent ces régions la surnomment ? Le Gouffre aux Garous. Il s'agirait en fait d'un véritable abîme au fond duquel se trouveraient les restes d'une navette ayant explosé. Cette navette aurait contenu des hybrides, des loupés, des garous qu'une machine fabriquait à raison de treize à la douzaine dans le Bulb. Ensuite, les gens du satellite s'en débarrassaient en les déversant sur Terre. Ils ne pouvaient plus les balancer dans l'espace comme ils le faisaient au début, car des milliers de cadavres satellisés autour du Bulb se collaient aux hublots, aux objectifs des caméras, aux sas de sortie, et donnaient des cauchemars à la population enfermée dans l'animal de l'espace.

Louria frissonna. Elle se souvenait d'une tante qui la menaçait du garou si elle n'était pas sage. Est-ce que la sœur de sa mère en savait plus sur ces êtres étranges ?

— Vous croyez que ce Gouffre aux Garous existe toujours ?

— Prenez une carte de l'Arctique, et vous verrez que plusieurs zones sont interdites. Qu'aucun réseau ne les traverse, du moins officiellement. Je suppose qu'une voie y donne accès, mais qu'elle n'apparaît dans aucune *Instruction Ferroviaire*.

— Cette créature larguée au-dessus de Baker Station l'aurait été pour retrouver la base spatiale de Salt Lake Station ? Tout comme les navettes atterrissant dans l'extrême Sud le feraient pour essayer d'atteindre Concrete Station ?

Charlster souriait, l'encourageant de petits hochements de tête. Il finit même par lui dire qu'elle brûlait.

— Cette créature, à défaut de Salt Lake, songerait à la base du pôle Nord ?

— Voilà.

— Si nous évoquons sur Upsilon l'existence de ce Gouffre, en réalité l'ancienne base spatiale, la créature sera vivement intéressée et voudra en

savoir plus. Croyez-vous que malgré son apparence elle osera se présenter aux yeux des gens ? Car enfin, elle a des pieds énormes, une haute stature, des besoins constants d'oxygène et d'électricité. Elle est peut-être forcée de se balader avec un petit chariot transportant une bouteille d'oxygène comme ces malades souffrant d'incapacité pulmonaire, et aussi un groupe électrogène. Il lui faut donc une draisine individuelle. Comment se la serait-elle procurée ? Elles valent une fortune, et de plus la Caste surveille les acheteurs assez riches pour s'en payer une.

— La créature n'a peut-être pas besoin de venir en personne. Possible qu'elle ait trouvé un milieu accueillant, complice, et que la personne qui viendra aux nouvelles sera tout à fait banale, n'attirera pas l'attention.

— Vous pensez à celui ou à ceux qui se font appeler Anthony et dont j'ai par hasard eu connaissance ?

— Oui, effectivement.

— Mais comment peut exister un réseau de soutien à cette créature spatiale, alors qu'elle n'a débarqué que depuis quelques mois ? Qui sont ces gens qui l'ont accueillie, cachée, nourrie en électricité et en oxygène ?

— Simplement des gens qui l'ont précédée. Ces fabricants de coucous qui se disaient venus jadis de cette Suisse, un petit pays européen bien oublié aujourd'hui, ne disaient pas la vérité. En réalité ils venaient d'ailleurs, certainement d'Altaï ou de Shade, satellite fantôme qui d'après vous serait un autre Bulb.

— C'est un autre Bulb, répliqua la jeune femme, agacée de voir son vieil ami remettre chaque fois en doute sa découverte. Vous savez bien qu'Ann Suba a elle-même la certitude qu'il s'agit d'un second animal de l'espace. Elle a analysé son spectre et l'a comparé à celui du Bulb premier, celui que l'on baptisait Sugar and Salt. Mais que feraient ces gens dans le coin, pourquoi auraient-ils besoin de retrouver ces bases de lancement, que ce soit Concrete Station, Salt Lake Station ou le Gouffre aux Garous ?

— Écoutez, Louria, j'ai simplement remarqué la coïncidence entre leurs atterrissages divers et la présence d'anciennes bases spatiales. C'est tout. Je ne suis pas en mesure de vous expliquer la raison de cet intérêt.

— Comment devons-nous procéder pour piquer la curiosité de cette créature sur notre bon vieux site Upsilon ? Cela m'ennuie profondément de le voir ainsi envahi par des étrangers. J'ai l'impression qu'on a violé notre intimité à tous les trois.

— Nous avons trop rapidement exclu l'hypothèse que ce soit plutôt un

suspicious screen de la police des Aiguilleurs qui nous espionne. Pourquoi votre portable n'aurait-il pas été retrouvé avec son logiciel d'accès à Upsilon ?

— Si nous nous entretenions de ce fameux Gouffre aux Garous par exemple, croyez-vous que la Caste nous chercherait des ennuis pour une si vieille histoire ?

— Peut-être pas, admit Charlster, elle trouvera stupide que nous perdions notre temps avec des énigmes dépassées aujourd'hui. Oui, vous avez raison, tendons notre piège, quel que soit notre espion.

CHAPITRE 2

Le dirigeavion se posa lentement sur la banquise rattachée à la Terre de Knox, première étape de son long voyage à venir. Les occupants avaient repéré des éléphants de mer et pourraient refaire le plein d'huile de leur réservoir. L'appareil avait volé dans sa structure de dirigeable à petite allure, cent vingt kilomètres en moyenne horaire, mais en continu. Il leur avait fallu cinquante heures pour atteindre cette banquise de la mer de Mawson qui avançait fortement dans l'océan Indien.

— Nous n'avons consommé que la moitié de nos réserves, annonça Olivary. Nous aurions pu aller encore plus loin, n'eût été la présence de ces énormes éléphants de mer.

Le lendemain matin, très tôt, ils couraient sur la banquise pour abattre plusieurs animaux. Au total ils treuillèrent environ dix mille kilos de lard qui devraient leur donner cinq à six mille litres de fuphoc. La centrale de fonte fut grutée sur la banquise et le travail pénible commença. Il devait durer trois jours et trois nuits, mais au début de la troisième journée les réservoirs débordèrent et Lien Rag fut consterné de devoir abandonner aux oiseaux de mer et aux prédateurs deux mille kilos de lard non utilisé. Ils avaient calculé trop large.

— Nous devons atteindre la Nouvelle-Zélande. Si cet Asiatique que Kurty a rencontré a dit vrai, nous pourrons y faire escale. Avec toute la prudence qui s'impose.

— Croyez-vous que nous trouverons encore des éléphants de mer à cette latitude ? demanda Gislake.

Les jours suivants ils survolèrent les îles Macquarie et Auckland. La chaleur croissait assez vite avec une luminosité fatigante pour les yeux, mais le tout restait encore supportable. La Nouvelle-Zélande apparut un soir où le Soleil, caché dans ses couches nuageuses épaisses, projetait sur cette Terre desséchée des rayons blanchâtres, maladifs.

Lien Rag se souvenait que cette grande île se trouvait jadis sur le réseau de Tasmanie, et faisait elle-même partie de la Tasmanian Cie rattachée à l'Australienne.

— Le vent devient fort, dit Lienty, nous ne pouvons rester à la verticale de cette terre. Atterrir dans la nuit sera trop périlleux.

— Une dépression située plus au nord doit provoquer la naissance de ce vent. Et cette dépression se forme sur le Serpent Gris dont parlait ce Mingjen. Mettons-nous en fuite, en faisant face à la tempête pour une dérive raisonnable.

Toute la nuit les turbopropulseurs grondèrent, secouant l'appareil de tremblements internes, mais le vent provoquait également des embardées souvent inquiétantes. Ils se succédaient aux commandes durant ces heures épuisantes. En général, au matin, le vent se calmait pour quelques heures, mais Lien Rag, tout comme son cousin et les deux mécaniciens, estimait que ce serait suffisant pour ancrer solidement le dirigeavion et le haler au sol. Ils essayèrent cependant de trouver une cuvette abritée où le vent serait moins fort au moment de la reprise, mais cette île du sud appelée autrefois île de Jade, avait été comme raclée, laminée, par les catastrophes climatiques en séries. La glaciation, puis la proximité de la ceinture de Feu, avaient bouleversé la nature. Il ne restait que du roc, et au nord un volcan qui crachait en ce moment une fumée rougeoyante. Rien de bien encourageant, mais Olivary voulait une étape pour une révision des moteurs et du système électronique de navigation.

Alors qu'ils allaient renoncer, ils découvrirent cette falaise imposante avec ses huit cents à mille mètres, qui protégeait du vent une oasis de verdure. Tout autour dans la vallée ainsi abritée apparaissaient des signes d'activités humaines.

— Le pirate asiatique n'a-t-il pas dit à Kurty que l'Australie et l'île Longue étaient desséchées ? s'étonnait Lienty.

— Oui, mais il n'a pu approcher de l'intérieur comme nous. Ce que nous voyons c'est une exploitation humaine. La végétation a certes poussé, mais une volonté intelligente l'a ordonnée. On distingue des chemins, des rigoles d'eau.

— Pour nous poser, choisissons l'endroit de crainte d'endommager toute une récolte. Il y a du blé, du soja, du maïs. Nous devons aller plus au nord et nous éloigner de cette falaise qui détourne le vent.

Le point fixe à quatre cents mètres fut tenu pendant une heure, le temps que tous les appareils enregistrent les paramètres de cette terre inconnue et que l'ordinateur en fasse une synthèse. Les infrarouges avaient repéré des centres d'activité humaine intensive et aussi des allées et venues d'êtres au sang chaud, hommes et animaux d'une certaine importance. Lienty pensait à des bovins.

— Nous offrons une belle cible, dit Lien Rag, et si vraiment ces gens nous étaient hostiles, ils se seraient déjà manifestés. Nous allons descendre à deux

cents mètres, y séjourner une heure avant de chercher le meilleur terrain possible.

— Même en dégonflant les ballonnets nous avons besoin de trois cents mètres en longueur et de deux cents en largeur. Une superficie de six hectares environ. Ces gens inconnus pratiquent ici une culture intensive sur de petits terrains. Nous devons donc sortir de l'aire de l'oasis.

— Et puis marcher à pied pour essayer d'avoir quelques contacts ? dit Lienty.

— Regardez sur tribord, lança Olivary depuis son poste de pilotage. Vous avez toujours envie d'atterrir ?

Lien Rag le premier découvrit la scène signalée et frissonna.

CHAPITRE 3

Lorsque le sémaphore signala la présence d'un étrange vaisseau à l'horizon de l'île d'Alone, la garde pontificale fut rapidement en tenue de combat sur les remparts édifiés depuis peu. Plusieurs prélats montés dans l'une des tours de guet utilisaient de fortes lunettes d'approche, des instruments sur trépied. Les radars eux-mêmes donnaient du bateau inconnu une silhouette difficile à identifier.

— Pour l'instant il se présente mal, il faudrait le voir de profil pour se rendre compte, disait un monseigneur.

Les techniciens, tous prêtres, se démenaient pour essayer d'avoir une vue différente de ce navire qui leur arrivait droit dessus, les voiles serrées car il remontait au vent.

— Il ne progresse pas très vite, il lui faudra la journée pour atteindre notre port. Il louvoie beaucoup, mais je trouve que ses voiles sont bizarres, dit un vicaire nommé Pothin.

— Une jonque, cria un séminariste chargé de l'entretien de la tour, son balai à la main, c'est une jonque !

— Et c'est quoi une jonque, monsieur le spécialiste ?

— Un vieux bateau chinois avec des voiles en lattes de bois. Son arrière est très surélevé sur l'eau.

— Que viendrait faire un Chinois ici ? grogna le vicaire. Ils habitent tous là-bas, dans l'hémisphère Nord.

— Il y avait une forte immigration chinoise en Australie, jadis.

— Oui, mais qu'en reste-t-il ? Il ne vient quand même pas d'Australie ce bateau.

— Il faut prévenir Sa Sainteté.

— Prenez au moins des clichés pour lui éviter de venir jusqu'ici.

Pie XIII souffrait de rhumatismes articulaires qui le rendaient de plus en plus fragile. On redoutait qu'il ne soit emporté par une crise cardiaque. Les médecins faisaient le maximum, mais manquaient de moyens. Malgré ses

souffrances, le pape s'installait chaque matin à son bureau pour régler les affaires urgentes. Il était préoccupé par plusieurs crises qui concernaient la Patagonie et aussi l'Antarctique. Il y avait ce Lien Rag qui ne voulait pas d'un évêque dans ses Kerguelen, du moins il exigeait en retour la cession de cet îlot Saint-Paul si riche en colonies de manchots. Le père Ludwig qui dirigeait la Compagnie de la Sainte-Croix, désormais dans l'île de la Nouvelle-Amsterdam, refusait cet échange. Lui voulait louer l'îlot contre le transport assuré de sa production d'huile par un des baleiniers des Kerguelen.

À l'instant où on lui annonçait l'approche d'une jonque mystérieuse, il reçut un télégramme de l'île de la Nouvelle-Amsterdam. Il lut d'abord ce dernier, fronça ses sourcils. Le baleinier *Salamandre*, après plus d'un an d'absence, venait de rentrer dans le port de Cooktown, avec une mâture endommagée. Le message certifiait que le navire avait été transporté à bord d'un convoi spécial dans le Chenal Noir. Les charpentiers de marine étaient déjà à l'œuvre pour le remettre en état.

— Une jonque ?

Il examina les photographies prises à grande distance, et dut reconnaître que c'était une jonque d'un modèle ancien.

— Ne faudrait-il pas envoyer une chaloupe à sa rencontre ? proposa son conseiller, Joseph de l'Enfant Roi.

— Le dirigeable est-il prêt ?

— Saint-Père, il faudrait au moins deux heures pour qu'il puisse prendre l'air.

— Envoyez une chaloupe.

— Armée ?

— Croyez-vous que ces Asiatiques pourraient se montrer hostiles ?

— Jamais personne en quinze ans n'a signalé de jonque dans les mers voisines. Que ce soit le Pacifique, l'océan Indien, l'Atlantique.

— Armement individuel, accordons notre confiance à ces voyageurs inconnus. Et notre bénédiction.

CHAPITRE 4

Était-ce la haine qui lui rendait toutes ses forces ? Jusqu'à leur arrivée dans les Malouines, Liensun ressentait encore une grande faiblesse suite à son accident lors de l'amerrissage forcé, mais la vue du cadavre de Ravelli égorgé par un garou aussitôt disparu avait balayé les dernières séquelles de ses ennuis physiques. Quelze et Herman, opposés à son projet, auraient préféré abandonner cette île pour une autre, mais lui qui avait consulté les cartes savait que cette plage abritée restait le meilleur endroit pour réparer leur hydravion.

Peu soucieux d'être vu par ces créatures sanguinaires, certainement à l'affût dans la végétation en bordure de plage, il avait demandé à Herman de le transporter à bord du pneumatique le long de la côte rocheuse. Ils étaient partis de nuit et, au bruit du ressac, Liensun avait repéré une anse minuscule, recouverte de galets. Lourdemment chargé par un sac rempli d'explosifs et son armement personnel, il avait escaladé cette falaise en deux temps. Tirant derrière lui un long cordage, il avait atteint le sommet alors que le jour se levait, avait hissé son matériel avant de prendre la direction de cette paroi rocheuse creusée de nombreux trous. Herman lui en avait dessiné l'accès, et il pensait pouvoir atteindre son sommet sans attirer l'attention de ses locataires.

Une heure après l'aube, il se trouvait sur une butte en train d'observer la rivière qui alimentait la poche d'eau en *bas* de la paroi invisible. Il poursuivait son escalade et aperçut les vaches et les moutons qui descendaient des collines herbues, et pensa que ces animaux rejoignaient le point d'eau. Ayant repéré leur direction, il traça une droite sur la vieille carte qu'il avait emportée, et situa approximativement la mare et la paroi. Il s'était trop avancé vers le sud, devait retourner maintenant vers le nord-ouest. Il aperçut son objectif, une colline en pente forte d'un côté et brutalement cassée pour laisser place à la paroi, le tout formant promontoire. Il voyait la rivière et aussi plusieurs points d'eau, ne comprenant pas que le bétail aille se fourrer dans le piège de la retenue avant la cascade, alors que tout au long du cours d'eau il disposait de plusieurs nappes plus profondes. Qu'est-ce qui pouvait l'attirer plus bas, juste sous l'œil féroce de ces garous carnassiers ? Certes, il savait que tous les hybrides ne dévoraient pas de la viande, que beaucoup étaient herbivores ou granivores, mais celui qui avait égorgé Ravelli, mordant si profondément dans son cou que la tête ne tenait plus que par la colonne vertébrale, était bien un fauve.

Il quitta bientôt la rivière des yeux pour attaquer la forte pente, en direction

du sommet de la paroi. Une végétation rabougrie s'y cramponnait, pas plus haute que lui, des épineux qui accrochaient sa combinaison au passage. Le vent ne cessait jamais ici. Il labourait toute la pente, empêchait une croissance normale. Seules les plantes les plus revêches d'apparence, les plus tarabiscotées, réussissaient à pousser toutes griffes dehors. Il avait du mal à se frayer un passage, devait contourner des massifs épais qui, s'il avait eu le malheur de s'y engager, l'auraient englouti, déchirant ses vêtements, sa chair, l'emprisonnant pour finir dans leurs branches tentaculaires.

Épuisé, il atteignit enfin le sommet, s'allongea pour reprendre haleine. Sa blessure du cou s'était ouverte et saignait. Il l'étanchait soigneusement, craignant que l'odeur du sang ne réveille la gloutonnerie des monstres tapis en dessous de lui.

Ne laissant dépasser que le haut de son visage, il découvrit le point d'eau avec la cascade très romantique, dont le joli bruit printanier lui parvenait. De quoi se laisser bercer par le charme trompeur de l'endroit. Les animaux étaient déjà nombreux pour s'abreuver, et l'eau, si claire au début, se rouillait, s'empâtait d'une boue rougeâtre.

D'ordinaire les animaux buvaient avant la tombée de la nuit, et c'était sûrement au crépuscule que les loupés attaquaient, faisaient un carnage de ces troupeaux sans défense. Pourquoi ceux-ci venaient-ils là le matin, avant de retourner paître plus haut à longueur de journée ? Il en eut l'explication tout de suite après, lorsqu'il aperçut un veau qui léchait frénétiquement un rocher à fleur d'eau. Il braqua ses jumelles sur lui, découvrit que le rocher était baigné par un tout petit ruisseau jaillissant de la roche en face. Et ce filet d'eau abandonnait des traînées blanchâtres tout au long du parcours.

— Du sel. Un ruisseau salé. Voilà pourquoi l'eau de cette mare les attire plus que les points d'eau situés en amont.

Une odeur chaude, lourde, puante, apportée par une vapeur molle, grimpait lentement le long de la paroi, dépassait le sommet, se diluait dans le vent toujours actif. Il avança un peu plus, pencha la tête dans le vide, ne respira plus. La puanteur regroupait toutes les sales odeurs d'un zoo, d'une étable, d'une porcherie, d'un asile pour clochards. La vapeur en question sortait d'un trou situé trois mètres en dessous de lui. Un encorbellement y saillait d'un mètre, formant balcon.

Il s'était demandé comment les garous pouvaient, une fois leur repas pris, rejoindre ces hauteurs impressionnantes, ces antres profonds, et il en découvrit l'explication. Ces êtres là en étaient au stade de la pierre, mais de la pierre non taillée, choisie pour sa forme allongée. Ils en enfonçaient dans les fissures de la roche, certaines dépassant les quarante centimètres. Liensun en comptait vingt à trente dans la paroi.

— Une échelle de perroquet en quelque sorte.

Il se pencha encore plus pour en suivre les parcours sinueux. Certaines marquaient des passages fréquentés, sûrement importants, des réseaux prioritaires en somme. D'autres desservaient des cavernes plus éloignées, des trous où l'habitant devait pénétrer en se tortillant, des voies secondaires étroites, ricana Liensun.

Lorsqu'il avait quitté ses deux compagnons, il pensait tout faire sauter, espérant découvrir une caverne principale surpeuplée d'hybrides cohabitant, copulant et souillant l'endroit en compagnie. Belle théorie tirée des récits de son père et de Yeuse, mais ceux-ci réfugiés dans les Malouines n'avaient pas l'instinct grégaire. Chacun se retirait dans ses appartements, s'y claquemurait peut-être, peu disposé à frayer avec le voisin. Pour les détruire tous, il aurait dû faire sauter chaque trou, chaque caverne. Plusieurs dizaines au minimum, plusieurs centaines sûrement.

Perplexe, découragé, il cessa de regarder dans le vide, s'allongea sur le dos pour voir le ciel, découvrit les petites colonnes de fumée montant des épineux, pensa qu'elles provenaient de l'évaporation de la rosée nocturne. Pourtant la différence de température entre la nuit et le jour était insensible et n'aurait pas dû provoquer ce phénomène. Il s'assit et respira une odeur âcre de fumée. Pris de panique, il sauta sur ses pieds, pensant que les buissons hérissés de piquants venaient de s'enflammer spontanément et que l'incendie finirait par le cerner, le coincer au bord de l'abîme avec pour seule issue le saut de la mort. Il pensa qu'une main malveillante venait de mettre le feu, et rassemblant ses affaires il se mit à descendre rapidement. Mais au passage l'odeur nouvelle de ces fumées le surprit, et il s'arrêta net.

— Des grillades ? Quelqu'un fait des grillades.

Un doute le prit. Étaient-ce bien des garous, des loupés, des hybrides plus animaux qu'humains qui vivaient sous ses pieds ou bien une peuplade assez évoluée pour faire cuire ses aliments, surtout de la viande, sur les braises d'un feu de bois ? Une peuplade qui chassait, faisant un carnage et rapportait des quartiers de viande pour la faire cuire, peut-être aussi pour la fumer ou la saler, qui sait ? Le sel était à portée de main dans le ruisseau du bas.

Et le plus fort, en dépit de sa haine et de son dégoût pour ces créatures inconnues, ces odeurs lui donnaient faim. Il avait quitté l'hydravion à jeun. Il s'éloigna honteux de cette tentation, grimpa sur un monticule nu de végétation, s'accroupit, regarda ces fumées serpenter maladroitement vers le ciel, lourdes de graisses. Elles montaient de certains buissons toutes épines dressées, pour affirmer leur inaccessibilité. Il compta dix-sept sorties de fumées. Certaines colonnes grises, d'autres plus fluettes et quasi invisibles. Il imaginait les premières issues du foyer de familles nombreuses, les autres de

celui d'un ou d'une solitaire qui soufflait sur son maigre feu pour son *beefsteak* matinal.

Il déploya la lame d'une machette à cran d'arrêt, lame de cinquante-cinq centimètres et, l'œil féroce, s'approcha d'un des buissons que la fumée avait noirci et verni d'un gras gluant. Il le ravagea avec fureur, essayant d'oublier son estomac affolé par les odeurs, et atteignit l'orifice du conduit. Une ouverture large de quarante centimètres. Il y plongea son visage au risque de le boucaner à jamais. Lorsqu'il s'en dégagea les yeux ruisselants de larmes, les poils du nez, des sourcils et le haut des cheveux carbonisés, il n'était pas plus avancé. Il ramassa un caillou, le fit sauter un moment dans sa main, hésitant quand même un peu, puis le lâcha dans le conduit. Il l'entendit ricocher tout au long de sa chute et écraser quelque chose. Alors amplifié par le tube, un grognement lui parvint, celui d'un chien ou d'un loup. Ou plutôt celui d'une chienne ou d'une louve furieuse que ce caillou vienne détruire son œuvre culinaire.

— C'est ça, se moqua-t-il en lui-même, elle en arrache son tablier de désespoir et prend un rouleau à pâtisserie pour frapper le vaurien qui lui a joué ce tour. Je deviens stupide à cause d'une, fumée qui sent le graillon.

Oui, on pouvait réduire ce qui se passait dans ces cavernes à cette appréciation goguenarde. N'empêche qu'il ne s'agissait plus exactement de ces loupés, de ces garous que ses amis, son père, avaient jadis affrontés. Les récits de Yeuse lui avaient fait dresser les cheveux quand elle lui avait rapporté ses rencontres avec ce cheptel effrayant. À les entendre tous, ces curieux animaux n'agissaient que pour survivre, mordre, déchiqueter, ne conservant aucun caractère humain ou même animal. Les chiens, d'ordinaire, gardaient quelque affection pour les hommes, les loups s'en méfiaient trop pour les affronter autrement qu'en meute.

Il se dirigea vers un autre tas d'épineux, en tailla les tiges agressives, se fraya un passage jusqu'à cette nouvelle cheminée. Celle-là était surdimensionnée. Un mètre de diamètre et il en montait autre chose qu'une bonne odeur de grillade. Comme toujours, que ce soit à propos d'animaux sauvages, domestiques ou d'hommes, c'étaient les relents d'urine qui dominaient, qui suffoquaient par la présence d'acide urique concentré.

Il battit en retraite, s'assit à dix mètres. Il y avait là une cheminée accessible s'enfonçant dans les profondeurs de la falaise, conduisant à un antre certainement peuplé de plusieurs garous. Pourquoi se laissait-il fléchir par des sentiments, des scrupules qui lui faisaient oublier la gorge déchirée de Ravelli, sa tête qui ballottait au sommet de la colonne à nu. On aurait pu compter les dernières vertèbres.

— Tout ça pour une odeur de cuisine, là où j'imaginai la gloutonnerie à

belles dents. Pas seulement une odeur de cuisine, mais une odeur de pré-civilisation.

Il enfouit sa tête dans la cagoule de la combinaison. Ce n'était pas l'intégral habituel avec air purifié et climatisation permanente. L'air pénétrant dans la cagoule était filtré par des moyens sans grande efficacité.

Il braqua sa torche puissante dans l'excavation, comprit à la disparition de l'odeur que le rôti avait été retiré, que le feu était moribond et qu'il pourrait descendre sans risques. Une interrogation jaillit. Faire du feu de bois, c'était bien le signe d'une certaine civilisation, mais comment des êtres enfermés dans ces cavernes se procuraient-ils le combustible ?

Il faillit remonter pour vérifier si les branches sèches des arbustes avaient été cassées ou coupées avec un instrument tranchant. Une hache biface ? Ce qui situerait les loupés dans une tranche de préhistoire évoluée, genre paléolithique inférieur ou supérieur. Si les garous possédaient des outils en fer, leur évolution serait à classer dans la protohistoire. À faire dresser ses cheveux sur sa tête. Affronter un garou, armé d'une sagaie ou d'une hache en pierre taillée ou encore du premier âge du fer, n'avait rien de très encourageant. Mais il commença sa lente descente. Peu à peu la chaleur dut s'accroître, car son filtre lui envoyait des bouffées surchauffées. Il avait beau regarder en dessous de lui, il n'apercevait rien. Ce fut dix mètres plus bas qu'il découvrit le premier raccordement. Un conduit rejoignait le principal où il se tenait, en crachant une fumée abondante. Il se hâta de descendre plus bas, aperçut, sans pouvoir évaluer la distance, les braises rouges d'un feu.

CHAPITRE 5

Tout en sachant qu'il ne fallait jamais se laisser abuser par le caractère chaleureux de Fortalès, Opérasque succombait à sa fatuité habituelle qui l'illusionnait sur lui-même. Il avait certes des explications à fournir sur ce malencontreux réseau construit jusqu'au cœur de l'Antarctique, et tout aussitôt détruit par ces maudits hommes primitifs du Froid. Il avait dépensé beaucoup d'argent dans cette opération blanche, sous forme de ravitaillements divers, de résine bactérienne pour les rails. Il avait dû rédiger un rapport expliquant que l'orientation dans cette proximité du pôle Sud était très difficile et que même l'amiral Kinnjone s'était laissé abuser. D'ailleurs, le vieux marin n'avait pas dit autre chose. Donc il ne se sentait pas vraiment menacé.

— L'ingénieur Fitzgarek m'a fortement surpris, en m'annonçant que ce réseau de deux mille cinq cents kilomètres avait été entièrement détruit par les Roux ?

— Oui, cher collègue, à coups de harpons. Des centaines de milliers de Roux se sont acharnés sur les rails et les ont fait disparaître.

— Vous n'avez jamais lu l'histoire de la Guilde dirigée par le Caudillo Herandez ? Lui aussi croyait vaincre les Roux. Finalement il y a laissé la vie et son empire s'est effondré. Vous auriez dû méditer là-dessus avant de vous engager. Nous attendions de vous la création du réseau dans le Chenal Noir, et je reconnais que vous avez parfaitement bien réussi à implanter ces six voies.

Opérasque se rengorgea. Effectivement, tout fonctionnait depuis que le professeur Charlster ne sabotait plus indirectement le Chenal. La banque s'était reformée sur les points litigieux, et les échanges radio étaient rétablis. On mettait au point les échanges télévisuels.

— Il fallait vous en tenir là. Pour l'instant ce réseau sera purement commercial, dit alors Fortalès. Il n'est pas question que la III^e Flotte, par exemple, y accède, même quand le nombre suffisant de voies aura été construit. Nous ne voulons pas effaroucher les populations du Sud. La tentative malheureuse de Lascasas en Patagonie nous a fait le plus grand tort. Nous voulons faire des échanges économiques et rien d'autre. Nous avons besoin de la paix universelle pour mener à bien le projet Permafrost. Le professeur Charlster, avec son équipe, est à nouveau autorisé à s'y intéresser. Vous savez, Opérasque, ce n'était pas une bonne tactique que de le mettre aux

oublies, de crainte que le Chenal Noir ne soit pas exploité comme vous le souhaitiez. Ce passage est certes important pour nous et pour tout le monde, mais vous savez très bien combien il sera peu apprécié. Un train de marchandises, constitué de cinquante wagons lourdement chargés, mettons des wagons-citernes de cent tonnes par exemple, mettra entre quarante-cinq et soixante jours avant d'atteindre le terminus, que ce soit celui du Nord ou celui du Sud. Bien sûr, les TUR franchiront la distance en quatre jours.

— Il faut envisager des super TUR qui atteindront les huit cents kilomètres-heure, et qui réduiront le délai à moins de deux jours.

— Et coûteront très cher au voyageur peu argenté. Lui se contentera d'un train ordinaire roulant à cent à l'heure, pour au moins dix jours de traversée dans un environnement lugubre. Sans escales, sans populations. Vous savez que chez nous on appelle ces lignes le Réseau de l'éternelle nuit. Ce n'est guère encourageant pour les voyages touristiques. Et puis à l'arrivée qu'y a-t-il ? Des Roux que vous avez dressés contre nous, qui ne nous laisseront plus jamais installer un réseau, même commercial, le long de la côte.

Fortalès rédigeait son rapport, qui serait soumis aux conseillers de la réunion plénière devant statuer sur la désignation du futur Maître Suprême. Si ce rapport comportait de bonnes choses, notamment sur le réseau du Chenal Noir, il laisserait une impression néfaste dans l'esprit étroit des conseillers quand ils découvriraient ces millions de dollars gaspillés pour l'édification de ce réseau antarctique volatilisé. Comment leur faire accepter que les Roux s'étaient acharnés pour le détruire ? Ils n'admettraient jamais que ces sauvages y soient parvenus avec leurs harpons en os de baleine.

— J'ai fait comprendre à Kawy que son rôle était terminé avant même d'avoir commencé, puisque vous étiez de retour. Il suffisait d'un seul Grand Maître pour diriger la logistique.

C'était une piètre nouvelle, mais Opérasque le remercia avec une émotion qu'il était loin de ressentir. Il se fichait bien de Kawy, et aurait même préféré qu'il reste dans le Chenal, plutôt que d'aller comploter à Salt Lake Station, de foyoter auprès du président Albeyal.

— Vous devez avoir des projets pour l'installation d'une plate-forme d'échanges économiques ? Ici, sur la banquise du Chenal Noir, je suppose ?

— Une plate-forme d'échanges, répéta Opérasque éberlué, mais vous savez bien qu'il n'y a aucun réseau d'approvisionnement extérieur, et que cette plate-forme ne connaîtra aucune activité.

— Vous devez vous adapter à la situation nouvelle. Il vous faut construire un port avec des quais, des engins de manutention, car petit à petit la flotte

maritime de cet hémisphère se développera, et d'ici un an ou deux cette plateforme sera un grand centre d'échanges commerciaux.

— Un port ? Des quais ? répéta Opérasque horrifié. Mais c'est contraire à notre éthique.

— Prévoyez aussi des zones d'atterrissage pour les hydravions, les dirigeables, les dirigeavions.

CHAPITRE 6

Ce n'était pas Lien Rag qui organiserait les recherches pour retrouver son fils, mais Farnelle et Danglov à bord de leur baleinier. Le président des Kerguelen avait estimé qu'un bateau pourrait plus facilement retrouver la trace des disparus qu'un appareil volant, fut-il un dirigeavion. Et le *Dragon*, qui venait de faire escale dans le port de Punta Arenas, se proposait de suivre le détroit de Magellan jusqu'à sa sortie en Atlantique, et aussi en Patagonie orientale. Même si le président de ce pays, Exécoulas, très à cheval sur sa souveraineté, s'y opposait, le baleinier passerait outre. À bord se trouvaient Jael et Fleur. Celle-ci ne supportait pas l'idée que son frère ait disparu alors que Jael, pourtant demi-sœur de Liensun, paraissait plus indifférente. Yeuse, qui les recevait à sa table, estimait qu'elle ne savait trop où elle en était. Durant des mois elle avait harcelé Lien Rag pour qu'il lui permette de rejoindre sa fille, tout en sachant que c'était impossible. Le miracle vint des Hommes-Jonas qui lui firent traverser la Ceinture de Feu à bord de leur baleine solina, à grande profondeur dans l'océan. De retour dans le Sud, elle s'était heurtée à l'indifférence de son mari et avait embarqué avec sa fille, ne sachant que faire d'autre.

— Je ne comprends pas que Lien ne se soucie pas plus de son fils, dit finalement Yeuse à la fin du repas, excédée par l'atmosphère tendue que la présence de Jael apportait à ces retrouvailles.

Farnelle regarda sévèrement Jael, comme si elle était sur le point de lever le voile sur les activités secrètes de son mari. Il avait été entendu que tant que Lien Rag, Lienty et son équipage n'auraient pas vérifié l'existence de ce passage maritime à l'est de l'Australie, le secret devrait en être scrupuleusement gardé. L'équipage de la *Salamandre* avait été convoqué à cet effet par Lien Rag et Kurty. Le président n'avait pas mâché ses mots.

— Vous êtes accusés de mutinerie dans le port de Anadyrgrad, et nos lois sanctionnent ce crime sévèrement. Vous devriez être condamnés à dix ans de prison pour la majorité, vingt ans pour les meneurs. Nous sommes disposés à ne pas vous poursuivre, à condition que vous ne parliez à quiconque de ce que ce capitaine chinois, dont vous avez rencontré la jonque, a révélé. Si le secret est diffusé par l'un de vous, aussitôt vous serez arrêtés et traduits en justice. Est-ce bien clair ? Bien entendu ce secret ne sera pas à observer éternellement, mais en attendant d'en savoir plus vous devez ne pas en parler, c'est tout.

Yeuse comprit que ses amis rassemblés chez elle lui cachaient quelque

chose. Elle s'inquiéta pour Lien, mais Farnelle la rassura.

— Autant te dire qu'il effectue une mission secrète à haut risque. S'il le juge utile, dès son retour tu en sauras plus, mais nous ne pouvons disposer librement de cette information.

Le lendemain, le baleinier s'engageait dans le détroit de Magellan, avec pour prochaine escale le petit port de San Felipe, d'où était originaire la rumeur d'un hydravion contraint par la police orientale de s'éloigner de l'entrée du détroit.

Le capitaine de ce port confirma que la rumeur était venue de l'autre côté de la frontière, qu'une vedette de la police avait arraisonné l'hydravion, l'obligeant au détour par le cap Horn. Mais Danglov avait le double de la main courante du sémaphore de Horn. Aucun hydravion naviguant sur l'eau n'avait été signalé. Donc l'appareil n'avait jamais atteint cette pointe extrême de la Patagonie, de la partie appelée Terre de Feu.

— Ce n'est pas un navire, et cette façon de se déplacer sur l'eau n'est pas adaptée à son carénage en cas de coup de vent. Je pense qu'il a dû dériver, et qu'avec les vents dominants il pourrait se trouver dans le Nord-Est. Pourquoi pas à Tristan da Cunha ?

— Pourquoi pas aux Malouines ? intervint Fleur.

— Certainement pas. Elles appartiennent à la Patagonie orientale, et leur accès leur était aussi interdit, affirma Danglov.

— J'ignorais qu'elles étaient sous la domination patagone, dit Jael qui jusque-là n'avait pas paru intéressée.

CHAPITRE 7

Gislake bougonnait tout en marchant aux côtés de Lien Rag.

— Lorsque nous amerrissons, au moins nous disposons d'un canot pneumatique pour nous déplacer. Rien n'est prévu lors des atterrissages. Vous auriez dû faire entreprendre des recherches sérieuses à partir de ce fourgon glisseur que votre fils a ramené du Chenal Noir. On doit pouvoir construire de petits modèles pour des déplacements de personnes.

Le dirigeavion s'était posé à la faveur de la nuit dans une zone désertique, à l'abri d'une chaîne de collines pelées. La scène aperçue depuis le ciel avait donné lieu à de grandes discussions indignées, et Lien Rag avait dû trancher en tant que président.

— Je veux en savoir plus. Nous avons découvert une région florissante mise en valeur par des soins constants. Nous avons relevé des chemins bien entretenus, des rigoles d'irrigation, des constructions cubiques qui sont certainement des habitations. La température moyenne est de trente degrés. Il me semble qu'il ferait bon vivre ici s'il n'y avait cette démonstration de cruauté insoutenable, un peu à l'écart des cultures et des lieux habités, dans une sorte de cirque.

Derrière eux, le haut volcan repéré de loin était secoué par des éruptions régulières. Une colonne de feu montait à l'assaut du ciel durant quelques minutes, puis de gros jets de vapeur suivaient jusqu'à l'apaisement. Deux heures plus tard, la même démonstration recommençait. En ce moment une lumière rouge les frappait dans le dos, allongeant leurs ombres sur le flanc de cette colline qu'ils grimpaient.

— Avec une température pareille, dit Gislake en essuyant son visage, pas besoin de chauffage, donc pas besoin d'huile. Nous n'avons aperçu aucun moyen de transport mécanique.

— À vrai dire nous n'avons pas suffisamment séjourné au-dessus de cette région pour en connaître vraiment l'organisation et les ressources énergétiques.

Du haut de la colline, une dizaine de lumières apparurent alignées le long de deux artères se coupant en forme de croix. Dans ses jumelles Lien Rag observa une lampe qui vacillait parfois, alors qu'il n'y avait pas un souffle de vent. L'alimentation était déficiente et le combustible, quel qu'il soit,

n'arrivait pas sous pression.

— Des lampes à huile ? suggéra Gislake.

— La couleur bleutée de la flamme indique plutôt la présence d'un gaz. Mais j'ignore lequel. Peut-être du méthane.

Le *volcan* lointain répandait sur les cultures une lumière orangée qui ensuite rouillait les façades blanches du village. Celui-ci paraissait construit au carré, selon un ordre préétabli, et cette constatation laissait les deux hommes inquiets. C'était à l'image d'une discipline très stricte, sévère.

— Ce que nous avons vu du ciel est sur la gauche. Nous allons y aller.

— Le jour nous surprendra là-bas alors qu'il n'y a aucune possibilité de se cacher, remarqua le mécanicien.

— Nous sommes armés et nous ouvrirons l'œil.

Au bas de la colline passait un chemin dont l'apparence surprit les deux hommes. Gislake s'accroupit pour tâter le sol des deux mains.

— Il y a deux rails en creux. Or nous n'avons vu aucun train, aucune draine.

— Cela portait un nom dans le temps, murmura Lien Rag, mais je l'ai complètement oublié.

Le chemin contournait l'agglomération et les champs cultivés. Lien Rag alla voir ce qui poussait, découvrit des haricots de soja, du maïs, puis des légumes verts inconnus.

— Cette route est une sorte de chemin de ronde dont je ne vois pas l'utilité, disait Gislake. Il semble que ces gens n'aient pas d'ennemis à redouter, puisque le village n'est même pas fortifié et qu'il n'y a pas de patrouille nocturne. Tout paraît paisible et...

Le chant d'un coq l'interrompt. D'autres répondirent et bientôt ils rivalisèrent de tous côtés. Les deux hommes surprirent plusieurs éclairages s'allumant sur leur droite, alors qu'ils hâtaient le pas vers l'est.

Lorsqu'ils atteignirent cet endroit repéré du ciel, une sorte de cirque naturel, une dépression ronde comme une empreinte géante imprimée dans le sol, le jour venait. Une clarté, orangée par le volcan, tombait lentement du ciel nuageux. Mais ils remarquèrent une ligne rosâtre à l'est. Le soleil y était plus ardent qu'au sud.

Alors que les coqs s'évertuaient, un meuglement proche les surprit et ils

découvrirent des vaches dans un enclos d'herbe. Des ruisseaux remplis d'eau les empêchaient de s'en évader.

— C'est là, fit Gislake, la voix étranglée.

Neuf suppliciés sur des potences en forme de croix. Exactement crucifiés comme le Messie Jésus-Christ, se dit Lien Rag. Il sauta dans cette sorte d'arène, s'approcha, mais la décomposition était si avancée qu'il s'arrêta. La lumière floconneuse lui permit de voir qu'il s'agissait uniquement d'hommes, et que pour chacun une pancarte était clouée juste sous les pieds, eux-mêmes fixés au bois d'un grand clou.

— Néos, chuchota Gislake, debout sur la bordure de terre. Ce sont tous des Néos et celui du milieu porte une curieuse coiffe à deux pointes.

— Une mitre, fit Lien, c'est un évêque. Ils sont là depuis plusieurs jours. Quoique avec cette chaleur, peut-être seulement depuis hier.

— Une chance qu'Olivary ne soit pas avec nous, dit Gislake sans vouloir plaisanter.

L'autre mécanicien était de religion néo.

— Maintenant qu'on a vu de près cette horreur, allons-nous rencontrer ces braves gens comme si de rien n'était, leur serrer la main, dire notre admiration pour leurs cultures bien rangées, leurs chemins bien entretenus ?

— Des ornières, fit Lien Rag, ce sont des ornières...

— Où sont-elles ?

— Ce que nous prenions pour des rails dans les chemins rocheux. Autrefois les chariots et les charrettes tirés par des animaux suivaient toujours les mêmes chemins et les roues de leurs véhicules avaient le même écartement. À la longue, parce qu'elles étaient cerclées de fer, elles creusaient le sol. On appelait ça des ornières. Elles donnèrent l'idée des rails au XVIII^e siècle en Angleterre.

— Des charrettes comme celle-là, dit Gislake inquiet.

Il tendait le bras, et Lien Rag se retournant vit arriver un tombereau tiré par quatre hommes dépenaillés. Ce chariot n'avait qu'un seul brancard, et chaque homme était équipé d'un harnais qui soutenait et tirait tout à la fois le timon. Dans le tombereau un homme était assis, un fouet à longue lanière à la main.

Il cria quelque chose et les hommes s'arrêtèrent net. Le charretier fit claquer son fouet d'un geste menaçant, et la mèche siffla à moins d'un mètre

de Lien Rag. Ce dernier, avec un réflexe étonnant pour son âge, réussit à attraper la lanière d'une main et tira si fortement que le manche s'échappa des mains du nouveau venu.

Furieux, il se retourna, prit quelque chose dans un coffre à l'arrière de son siège.

— Attention, cria Gislake, pétoire à un coup.

En même temps son laser crépita, et poussant un hurlement de terreur l'homme dut lâcher son gros pistolet dont la crosse de bois venait de prendre feu. Il sauta à terre et s'enfuit à toutes jambes vers le village.

— Ça commence bien, râla Lien Rag.

Gislake se dirigeait vers les quatre esclaves. Quel autre nom aurait pu les désigner ? Mais ceux-ci les regardaient comme s'ils étaient des démons. Deux d'entre eux réussirent à détacher la lanière de leur harnais et s'enfuirent aussi. Gislake essayait de rassurer les deux qui restaient avec des paroles apaisantes, mais ils tremblaient de tous leurs membres. Lorsque Lien Rag rejoignit le mécanicien, ils étaient tous les deux à genoux, les mains jointes dans une attitude de suppliants.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, dit Lien avec le maximum de douceur dans la voix. Nous ne vous voulons aucun mal.

Les deux hommes se regardèrent.

— Relevez-vous donc, dit Gislake, nous n'acceptons pas qu'on s'agenouille devant nous. Il n'y a pas d'esclaves dans notre pays et nous ne crucifions pas les gens comme le font les monstres qui vous dominent.

Il soupira.

— Je crois qu'ils ne nous comprennent pas. Quelle langue parlent-ils donc ? Je croyais que depuis des siècles, l'anglais bâtard était la langue universelle.

Les deux hommes ne se relevaient toujours pas. Ils restaient effrayés, mais aussi désorientés, n'ayant plus l'habitude d'être traités normalement. Lien Rag se pencha et souleva le premier sans mal, tant il était maigre.

— Vous nous comprenez, pas vrai, mais vous ne pouvez plus parler ? Pouvez-vous ouvrir la bouche ?

— Quelle horreur ! fit Gislake. Ils leur coupent la langue ?

— Je suis sûr qu'ils sont également émasculés. Ils sont considérés comme

du bétail, comme ces chevaux que l'on châtrait pour les rendre plus dociles.

— Tu sais ce qu'on va faire ? On rejoint le dirigeavion et on revient foutre le feu à cette oasis trompeuse. À la voir avec ces cultures bien soignées, ces maisons blanchies régulièrement, ces chemins entretenus, on croit découvrir le paradis. C'est peut-être celui des seigneurs du lieu, de la classe dominante, mais c'est l'enfer pour ces gens-là.

L'autre esclave se relevait lui aussi, et croyant que c'était une obligation ouvrait la bouche à son tour. Mais Lien Rag crut entendre une rumeur s'échappant du village et prévint Gislake.

— Ton coup de laser a mis le pays en émoi. Le charretier a fait son rapport, et les deux autres esclaves ont dû arriver là-bas et faire comprendre par gestes que nous étions des démons ou quelque chose dans ce sens.

— On se replie ?

— Ou bien on montre notre force pour pouvoir discuter ensuite. Je voudrais bien savoir pourquoi ces neuf Néos, dont un évêque, ont été mis en croix.

Puis une intuition le prit.

— Êtes-vous des Néos vous aussi ?

Les deux tireurs de tombereau baissèrent la tête comme pour avouer, tremblants, qu'effectivement ils étaient bien des Néos.

— Tous les Néos sont réduits en esclavage et punis lorsqu'ils se révoltent ou encore lorsqu'ils pratiquent en secret les rites de leur religion ?

— Lien, ça sent mauvais, il y a une grande effervescence dans le village... Hé, voici l'escadron blindé.

Lien Rag crut rêver, revoir un péplum antique. Des réalisateurs avant le réchauffement avaient essayé de tourner à nouveau ces grandes fresques simplistes, mais les vidéos rénovées avaient plus de succès. Des chars de combat caparaçonnés de plaques de bronze s'alignaient par rangs de trois à la sortie du village.

— Ils ont des lances, mais aussi des sortes de carabines à longs canons. Si tu veux un conseil, il vaut mieux filer.

— Non, demandons à Lienty et Olivary de prendre l'air le plus vite possible. Qu'ils viennent survoler le coin. Je voudrais quand même discuter avec ces gens-là. À quoi servira de les descendre, sinon ? Les survivants

continueront de considérer les Néos comme des animaux de trait dont on peut couper la langue et les couilles. Quant aux femmes néos je préfère ne pas penser à leur sort. Il faut qu'on mette un terme à cette barbarie.

— Nous ne sommes pas partis des Kerguelen pour venir au secours de gens malheureux, mais pour vérifier si ce pirate chinois a bien dit la vérité à Kurty, et s'il existe un Serpent Gris permettant le passage de la Ceinture. C'est cela notre mission, et non l'assistance aux peuples réduits en esclavage. Il n'y aura qu'à prévenir le pape de la situation dans cette île. C'est à lui d'intervenir.

Ils voyaient les chars avancer lentement. Derrière venaient des dizaines d'individus au corps protégé par des pièces d'armures, des plastrons surtout.

Les deux esclaves regardaient aussi cette petite armée qui venait vers eux, et gémissaient de terreur.

— Mais profitez-en, leur cria Gislake furieux, foutez le camp, reprenez votre liberté.

Puis, tout aussi furieux, il se tourna vers Lien Rag.

— On tire dans le tas ?

— Non, on commence par incendier ce champ de maïs sur la droite. Les plants sont secs, les épis prêts à être cueillis.

Ils braquèrent leur laser et le champ commença de brûler. Il y eut des cris de désespoir et ils aperçurent une sorte de châtelaine grassouillette, revêtue de voiles blancs, une coiffe cylindrique sur la tête et chaussée de sandales dorées, se précipiter vers la parcelle en flammes.

— C'est sûrement la propriétaire, ricana Gislake. On aperçoit ses fesses sous ses voiles. Elles sont vraiment impressionnantes.

Lienty venait de répondre à son cousin que pressentant des ennuis il avait *commencé* de gonfler les ballonnets. L'appareil pouvait déjà quitter le sol et serait au-dessus de l'oasis dans moins d'une vingtaine de minutes.

— Ce sera peut-être trop tard, cria Gislake, ces idiots continuent d'avancer. Il faudra incendier combien de champs ? Tu veux que je te dise, ce sont des machos qui se foutent bien que tout flambe, pourvu qu'ils ne perdent pas la face. Aux femmes de se lamenter sur la perte des récoltes. Eux sont des vrais de vrais. Des connards prêts à mourir.

Le mécanicien voyait juste. Plusieurs femmes, vêtues de la même façon, se précipitaient à leur tour vers d'autres cultures et, farouches, se plantaient

devant, les bras en croix pour défier ce feu qui ne pouvait qu'être d'origine infernale.

CHAPITRE 8

Le pire venait de cette poussière qui flottait au-dessus de l'île, retombant en grisaille constante. On n'y voyait pas à trois mètres, et la panique étant générale on se heurtait, on se bousculait, on entendait crier dans cette brume au goût de ciment, des ordres contradictoires. Mais le leitmotiv était : « Il faut évacuer Sa Sainteté. Il faut sauver le Saint-Père. »

On préparait le dirigeable le plus apte à quitter rapidement les lieux. Ce serait *Vatican-Saint-Jean* dont le commandant de bord, Monseigneur de Judée, était le plus expérimenté et celui qui n'avait vraiment pas froid aux yeux.

— Nous n'abandonnons pas Alone, affirmaient les conseillers du Saint-Père, mais nous préférons mettre Sa Sainteté en sécurité. Nous poursuivrons la résistance. Nous avons été surpris par cette jonque et ces pirates, mais certains remparts sont encore debout et notre riposte a obligé la jonque à s'éloigner.

— Oui, mais leurs canons sont de grande portée, et je ne sais quel type d'obus ils utilisent pour obtenir des résultats aussi catastrophiques pour nous.

Ces conversations dans la salle de curie avaient lieu entre différents membres qui restaient invisibles du fait de la poussière. Une partie du toit s'était effondrée et l'on devait contourner les tas de déblais.

— Le pape est très mal avec sa crise de polyarthrite, et ses médecins redoutent ce voyage trop pénible pour lui.

— Ils l'accompagneront à la Nouvelle-Amsterdam. Mais ce sera un long voyage, car nous devons économiser l'huile.

On essayait de remettre en état le vieux *Vatican-Saint-Pierre* pour qu'il aille bombarder la jonque de ces maudits Chinois. Certains prélats avaient pensé qu'une rançon proposée à ces inconnus pourrait les amener à disparaître. Lorsque la vedette s'était approchée pour entrer en relation avec les patrons de cette jonque, ses sabords s'étaient soudain ouverts, et sans sommation les canons avaient coulé l'embarcation. Tout l'équipage avait péri, la vedette ayant explosé.

Depuis les remparts on n'avait pas réagi tout de suite. La surprise fut telle qu'on perdit un temps fou à discuter de ce qu'il convenait de faire. Une

riposte ne fut envisagée que lorsque la jonque se rapprocha et pilonna systématiquement la première tour, là où le pape, quelques minutes auparavant, était venu, dans sa cathèdre portée par des prélats, satisfaire sa curiosité. Le mot jonque lui avait rappelé des souvenirs d'enfance, du temps où il s'extasiait devant les images de voiliers anciens disparus depuis deux mille ans. On avait donc répondu à coups de missiles. Mais ceux-ci étaient beaucoup trop anciens, et presque tous ils manquèrent leur objectif. Le chef de la Garde Noble, chef d'état-major de tous les gendarmes, gardes, etc, reconnut avoir négligé la révision régulière de cet armement.

— Nous sommes des croyants refusant de verser le sang, comment imaginer que nous pourrions être attaqués avec cette brutalité ? Notre arme habituelle est la négociation.

Vers le soir, le bombardement cessa et la jonque parut s'éloigner, mais Monseigneur Gabriel de la Révélation, qui avait dirigé dans sa jeunesse un diocèse en Asie et connaissait bien les qualités et les défauts de ces gens-là, comme il disait avec une nuance de mépris, racontait que la passion, le vice de la piraterie étaient dans leur sang et que des trains pirates attaquaient fréquemment les convois réguliers pour rançonner les voyageurs ou piller les marchandises. Il affirmait que l'éloignement de la jonque n'était qu'une feinte habile, et que ces gens-là reviendraient de nuit, débarquer peut-être.

— Jadis, quand j'étais chez eux, il se répétait que le Vatican recelait un trésor fabuleux. Les regards s'allumaient de convoitise quand un imbécile racontait ces sornettes.

En eux-mêmes, les autres prélats estimaient que ce n'étaient pas des sornettes, et qu'on aurait pu sacrifier un ou deux coffres de pièces d'or pour dissuader ces sauvages. Mais le grand trésorier faisait la sourde oreille à juste titre d'un côté, et aussi parce que c'était un avare. Ces richesses ne lui appartenaient pas, mais pourtant il s'enfermait dans les coffres pour enfoncer ses mains dans ces monnaies d'autrefois, ces pierres précieuses, ces ciboires, calices, ostensoirs uniques, et en ressortait comme pris de boisson.

On envoya une patrouille en dehors des remparts, on régla les radars avec plus de précision, on se prépara à subir une attaque aussi brutale que sanglante, mais cette nuit-là rien ne vint. *Vatican-Saint-Jean* put s'envoler et prendre la direction de la Nouvelle-Amsterdam sans donner l'éveil.

On disposait suffisamment de vivres pour soutenir un long siège, mais l'armement, lui, était déficient. Par radio on avait pu contacter le père Ludwig de la Sainte-Croix à la Nouvelle-Amsterdam. Les Néos avaient toujours eu des émetteurs et des récepteurs radio d'une grande performance. Leurs techniciens étaient les meilleurs au monde, et animés par une foi profonde ils faisaient des miracles. Le véritable trésor du Vatican n'était ni l'or ni les

pierreries ou les objets de culte inestimables, mais la bibliothèque qui recelait presque tous les secrets du monde, d'un monde disparu en 2050, et de celui qui lui avait succédé, glacé et en partie désagréé par le réchauffement. Toutes les inventions, les techniques les plus sophistiquées se retrouvaient dans l'immense bibliothèque. Les manuels, les livres, les plans, les calculs, tout avait été répertorié et informatisé, et tenait dans une grosse malle de voyage. *Vatican-Saint-Jean* l'avait emportée, cette malle, avec le pape malade.

Monseigneur Gabriel de la Révélation s'était quelque peu trompé en pensant que la jonque reviendrait dans la nuit débarquer des commandos, prêts à tout massacrer. La jonque restait au loin, à cinq milles d'Alone, et le radar n'avait signalé aucun mouvement depuis la veille au soir.

— Peut-être nous harcèleront-ils durant des semaines, jusqu'à ce que notre moral s'effondre.

Ludwig avait longuement discuté avec le chef de la Garde Noble qui n'avait pas accompagné le Saint-Père en exil, mais dirigeait la résistance sur place. Ludwig espérait demander le soutien de Lien Rag, le président des Kerguelen.

— Dans tout l'hémisphère Sud, c'est lui qui dispose des plus grands moyens militaires. Il a ce dirigeavion puissamment armé. Dernièrement il a détruit un réseau clandestin menaçant la Patagonie occidentale. Il a des bateaux, dont deux baleiniers bien armés. Il viendrait à notre secours, mais il est parti en expédition secrète. Nous n'en savons pas plus. Le président de l'Assemblée kerguelenne qui le remplace est disposé à nous aider, mais la constitution ne l'autorise pas à entreprendre des opérations militaires extérieures en l'absence du chef de gouvernement. Aussi, je ne vois qu'une solution, faire appel aux Simone.

— Jamais de la vie ! répondit le chef de la Garde Noble.

CHAPITRE 9

La *Chimère* accosta dans le port de Cooktown, alors que le président de l'Assemblée, Quinçon, suite à l'appel de Frère Ludwig sur la situation désastreuse de l'île d'Alone, ne savait que faire. Il était tenu par la constitution, et jamais les élus n'accepteraient de se porter au secours des Néos et encore moins du pape. Déjà ils étaient prêts à repousser l'installation dans l'île d'un certain Monseigneur Harold, évêque *in partibus* des Kerguelen, donc inutile de leur faire voter une motion d'aide à la papauté. Il préféra rejoindre Tom-Tom à bord de son voilier, plutôt que d'attendre sa visite.

Le président des Simone fut fort déçu d'apprendre que Lien Rag était parti en mission. Quinçon lui dit qu'il ne pouvait lui en révéler davantage, mais que plus tard, si Lien Rag avait confirmation d'une certaine chose, il serait l'un des premiers informés.

— Nous avons capté une émission de la Nouvelle-Amsterdam qui vous était destinée, avoua Tom-Tom. Nous disposons de systèmes d'écoute puissants, et je suis gêné de devoir vous dire que j'ai ainsi appris les difficultés de Pie XIII. Lui se trouverait en sécurité dans cette île, mais Alone résiste toujours. Pas pour longtemps, paraît-il.

— Vous ne veniez pas pour cette affaire, je suppose ?

— Non, il s'agit de la zone tabou et des réserves de fuphoc. Les Roux harcèlent ma garnison. Ils n'ont pas encore trouvé l'accès de ces installations sous-glaciaires, mais je crains qu'ils n'y parviennent un jour. Le chef de la garnison, Centdix, un garçon courageux, garde le moral mais j'appréhende le pire. Je pensais que Lien Rag avait convaincu son petit-fils d'intervenir. L'a-t-il fait ?

— Je sais qu'il l'a rencontré, mais ce... ce garçon est très hostile à notre égard et je crains que ce ne soit pas le bon interlocuteur.

Tom-Tom n'aimait pas la redondance de Quinçon qui cachait une certaine incapacité à diriger. Il préférait Lien Rag et sa franchise, voire sa brutalité.

— Qu'allez-vous faire pour cette crise inquiétante d'Alone ?

— Crise ? Un acte de piraterie de la part d'une jonque. Je suis très perplexe. Nous naviguons dans l'hémisphère Sud constamment, nous

connaissions toutes les îles, toutes les terres habitables et bien entendu nous avons répertorié toutes les formes de bateau. Nous les avons sur ordinateur et lorsque nos radars repèrent une silhouette, aussitôt la machine donne son identité complète, son tonnage, le nombre de marins, etc. Cette jonque n'est pas dans nos archives électroniques. S'agit-il d'une reconstitution très exacte d'un modèle fort ancien, s'agit-il d'une épave renflouée, ces Asiatiques de l'équipage sont-ils authentiques ?

Il se rendit compte que devant lui Quinçon s'agitait beaucoup, comme s'il se mordait la langue, se fustigeait mentalement pour ne pas avouer ce qu'il détenait.

— Président, vous savez à quoi vous en tenir je suppose ? Mais vous n'avez pas l'autorisation d'en parler ?

Quinçon soupira et fit signe que oui.

— Est-ce une sale blague de la part des Aiguilleurs, de leur Grand Maître Opérasque ? Après la *Salamandre* dont j'ai appris le retour extraordinaire, à la suite d'un long voyage en convoi spécial sur le réseau du Chenal Noir, la Caste aurait-elle également transporté une jonque de pirates pour nous causer quelques désagréments ? Je tombe en plein chaudron de secrets si je comprends bien. Le voyage de Lien Rag est mystérieux, et mystérieuse est l'apparition de cette jonque. J'ai pensé un temps qu'elle n'était autre que le *Staple* de Césaire, camouflé de la sorte. Mais pourquoi Césaire et ses étranges amis attaquaient-ils le siège de Vatican ? J'ai plutôt l'impression que cette jonque est un nid de pirates à l'affût d'un pillage. Et les richesses supposées de Vatican les ont fait rêver, avant qu'ils ne viennent essayer de les voler. Oui, mais d'où sortent-ils ? Encore un secret bien sûr. Lié peut-être au voyage tout aussi secret de mon ami Lien Rag ?

Quinçon baissait la tête.

— Je ne peux rien dire.

— Alors nous irons sur place, là-bas, dans les eaux d'Alone, pour en apprendre un peu plus.

CHAPITRE 10

Selon leur plan longuement mis au point, tout commença par une information anodine qui serait parvenue aux oreilles de Louria. Elle la chargea sur Upsilon, demanda aux deux autres s'ils avaient des précisions sur ce drôle de nom.

— Le Gouffre aux Garous ? scripta Hyponias. Non, je ne vois pas ce que ça peut être. Enfant j'ai vaguement entendu parler de garous, mais sans savoir de quoi il s'agissait vraiment.

— Il semblerait que ce Gouffre aux Garous se trouve à l'intérieur du petit cercle polaire, précisa Louria. La personne qui m'en a parlé m'a dit qu'on menaçait jadis les enfants trop turbulents de les jeter dans le Gouffre aux Garous. Et puis il y a le récit du chasseur de loups qui serait descendu à l'intérieur de cette excavation. Il a écrit quelques pages, bourrées de fautes d'orthographe, dans lesquelles il affirme que le gouffre en question est la bouche monstrueuse d'une créature fantastique. Mais il s'agit d'une pure légende.

Ce fut tout pour la première fois. Les trois amis ne s'étaient pas exprimés à haute voix sur cette anecdote qu'ils traitaient à la légère, mais leur dialogue avait été écrit en virtuel. Louria l'avait sauvegardé, et lorsqu'ils avaient quitté Upsilon elle l'avait comme oublié dans la mémoire profonde du site. Ainsi l'espion ou celui qui utilisait un *suspicious screen*, pourrait en prendre connaissance et l'étudier longuement.

Ils attendirent deux jours, et ce fut Charlster qui entra en scène pour jouer son rôle.

— L'autre soir, cette histoire de Gouffre aux Garous m'est revenue, et j'ai consulté la légendthèque de l'Université de River Station, en ex-Transeuropéenne. Elle fonctionne toujours, puisqu'elle est à la limite des zones habitables. J'ai pensé que le Gouffre aux Garous devait faire partie de ces contes et légendes enregistrés par les universitaires. J'ai effectivement eu accès à la liste des documents consultables, mais le mot Gouffre aux Garous était barré en rouge, suivi du mot code avec un point d'interrogation. Pour y accéder il faut disposer du code exigé. Exigé par qui, je n'en sais fichtrement rien. J'ai aussi recherché si le récit du vieux chasseur de loups y figurait, et là j'ai eu plus de chance car stupidement il est classé parmi les histoires de loups. Ce brave type s'appelait Antiqua. Son récit a été souvent visionné et

téléchargé. Je l'ai à mon tour enregistré sur mon ordinateur. Évidemment il faut faire la part du vrai dans ce fatras quelque peu délirant. Antiqua se prend pour un écrivain et force la dose. Mais on peut retenir que ce gouffre si profond, il faut plusieurs jours pour accéder à une plate-forme qui n'est peut-être pas le véritable fond, recèle une source de chaleur qui au fur et à mesure que l'on descend devient infernale, c'est le mot de notre chasseur. Il a rencontré son premier chien-garou le troisième jour. L'animal, seule sa tête était humaine, lui barrait le chemin campé sur ses pattes avant. À partir de là, Antiqua bascule dans l'imaginaire. Il affirme que ce premier hybride fut rejoint par une louve-garou, et que celle-ci avait un merveilleux corps de femme supportant une tête de louve. Cette créature ambiguë l'aurait sexuellement provoqué, mais à partir de là le récit s'interrompt et il y a un renvoi que je n'ai pas compris tout de suite. Plus tard j'ai réalisé qu'il indiquait que la partie obscène du récit était accessible aux chercheurs de l'Université dans l'enfer de la légendthèque. Comme je n'ai pas réussi à convaincre le système de verrouillage que j'étais un universitaire chercheur, je n'ai pas pu lire la description de ces amours zoophiles.

Les autres le plaisantèrent là-dessus, mais tout ce que venait de raconter Charlster s'était inscrit sur l'écran. Le professeur continua en donnant d'autres détails.

— Ce qui donne l'illusion que le gouffre est une bouche vivante, c'est la vapeur épaisse qui en sort. Rien de surprenant avec la chaleur dégagée qui fait fondre la glace alentour. L'eau de fonte tombe dans le puits, en ressort sous forme de vapeur. Et cette vapeur empeste. Certainement à cause de la faune bizarre qui s'est réfugiée dans le fond. Toutes les descriptions antérieures ou postérieures au récit du chasseur de loups font état de la peste des lieux, des antres occupés par ces garous. Ce sont des créatures si grégaires qu'elles s'agglutinent, ne formant parfois qu'une seule masse vivante sans souci de l'hygiène ou simplement de la dignité.

— Autre chose ? tapa Hyponias. Je trouve que cette histoire est excitante.

— Sur le gouffre, non, mais j'ai eu la curiosité de parcourir la liste des personnes ayant consulté ce récit du chasseur de loups, et j'ai relevé le nom de Lien Rag, celui de Lienty Rag. Son cousin. Il y a d'autres noms connus.

— J'aimerais bien visiter cet endroit, imprima Hyponias. Ce doit être une expédition passionnante. Dangereuse aussi.

— Rêves-tu d'une belle louve libidineuse ? répliqua Louria en lettres capitales, comme pour mieux signifier sa jalousie.

— C'est tout de même en zone interdite, et nous n'avons pas les coordonnées exactes.

— Croyez-vous qu'Ann Suba pourrait obtenir les autorisations nécessaires ? demanda Louria.

Curieusement, cette dernière suggestion parut agacer Charlster, qui déclara sèchement par écrit qu'il en avait assez et quittait le site, ajoutant qu'on avait autre chose à faire dans cet observatoire que de se consacrer à une légende sans fondement.

Le soir même, ils se réunissaient chez Louria qui avait enfin la certitude que leur espion avait été accroché par leur dernier dialogue.

— Je n'étais pas certaine qu'il avait lu le premier texte, mais cette fois j'ai placé des repères plus nombreux et il n'y a pas fait attention quand il a chargé nos échanges.

Visiblement, Charlster faisait la tête, et Hyponias et elle échangèrent un regard d'incompréhension. Le vieux savant estimait-il soudain que c'était une perte de temps que de tendre un guet-apens à cet inconnu trop curieux ?

— Je vous reproche d'avoir mis Ann Suba en cause, en écrivant sur l'écran qu'elle pourrait avoir éventuellement les autorisations nécessaires. Une faute grossière. Notre individu comprendra qu'il est préférable de s'adresser à elle plutôt qu'à nous, et le piège ne servira plus à rien.

Louria resta frappée de stupeur, reconnaissant qu'elle s'était comportée stupidement. Charlster avait raison. Hyponias, d'ailleurs, paraissait de cet avis.

— Je suis navrée, dit-elle, je me suis laissé emporter, oubliant le caractère factice de notre conversation. En fait, je me suis passionnée pour cette histoire, et quand Claudion a parlé d'une expédition éventuelle, je m'y suis vue.

— Ann Suba n'obtiendra jamais les autorisations nécessaires, poursuivit Charlster, sur un ton toujours aussi âpre, et vous mettez sa vie en danger.

— Professeur, intervint Hyponias, n'exagérez-vous pas ?

— Vous avez bonne mine de me dire ça, alors que ces inconnus ont cherché à vous tuer dans l'explosion de ce traintel, et en faisant également sauter le compartiment de Louria. Ils sont dangereux. Nous avons capté l'intérêt de cet Anthony, pour l'instant nous n'avons que ce nom pour désigner la ou les créatures spatiales, attendons. Si rien ne se produit d'ici deux trois jours, nous relancerons ce dialogue sur le Gouffre aux Garous. On doit pouvoir obtenir des précisions à partir des archives de l'ex-Transeuropéenne. Possible que la Caste ne les ai pas verrouillées dans la panique qui suivit le réchauffement. Lien Rag visita ce gouffre, fut par la suite

arrêté par un certain lieutenant Parky et se retrouva devant Floa Sadon qui était amoureuse de lui. Ce nom de Parky pourrait nous aider dans nos recherches. Mais je vous le redis avec fermeté, pas avant deux ou trois jours. Attendons que notre bonhomme se manifeste sous une forme ou une autre.

— Il est même possible, dit Hyponias, qu'il le fasse d'une façon si subtile que nous ne nous en rendrons pas compte tout de suite.

Deux jours s'écoulèrent sans qu'ils notent le moindre incident suspect. D'un autre côté, ils étaient si absorbés par l'expérience de SA, Silver Anaconda, qu'ils ne furent peut-être pas aussi vigilants que nécessaire. Ann Suba la première se passionnait tant pour ce travail du vieux Charlster, qu'elle passait ses nuits dans la coupole du radiotélescope, à examiner la bande de poussière sinueuse qui gravitait dans l'espace. La vitalité du cerveau de Charlster l'émerveillait. Elle se souvenait qu'à Lacustra City il n'était plus qu'un vieillard libidineux et gâteux, proche de la décrépitude. Dans les années qui suivirent sa disparition en compagnie de trois prostituées, il aurait pu finir dans un train-hospice, mais depuis sa rencontre avec Louria, cette fille extraordinaire, il avait en quelque sorte ressuscité. Cet amour paternel sans équivoque l'avait régénéré, lui faisant oublier ses louches passions.

Tandis que Louria observait SA depuis sa cabine, Charlster passait des heures à équilibrer les masses de poussières, à lutter contre les remous dévastateurs, à empêcher la magnétosphère de provoquer un afflux trop important de particules, sinon il aurait un nouveau DAI qui provoquerait sur la Terre un deuxième Chenal Noir. C'était bien assez d'un.

Louria travaillait en synchronisation avec son vieux maître, mais lorsque Hyponias la rejoignait ou qu'elle-même se précipitait vers son compartiment, ils oubliaient tout dans leurs étreintes répétées.

Lorsqu'elle se couchait épuisée, Ann Suba ne parvenait pas ces derniers temps à trouver le sommeil. Il y avait quelque chose qui la tracassait, sans qu'elle puisse en déterminer la nature.

Elle reprenait son travail de directrice le matin, de bonne heure. Au début elle refusa de s'installer dans le bunker aux vitres glauques, mais la nécessité de disposer de tous les moyens de communication l'y obligea. Elle avait fait desceller deux des principales vitres pour ne pas ressembler à un poisson à la silhouette floue dans son aquarium verdâtre.

Elle avait un problème à régler avec ce Bourguine qui pendant un temps avait été le complice de Charlster, dans ses actes de sabotage de DAI. Depuis, l'astrophysicien s'était comme recroquevillé sur lui-même, se réfugiant dans son habituelle misanthropie, lançant des regards de mépris à tout le monde. Il vivait seul, mangeait seul, tout à sa haine d'Opérasque qu'il accusait d'avoir

fait disparaître sa fille après l'avoir séduite, ce qui était certainement la vérité.

Bourguine demandait son affectation à NPST, c'est-à-dire North Pôle Station, un endroit terrifiant installé juste sur le pôle Nord, dans des igloos inconfortables. Une demi-douzaine de scientifiques s'y relayaient tous les trois mois pour effectuer toutes sortes de relevés. On y avait installé un radiotélescope de moyenne puissance, mais les candidats pour cet instrument étaient si rares qu'on devait les remplacer tous les quinze jours. Or Bourguine était prêt à signer pour trois mois. C'était une aubaine pour la directrice de l'observatoire, et pourtant Ann Suba restait perplexe. Elle ne comprenait pas le désir soudain de son confrère. Il avait beau détester le monde entier, il allait devoir vivre avec ses cinq autres compagnons dans une promiscuité déplaisante, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Elle l'avait convoqué pour le tester, et avait demandé à deux psychologues de 87°7 Station de le questionner sur ses motivations. Impossible de comprendre celles-ci. Elle décida de demander conseil à Charlster.

Ce dernier haussa les épaules.

— Rien ne m'étonne chez ce type-là. Il hait le monde entier et même s'il parvenait à tuer Opérasque de ses propres mains, il ne serait pas plus heureux, ni débarrassé de ses inhibitions.

— Depuis NPST, pourrait-il reprendre ses tentatives de sabotage contre DAI ? Ne serait-ce que pour mettre à nouveau Opérasque en difficulté.

— Non, impossible. Il n'y disposera pas du matériel nécessaire.

— Il peut en emporter, en acheter chez les frères Mac Marlow, les brocanteurs. Personne ne fouillera ses bagages, NPST n'est pas dans une zone interdite.

Cette fois Charlster fronça les sourcils, et elle pensa que c'était à cause de son allusion aux deux frères brocanteurs.

— Discrètement, on peut demander à la police ferroviaire d'avoir l'œil sur les deux frères et de nous signaler toute visite de Bourguine ?

— Oui, bien sûr, dit Charlster, comme s'il s'en moquait.

Elle comprit que ce n'était pas ce qui le préoccupait. Pourtant elle avait dit quelque chose qui l'avait choqué. Lorsqu'il se fut éloigné, elle essaya de s'en souvenir, n'y parvint pas tout de suite. Et de ce fait lui revinrent ses difficultés récentes à trouver le sommeil la nuit, alors qu'elle était épuisée par ses doubles journées de travail. Elle se rendit compte que depuis quelques jours, Charlster, Louria et Hyponias n'avaient pas avec elle l'attitude habituelle. Elle

en conclut qu'ils lui cachaient quelque chose. Oui, mais en quoi ses dernières paroles avaient-elles pu troubler Charlster ? Qu'avait-elle dit ? Elle finit par trouver. NPST n'est pas en zone interdite, avait-elle dit.

Elle chercha quelles étaient les zones interdites à proximité du pôle Nord, et en découvrit trois. Bien entendu, aucune explication sur ce classement policier.

Elle finit par aller trouver Charlster sous un prétexte quelconque, puis attaqua sans détours.

— En quoi une zone interdite proche de NPST pourrait-elle justifier la demande de Bourguine pour ce poste de sale réputation ?

Charlster soupira. Il l'avait prévu. Ann Suba était trop fine mouche pour ne pas se rendre compte qu'ils complotaient entre eux.

— Venez chez moi ce soir, nous vous expliquerons quelque chose. Mais attention, il est possible que la demande de Bourguine soit pure de toute intention suspecte.

CHAPITRE 11

Durant sa longue descente, sa combinaison s'était enduite de suie et de gras, si bien que sans le vouloir il avait acquis une certaine invulnérabilité. L'odorat de ces hybrides qu'il descendait observer était si développé que sans cette couche protectrice il aurait été rapidement détecté.

Il estimait avoir laissé plus de trente mètres au-dessus de lui, depuis le buisson épineux. Il avait noté une dizaine de raccordements d'autres conduits. Ceux-ci étaient naturels à l'origine, mais on les avait élargis avec des outils capables d'attaquer la roche. S'agissait-il de pierre taillée ou de burin en fer ?

Impossible de croire à une évolution semblable à celle de l'homme préhistorique. Ces garous avaient certainement trouvé dans les îles Malouines des outils abandonnés. Bien sûr, ils avaient eu l'intelligence de les utiliser, alors que de simples animaux n'y auraient prêté aucune attention. Mais alors pourquoi ce besoin sanguinaire d'égorger leur victime ? Ces pulsions sanguinaires n'étaient même pas dues à la faim, mais à un instinct de carnage.

Il avait donc aperçu ces quelques braises qui marquaient le terminus de ce large conduit. Il resta accroché aux saillies de la cheminée. Celles-ci étaient recouvertes par une couche épaisse de suie grasse et il avait du mal à se maintenir. Ses doigts, ses pieds glissaient peu à peu et ses mouvements entraînaient la chute de fragments de suie qui au contact des tisons s'enflammaient. Une fois, ce brusque sursaut du feu avait provoqué le gromement d'un être certainement surpris.

Il posa prudemment l'extrémité de sa botte sur le rebord de l'âtre. Il devrait se mettre à quatre pattes pour sortir de là, et pouvait donc tomber sur une ou plusieurs créatures agressives.

En équilibre sur ses deux pieds, il s'accroupit et jeta un regard aigu dans la cavité qui s'ouvrait devant ses yeux. Une grotte bien sûr, avec des aspérités dangereuses pour qui se relèverait trop rapidement. Mais lorsqu'il regarda le sol, il crut rêver. Il ferma les yeux, puis avança imprudemment la tête pour y croire. À deux mètres du foyer, il y avait des peaux étendues en guise de tapis. Des peaux de mouton très mal tannées car elles pouaient, mais il découvrait là une réalité bouleversante. Et aussi le désir peut-être confus d'un certain confort. Les peaux recouvraient la rudesse de la roche, épargnaient aux plantes de pied de se blesser. Ces pieds-là étaient certainement fortement *cornés*, mais n'empêche... Il y avait ces peaux étendues offertes à diverses

interprétations.

Il n'osait pas sortir de son trou. Cette salle n'ouvrait pas sur l'extérieur, sur le vide, mais recevait de la lumière par une échancrure à gauche. Et il supposa qu'à côté se trouvait une autre salle, ayant une ouverture à l'air libre.

— On ne se refuse rien. Un deux-pièces, trois ?

À quatre pattes, il hésitait encore, puis s'extirpa de l'âtre, préférant ne pas s'imaginer ainsi recouvert de suie grasse. Même sa visière qu'il frottait régulièrement ne lui donnait pas une vue parfaite. Il se redressa avec prudence, se méfiant des stalactites rocheuses. Il glissa vers l'échancrure, jeta un coup d'œil, aperçut toute une enfilade d'ouvertures, dont une en chatière étroite. Mais le jour venait bien de là. Il reniflait surtout une grande puanteur, et pensa que les êtres qui vivaient là avaient depuis longtemps l'odorat adapté. De la puanteur, mais aucun bruit de présence. Qu'étaient devenus les locataires ? Toujours des peaux sur le sol.

Il allait passer à côté, lorsqu'il aperçut sur une saillie rocheuse différents objets. Celui qui l'ébahit le plus fut un gril. Un gril de grandes dimensions, en réalité un regard en fonte de canalisation ou d'égout. Mais encroûté de graisse calcinée. Il ôta son gant, le tâta. Il était encore très chaud, ayant servi à cuire cette viande matinale dont les effluves l'avaient intrigué et conduit jusque-là. Il y avait aussi deux couteaux parfaitement aiguisés. L'un avec son manche d'origine en matière plastique, l'autre avec un manche bricolé avec un bout de bois. À côté, il crut à un gobelet en métal, mais c'était à cause de la crasse qui recouvrait un verre ordinaire.

Des objets de récupération, certes, mais encore avait-il fallu les ramasser et trouver ou inventer leur usage. Et les peaux, hein, les peaux qui protégeaient des aspérités du sol ? Il se baissa, en souleva une, la laissa retomber avec dégoût. Ça grouillait là-dessous d'asticots et de cancrelats.

Il passa à l'autre salle, s'approcha de l'ouverture sur le vide. À l'origine elle ne devait être qu'une simple meurtrière. Patiemment on l'avait agrandie, mais pas n'importe comment. On avait essayé de lui donner une forme carrée. On y avait réussi dans deux angles opposés, les autres étaient plutôt loupés, la roche s'avérant trop réfractaire.

Il n'osa apparaître à cette fenêtre, bien qu'elle donnât sur les collines voisines. Il put apercevoir la nappe d'eau déserte, le bétail ayant regagné ses pâturages. Une forte odeur d'urine l'attira au fond. On y avait creusé un grand trou. C'était là qu'on venait faire ses besoins. Il s'accroupit pour examiner les derniers échantillons. Impossible de distinguer ce qui était crotte de chien d'une crotte d'homme, mais par contre il aperçut, noires comme des olives, des crottes de mouton. Curieux mélange, pensa-t-il en se relevant.

Cohabitation de lycanthrope ou de caprithrope ? Chèvre et loup ? Il continua sa visite et pour finir franchit la chatière donnant dans une pièce obscure.

— Merde, la nursery ! s'exclama-t-il.

CHAPITRE 12

Les autorités patagones-est n'avaient pas tenté de s'opposer au passage du baleinier. Dans tout l'hémisphère Sud on savait que ces bateaux des Kerguelen étaient puissamment armés, et nul n'avait envie de vérifier si c'était exact. Une vedette de la police, un sabot qui tenait mal la mer, les escorta jusqu'à la sortie du détroit.

Danglov mit le cap direct sur Tristan da Cunha. Farnelle se souvenait que jadis, alors qu'elle se trouvait aux commandes de la locomotive-pirate de Kurts, le père de Kurty, elle avait rencontré un étrange phénomène à hauteur de cette île perdue. Une couronne de matières protéiniques provenant, savait-on depuis, des restes de dizaines de Bulbs s'étant écrasés sur la Terre. À une époque, toute une troupe de ces animaux de l'espace était venue libérer leur frère et avait essayé de le ramener dans les confins de l'espace. Les habitants de ce satellite vivant s'étaient alors déchaînés contre ces animaux, les tuant systématiquement. Cet épisode remontait à plusieurs siècles. Avec le réchauffement, cette couronne, ressemblant à une monstrueuse gelée, avait disparu.

Ils naviguèrent par un vent de trois quarts qui les propulsait à quinze nœuds. À part les réservoirs des moteurs, le *Dragon* était léger, puisqu'il était venu directement de Cooktown à Punta Arenas, sans se charger inutilement de fuphoc dans la mer de Weddell. À la grande déception de Yeuse d'ailleurs. Elle ne leur avait fait aucun reproche, mais Farnelle et Danglov avaient deviné son sentiment.

— Pourquoi ne pas essayer de retrouver le lieu où l'hydravion s'est posé sur l'eau ? insistait Fleur. S'il y a des débris, peut-être n'ont-ils pas été entraînés par les courants. Vous accordez trop d'importance à cette rumeur de San Felipe.

— Je ne pense pas, dit Farnelle. L'hydravion s'est réellement présenté non loin de l'entrée du détroit.

— Pourquoi ne pas essayer d'entrer en contact avec le président Exécoulas ?

— Il n'entretient de relations diplomatiques avec personne, replie son pays sur lui-même. Jusqu'à l'invasion des spectres Aiguilleurs, il estimait que la Patagonie orientale était trop riche pour avoir besoin des autres pays. Il

craignait que l'on ne vienne justement piller ses ressources. Depuis, il rumine orgueilleusement sa défaite et persiste dans son attitude. Il a perdu les quatre cinquièmes de son territoire, bien plus que la Patagonie occidentale.

Fleur estimait que ce voyage était une perte de temps. Huit jours pour atteindre cette île minuscule, perdue dans l'Atlantique à la latitude 40, autant pour revenir. Elle essaya de convaincre sa mère Jael de la soutenir dans ses protestations, mais depuis son retour au Sud celle-ci était perdue dans ses pensées.

— C'est ton demi-frère ! s'indignait Fleur. Tu as bien le droit d'intervenir dans les recherches le concernant. Ce baleinier n'est pas la propriété exclusive de Farnelle et Danglov, mais celle des Kerguelen. Nous avons donc le droit d'intervenir.

— Je ne pense pas que Liensun soit encore de ce monde, lui répondit sa mère d'une voix lasse, avant de rejoindre leur cabine commune.

Farnelle essaya de raisonner la jeune fille.

— Nous avons des informateurs sur Tristan da Cunha. C'est une petite île, mais habitée par vingt à trente personnes. Il y a des otaries et des manchots, de quoi fondre leur lard. Les courants portent vers le nord, ici. Jamais vers le sud.

— Vous ne croyez qu'à une chose, qu'ils seraient privés de moteurs et qu'ils dérivent. Lorsqu'ils ont disparu ils avaient assez d'huile pour rentrer à Punta Arenas, et il est possible que l'un de leurs moteurs fonctionne. Moi je pense qu'ils sont plus bas, peut-être en Géorgie du Sud.

Toute la journée elle se postait à l'avant, au-dessus des écubiers d'ancre, pour scruter les flots dans l'espoir de découvrir une épave. Elle enrageait contre le fatalisme de Jael, contre les certitudes de Farnelle et Danglov.

CHAPITRE 13

Lorsque le jour revenait, ces deux milliers d'assiégés soupiraient de soulagement et chacun reprenait son travail habituel. Certains qui avaient veillé toute la nuit récupéraient quelques heures de repos. La surveillance de la jonque restait vigilante, mais les pirates asiatiques demeuraient à l'horizon sans jamais manifester d'intentions offensives. Ils avaient subi une violente tempête durant trois jours, et ces marins exceptionnels n'avaient pas pris la fuite, malgré les énormes vagues qui accouraient vers eux. Leurs ancres crochaient dans des fonds rocheux de qualité.

Le vieux *Vatican-Saint-Paul* était prêt à prendre l'air. On avait remplacé une partie de ses ballonnets en dépouillant *Vatican-Saint-Pierre*, puis réparé son enveloppe et on l'avait armé. Des bombes puissantes avaient été fixées sous la grande nacelle. Le commandant de ce dirigeable était Monseigneur Gaston du Carême qui, malgré son nom, arborait une forte panse qui tendait sa soutane.

Il fut décidé que l'appareil n'irait pas attaquer la jonque pour le moment, puisque celle-ci ne présentait plus un danger immédiat, mais la majorité de la Curie estima qu'il fallait que les pirates découvrent l'énorme silhouette du dirigeable.

L'appareil commença son ascension et effectua un large vol d'essai au-dessus de la mer, sans cependant s'approcher du bateau ennemi. Il y resta suffisamment pour que les Asiatiques puissent apercevoir les grosses bombes fixées sous la nacelle et les tubes lance-missiles.

Vatican-Saint-Paul regagna ensuite le centre de l'île et fut treuillé au-dessus du lagon. Mais on ne dégonfla pas en totalité les ballonnets, laissant à l'appareil la possibilité de reprendre l'air en moins d'une heure. Monseigneur Gaston du Carême alla faire son rapport à la Curie, avouant que certains ballonnets étaient défailants. Si bien qu'il ne pourrait s'élever au-delà des mille mètres.

— Cette démonstration était superflue, dit-il pour finir, car nos ennemis vont modifier l'azimut de leurs canons et pourront nous atteindre. Notre vitesse de vol ne peut en aucun cas dépasser les deux cents kilomètres-heure.

— Nous pensons que ces forbans y réfléchiront à deux fois avant de nous attaquer, répliqua d'un ton présomptueux Monseigneur Gabriel de la

Révélation, auquel son long séjour en Asie, bien avant le réchauffement, conférait une grande autorité. Le chef de la Garde Noble, le colonel Bertrand, ne paraissait pas de son avis et plus tard il s'arrangea pour rencontrer Monseigneur Gaston du Carême.

— Vous aviez raison, mais il aurait fallu le dire avant de prendre l'air. Je ne pense pas que ces pirates aient été aussi impressionnés que veut bien le penser Gabriel. Depuis qu'il a adopté ce patronyme, il croit recevoir en direct les recommandations du Seigneur.

Dans la même journée les opérateurs radio captèrent des messages en une langue inconnue, les enregistrèrent et les firent écouter à des linguistes qui appelèrent Monseigneur Gabriel de la Révélation.

— Indéniablement, c'est un idiome asiatique, mais lequel ? Il me semble reconnaître un accent du Nord-Est, peut-être même de la Mongolie.

Il réécouta plusieurs fois l'enregistrement, et finit par relever des chiffres qu'il nota par écrit. Il en fit distribuer des copies et ce fut le navigateur du dirigeable qui trouva la clé de l'énigme.

— Ce sont les coordonnées de notre position. Ces chiffres furent envoyés par la radio de bord de la jonque, et il y eut en écho la collation par un émetteur inconnu.

— Un émetteur à grande distance ?

— Je ne pense pas, dit le radio du dirigeable.

— D'ailleurs, dit Gabriel de la Révélation toujours aussi présomptueux, nous sommes les seuls à disposer d'émetteurs à longue distance. C'est la suprématie de l'Église sur tous les autres médias.

— Les Aiguilleurs en ont d'excellents aussi, remarqua un autre prélat agacé.

— Oui, mais lors de mon séjour dans les régions asiatiques je n'ai jamais eu connaissance d'une telle avancée technique.

— Sauf peut-être dans le Consortium des Bonzes. Tharbin, leur patron, correspondait rapidement avec ses agents à travers le monde. Donc il y a là aussi une exception à notre suprématie.

Ces escarmouches acides lassaient Gaston du Carême qui préféra quitter la salle de la Curie pour aller visiter les remparts. On réparait ceux que les canons de la jonque avaient détruits, mais on manquait de ciment. Celui-ci venait on ne savait trop d'où, vendu par de petits caboteurs. Il était fait avec

une variété de corail que l'on ne trouvait que dans le nord-est océanique, par rapport à l'île d'Alone.

Peu après, le colonel Bertrand le rejoignit et ils scrutèrent la silhouette minuscule de la jonque à l'horizon.

— Je me dis, murmura le chef de la Garde Noble, que ces gens-là attendent quelque chose, mais je ne sais quoi.

— Moi aussi, peut-être une tempête. Le baromètre descend lentement. S'il y a tempête, le dirigeable ne pourra pas prendre l'air et la jonque pourra s'approcher sans trop prendre de risque. Une fois à l'intérieur de la grande baie, protégée des vents par Alone, elle pourra débarquer ses commandos.

— Je fais effectuer l'inspection minutieuse de l'île. Je crains que des commandos ne se soient infiltrés au cours de la nuit par petits groupes. Les radars ne peuvent repérer une forme au ras de l'eau. Possible que ces pirates disposent de combinaisons isothermes qui leur permettent de nager longtemps dans l'océan.

D'ailleurs son portable sonna et il prit la communication, secoua la tête en regardant le commandant du dirigeable.

— Rien. Mes gardes ont vérifié toutes les cachettes possibles, les grottes, les failles, mais n'ont rien découvert.

Ayant embarqué à bord d'un canot, Monseigneur Gaston du Carême rejoignit l'ascenseur d'embarquement. Solidement maintenu par des câbles reliés à des treuils arrimés sur des plates-formes, *Vatican Saint-Paul* flottait à quarante mètres au-dessus du lagon. De cette hauteur on distinguait parfaitement la jonque, et des observateurs ne la quittaient pas des yeux une seconde. Les instruments de bord la tenaient aussi dans leur visée.

Le baromètre baissait tout doucement. Il n'annonçait pas une tempête violente et catastrophique, mais une dégradation du temps qui pouvait se prolonger des jours durant, avec des vents de moins de cent kilomètres. Dans ces conditions le dirigeable aurait du mal à effectuer des missions de bombardement, et ne disposerait pas de ses possibilités de manœuvres pour parer les coups. Un obus à fragmentation pouvait faire éclater plusieurs ballonnets, ce qui ne serait pas catastrophique, mais alors il faudrait rejoindre le lagon pour réparer.

— Nous avons des émissions radio que nous avons localisées en utilisant la triangulation avec l'île d'Euphosia, à l'est. Ils ont accepté de collaborer en apprenant que des pirates menaçaient le nouveau Vatican.

Le vieux professeur Leyris, spécialiste des baleines et de leur alimentation

en plancton, entretenait de bonnes relations avec les Néos.

— L'émetteur inconnu doit se trouver entre cent et trois cents kilomètres au nord. Il semble se déplacer selon le méridien 175 ou le 176 ouest. Comme s'il arrivait de l'île de la Nouvelle-Zélande, mais c'est impossible, puisque celle-ci est dans la zone inhabitable.

— En réalité, on n'en sait rien. Il a suffi que quelques audacieux débarquent sur ses côtes, les trouvent complètement ravagées pour en conclure que cette île de grande taille n'était pas accessible. Les effets de la Ceinture de Feu ne sont pas délimités étroitement. Il y a des variations. Par exemple en Patagonie on peut vivre à hauteur du 30^e et presque sur le tropique du Capricorne, ce qui est exclu dans l'ancienne Africa et aussi en Australie.

Sur une carte, le commandant de bord pointa approximativement la position de cet émetteur inconnu. Il pensait que la jonque avait son port d'attache dans cette région-là, ce qui ne pouvait être que l'île de la Nouvelle-Zélande. Ou bien alors l'île d'Auckland, quoique celle-ci fût occupée par des communautés de pêcheurs pacifiques, qui jusqu'à présent n'avaient jamais commis d'actes de piraterie.

Malgré sa corpulence, il était assez agile pour grimper dans les structures de l'enveloppe et se déplacer le long des passerelles étroites, entre les ballonnets. Il les vérifia un à un, constata que quatre autres donnaient des signes de faiblesse et que son estimation de mille mètres, comme altitude de vol, devrait être ramenée à huit cents. Pourtant il était heureux qu'on ait pu remettre en état ce vieil appareil avec lequel il avait franchi des distances considérables, depuis la nouvelle Rome jusqu'à cette île minuscule de l'océan Pacifique sud. Il se souvenait de leur séjour dans le monastère-forteresse de Muong, dans le nord Laos, monastère dirigé par le supérieur général Paul de Damas. Ce dernier avait comploté de s'emparer du trône de saint Pierre en tentant d'empoisonner Pie XIII. Découvert, il s'était suicidé.

C'était le Kid, ce fabuleux Gnome qui ayant créé, dirigé, hissé au premier plan la Compagnie de la Banquise, avait accordé au Saint-Père l'autorisation de s'installer sur cette île.

Lorsqu'il se retrouva dans le carré des officiers de bord en train de dîner, on lui apporta un nouveau message radio. L'émetteur inconnu se déplaçait et on évaluait sa position à quatre-vingts et cent kilomètres au nord d'Alone.

— Un autre bateau, murmura Monseigneur Gaston du Carême. Une autre jonque peut-être. Comme des loups, ces pirates aiment attaquer en meute. Mais enfin d'où sortiraient-elles ? Jamais nous n'en avons aperçu une seule lorsque nous survolions les mers de cet hémisphère.

Il quitta la table, se rendit dans le local radio et demanda à parler au colonel Bertrand, le mit en garde contre l'arrivée prochaine d'un autre bâtiment.

— Il est possible que nous nous trompions, mais je suis certain que le capitaine de cette jonque attendait du renfort avant de nous attaquer. Vous vous souvenez que nous avons un pressentiment lors de notre visite sur les remparts.

— Ce bateau inconnu sera sur place dans combien de temps ?

— Il est possible qu'il soit freiné par le changement de temps. Des vents du sud-est vont souffler d'ici quelques heures. Mais ce ne sera pas une grande tempête, tout juste un coup de vent, mais qui peut s'éterniser. Nous devrions l'apercevoir demain dans le milieu de la journée, s'il n'a pas été forcé de se mettre à la cape ou en fuite.

Lorsqu'il se retrouva dans sa cabine, il réfléchit sur l'urgence de donner l'alerte générale à bord. Il ne voulait pas fatiguer son équipage à l'avance, souhaitant que ses hommes soient frais et dispos pour les prochaines journées. Celles-ci seraient certainement chaudes et malgré leur bravoure, aussi bien la Garde Noble que la gendarmerie pontificale et les équipages de dirigeables manquaient surtout d'expérience.

CHAPITRE 14

Les chars, tirés chacun par quatre esclaves, étaient d'un maniement lourd, les plaques de bronze mal fixées cliquetaient et les pauvres hères, réduits à l'état d'animaux de trait, soufflaient bruyamment, transpiraient, tandis que de son fouet le seigneur, debout, les stimulait sans pitié.

Lien Rag et Gislake n'avaient qu'à marcher le long des cultures, parfois même en pataugeant dans les ruisseaux d'irrigation pour désarçonner leurs adversaires. Visiblement, ceux-ci étaient de piètres manœuvriers. D'ordinaire cette force ridicule, empêtrée dans ses cuirasses, n'impressionnait que les fugitifs néos ou ceux qui peut-être vivaient cachés dans les collines arides. Mais pour un combat plus sérieux contre de véritables ennemis, elle ne faisait pas le poids.

Chaque fois qu'ils se déplaçaient, les deux hommes incendiaient un champ, surtout ceux de maïs dont la maturité desséchait les plants. Avec les haricots de soja c'était plus difficile, mais les pousses grillaient, se fanaient au grand désespoir des matrones qui s'élançaient pour étouffer les flammes sous leurs sandales à talons dorées. Lien Rag retrouvait, pour traiter cette situation plus ridicule que dangereuse, des mots se rapportant à l'histoire romaine, tel celui de matrone, sans rien de péjoratif. Car apparemment ces gens-là s'étaient inspirés d'images ou de récits vieux de quatre mille ans.

Les conducteurs, pour tirer avec leur longue carabine, devaient déposer leur fouet et tout aussitôt le rythme ralentissait. Du coup le char cahotait un peu et les balles passaient haut au-dessus des deux hommes. Ce fut Gislake qui réussit à faire flamber la crosse d'une de ces carabines, malgré la distance. C'était un excellent tireur qui s'entraînait fréquemment. L'aurige, puisque tel était le nom des conducteurs de chars dans l'Antiquité, poussa un hurlement de terreur, lâcha son arme et sauta de son quadriges, char tiré par quatre chevaux, ici des esclaves, pour s'enfuir. Mais alourdi par sa cuirasse il bascula dans une rigole.

Les femmes couraient aussi dans tous les sens pour essayer de protéger leur récolte, et c'était une véritable débandade, si bien que les autres auriges arrêtaient leur char et s'interrogeaient du regard. La piétaille armée de lances se figea d'un coup.

— Ce sont plus des pantins que des guerriers, cria Lien Rag à son compagnon. Je pense que celui qui a mis cette pantomime sur pied doit avoir

plus une âme de metteur en scène que de chef de guerre. Mais la présence de ces esclaves ne le rend pas pour autant sympathique.

— Si on le trouve, j'aimerais bien m'en occuper, dit le mécanicien.

Et puis ces faux Romains levèrent soudain la tête. Leurs yeux s'exorbitèrent. Le dirigeavion venait d'apparaître et les survolait à deux cents mètres d'altitude. Lien Rag se demanda si une de ces carabines à long canon ne pourrait pas percer un ou deux ballonnets. La cohorte romaine, comme un seul homme, adopta la tactique de la tortue, c'est-à-dire que les boucliers furent tenus au-dessus des têtes tandis qu'à l'avant ils protégeaient le premier rang. Même Gislake furieux contre ces gens-là ne put s'empêcher de rire.

Les esclaves d'un quadrige, terrifiés à leur tour, se lancèrent à corps perdu dans une course folle, si bien que le conducteur déséquilibré tomba, roula sur le côté, bascula dans une rigole. Dans un réflexe rapide Gislake fonça, le souleva hors de l'eau en criant qu'il pesait une tonne avec ces plastrons en bronze. D'une main rageuse il les lui arracha. Son heaume, cabossé par sa chute, s'était coincé et l'homme gémissait de douleur. Lien Rag réussit à déclencher le ressort d'ouverture et le visage ensanglanté apparut, piteux. Le bonhomme avait même des larmes dans les yeux. Gislake cependant ne put s'empêcher de le gifler et commença de compter. Lien Rag l'arrêta avant qu'il n'atteigne le chiffre neuf, neuf comme les crucifiés.

Dans le ciel, Lienty et Olivary parachevèrent la panique générale en tirant un missile qui alla pulvériser une colline en face du village. Cette fois, même les femmes qui souhaitaient protéger leurs biens relevèrent leurs jupes et galopèrent vers les maisons blanches. Les derniers chars firent des demi-tours plus ou moins réussis, certains s'enchevêtrèrent. Il fallut trancher les courroies, libérer les esclaves qui restèrent indécis tandis que leurs seigneurs et maîtres fuyaient en se délestant de leur plastron, de leur heaume et même de leurs chaussures.

Le dirigeavion fit un point fixe au-dessus des toits en terrasse tandis que Lien Rag et Gislake, maintenant solidement leur prisonnier, lui posaient des questions en anglais. L'autre, sonné, dodelinait de la tête. Les gifles ne l'avaient pas arrangé, surtout après sa lourde chute et Lien Rag estima qu'il devait avoir la jambe droite cassée car il serait tombé sans leur soutien.

— Ou tu réponds ou je te castagne, lança Gislake de plus en plus énervé.

Alors l'homme bredouilla quelques phrases totalement incompréhensibles.

— Ça veut dire quoi tous ces um, ces us, ces a, ces drôles de mots ?

Lien Rag crut deviner.

— On dirait du latin.

— C'est quoi le latin ?

— La langue des anciens Romains. Mais je crois qu'il s'agit surtout d'une sorte de latin de cuisine.

— Ce type-là doit connaître l'anglais bâtard alors ?

De sa main libre il lui tordit le nez et l'ancien seigneur hurla de douleur.

— Arrêtez, vous me faites mal.

— Et voilà, dit Gislake satisfait. On va pouvoir discuter tranquillement.

Lienty appelait sur le portable, demandant des instructions.

— Restez en vol stationnaire si possible. Que se passe-t-il dans le village ?

— Les rues sont désertes, chacun s'est enfermé chez lui. Vous avez un prisonnier ?

— Un de ces salauds qui utilise des esclaves pour tirer son quadriges. Son char, si tu préfères. Ils ont crucifié neuf pauvres types, des Néos. Je suppose que les esclaves sont aussi des Néos et qu'une population fidèle à cette religion doit se cacher dans les collines.

— Celles-ci sont nues, arides. Ni eau, ni végétation. Comment pourraient-ils survivre ?

— Nous nous dirigeons vers le village avec notre otage.

Ce dernier dit qu'il s'appelait Hermanius, mais voyant la main de Gislake approcher de son nez, il ajouta Clanay. Il se rebiffa un peu, disant qu'il était le propriétaire de dix-sept esclaves et de dix arpents de terre. Qu'il devait être traité avec dignité.

— Conduisez-nous chez vous, décida Lien Rag. Nous voulons discuter avec le chef du village.

— Je ne peux pas marcher jusque là-bas. Je dois avoir une fracture du fémur.

— Qu'à cela ne tienne, dit le mécanicien. Sans ménagements il le jeta sur son épaule, lui arrachant des cris de souffrance.

Ils se dirigèrent vers le village, d'aspect militaire avec ses maisons identiques, ses rues coupées à angle droit. Tout au long du chemin ils

rencontrèrent des chars abandonnés, des cuirasses de poitrine, des heaumes.

— Je ne pensais pas remporter une aussi facile victoire.

Lien Rag venait derrière Gislake et continuait d'interroger Hermanius qui accepta de dire que le chef du village était le baron Cornélius. Non, il ne connaissait pas son nom véritable. Cornélius était dans le coin depuis longtemps, bien avant le réchauffement. Il avait créé alors une ferme qu'il appelait Villa Romana et déjà à l'époque, quarante ans plus tôt, il utilisait des esclaves et vivait à la mode romaine. Lui, Hermanius Clanay, avait échoué là avec la fonte des glaces. Cornélius l'avait nommé seigneur parce qu'il savait fabriquer des roues. Dans le temps, il était fondeur dans une usine fabriquant des bogies de wagon. Il s'était adapté à ce travail nouveau pour construire des chariots, des charrettes, des tombereaux et surtout des chars de guerre.

— D'où viennent les esclaves ?

— Des collines infernales, là-bas à l'est. Nous n'y pénétrons jamais, mais nous creusons des fosses pour piéger ces créatures sauvages. Nous les recouvrons si légèrement que lorsqu'elles veulent s'emparer de la nourriture disposée au centre, elles tombent dans la fosse. Mais nous n'allons jamais les chercher dans leurs collines.

CHAPITRE 15

Le rond de lumière fit surgir de l'obscurité, au creux d'un nid en laine de mouton, une petite tête de chien. Un chiot. Oui, mais un chiot qui enfonce dans sa gueule le pouce d'une menotte tout à fait humaine. Le rond de la lampe découvrit un corps potelé, deux bras, mais ensuite deux pattes recouvertes d'un poil rêche. C'était une fillette. Liensun était incapable de penser femelle. À côté d'elle un garçonnet, mais inversé, avec sa tête d'ange blond et son corps de chien. Une colère profonde s'empara de lui, à la pensée de ces apprentis sorciers qui dans ce satellite désormais englouti avec ses monstrueuses machines à fabriquer ces hybrides, poussaient le cynisme jusqu'à préserver leur possibilité de procréer. Des créatures artificielles en concurrence avec des êtres naturels.

Il éteignit sa lampe, s'accroupit devant la chatière et vit les pattes d'un chien, mais quel chien ! Ce qu'il avait sous les yeux était déjà de belle taille. Il chercha les deux autres membres, dut accepter la réalité. Ce garou se tenait debout sur des pattes arrière et paraissait trifouiller au-dessus de la chatière. Lorsqu'il vit ces deux avant-pattes s'incliner à l'oblique, il recula dans l'ombre de la nursery, sur le côté de l'entrée.

— Roan, Fur, Roan, Fur.

Un jappement répondit et aussi un grognement, puis les deux petits quittèrent leur nid pour accourir maladroitement vers l'adulte. Le haut du corps de ce dernier apparut, la tête d'une femme massive, aux longs cheveux blonds, au torse mamelu impressionnant. Elle passa un bras dans la chatière. Liensun était certain que c'était un bras, mais au bout brillaient des griffes. Les deux enfants furent attirés à l'extérieur. Liensun n'osait plus bouger. La transpiration ruisselait sous sa combinaison, s'accumulait dans les parties basses, baignait de son acide son sexe et ses pieds. Il attendit encore un peu avant d'ouvrir sa visière, mais l'odeur nauséabonde le fit défaillir. Juste à cet instant son portable vibra dans sa poche de poitrine. Il réussit à le couper, mais resta sur ses gardes. Ces vibrations pouvaient surprendre l'hybride et ses deux petits, à moins de deux mètres de lui. Peut-être que la nouvelle venue inspecterait la nursery.

Il avait laissé son sac de matériel accroché dans la cheminée, et réalisait que c'était imprudent. Le garou pouvait à tout moment rallumer le feu. Puis il réfléchit qu'il n'avait vu nulle part de réserves de bois. Mais était-ce bien du bois que ces créatures brûlaient ? Il n'avait pas non plus repéré l'issue de

sortie. Cette chatière l'avait attiré avant qu'il n'ait eu le temps de terminer son exploration des différentes salles.

Il y eut une série de grognements et de pas. Dès que les pattes atteignirent les peaux de mouton, les crissements s'étouffèrent. C'était entre trois et cinq garous qui venaient d'arriver, et depuis sa cachette il vit passer un mélange de pattes velues et de jambes musclées, mais n'eut pas le temps de les décompter. Et puis il entendit ruisseler quelque chose, crut sentir une odeur fade de sang. À quatre pattes il s'approcha de la sortie et vit, accrochée à la paroi, une carcasse d'agnelet ouverte en deux. C'était elle qui perdait son sang et aussi ses intestins. Mais une ombre s'interposa, il crut reconnaître la femme massive de tout à l'heure, peut-être la mère des deux petits. Lorsqu'elle s'effaça, il resta ébahi. Maintenant il y avait un récipient sous la carcasse de l'agneau, vers lequel les tripes et le sang pourraient glisser. Un container en plastique, de couleur jaune. Largement utilisé jadis pour les petits colis ferroviaires. Récupération encore, bien sûr, mais à l'issue d'une curiosité et d'une réflexion sur l'objet et son utilité. Un simple chien s'en serait moqué.

Campé sur deux solides pattes, quelqu'un tranchait dans l'agneau, achevait de faire tomber tous les organes internes. Puis une main retourna l'animal, une longue lame décapita la tête qui tomba aussi dans le container, et commença avec infiniment d'adresse le dépouillement.

Liensun referma sa visière, le temps de respirer un air filtré. Il savait déjà une chose. Cet agneau de lait n'avait pas été égorgé à belles dents, mais tué d'un coup de couteau. Donc les loupés qui vivaient dans cette tanière avaient dépassé le stade animal de la cruauté instinctive, et choisissaient peut-être même leur gibier. Yeuse lui avait raconté que les hybrides qu'elle avait rencontrés jadis se jetaient en bande sur leur victime pour mordre, déchiqueter, griffer, parfois même sans besoin de la dévorer. Ici on vidait le gibier de ses intestins, on récupérait sa peau.

Celle-ci était étendue sur le sol, poils en dessous, et sans qu'il vît qui effectuait cette opération, on répandit sur elle toute une couche de terre. Une terre ocre, sèche. De l'argile peut-être ? De l'argile retenant le sel de ce ruisseau qui se jetait dans le point d'eau ? Ou bien avaient-ils découvert que cette glaise permettait de conserver les peaux ? Plutôt mal d'ailleurs, car celles de la salle au fond grouillaient d'asticots et de cancrelats.

Un autre individu arriva et cette fois il entendit un raclement tout à fait différent de celui des pattes griffues et des pieds humains. Et il aperçut des sabots. Des sabots de capridé. Il ne parvenait toujours pas à comprendre cette alliance entre deux espèces aussi antagonistes. Et cet hybride doté de pattes de chèvre se posta tranquillement devant la chatière, certainement pour contempler la carcasse dépouillée de l'agnelet. Agnelet ou chevreau, Liensun

n'avait pas bien vu. Quels étaient alors les sentiments du nouveau venu ?

— Si je commence à faire de l'anthropomorphisme, je vais y perdre la boule, se dit-il.

Le caprithrope glissa sur la gauche, et il vit qu'il avait déposé au sol un tas bizarre. Il s'agissait de galettes d'environ vingt, trente centimètres de diamètre, épaisses d'un. Elles étaient brunes ou beiges.

Il y eut une série de grognements et chose étrange il surprit quelques tonalités anglaises, crut même entendre à plusieurs reprises le mot saleté (*dir*). La walkyrie paraissait se plaindre de ce tas de galettes. Et puis Liensun se souvint des Tibétains qui récupéraient, dans les hauts plateaux, les bouses de yack pour les faire sécher en guise de combustible. Ce groupe en voie de pré-civilisation faisait donc de même.

Si jamais ces gens-là rallumaient leur feu, les flammes atteindraient son gros sac de matériel qui brûlerait, laissant tomber les explosifs dans le brasier. Y aurait-il une explosion qui déchirerait toute cette falaise de haut en bas, ou bien ce produit ne réagirait-il pas à la chaleur ?

Le capridé réunit ses galettes à l'aide de ses bras humains, en laissa tomber quelques-unes qui s'émiettèrent et parut suivre la créature blonde. Juste à cet instant, le petit au visage d'ange s'encadra dans la chatière et son regard phosphorescent alla droit vers Liensun. Ce dernier essaya de ne pas bouger, mais trotinant à quatre pattes le cynothrope s'approcha et commença de le flairer. Un léger frottement répétitif apprit à Liensun que le petit léchait sur sa combinaison la suie grasse qui gardait le goût de la viande grillée. La voix de la mère, Liensun avait décidé que ce ne pouvait être que la mère, cria :

— Fur, Fur !

Le petit cessa de lécher la suie, hésita, puis recommença. Mais la walkyrie se fâcha et il s'éloigna à regret de cette friandise. Dès qu'il parut, il fut soulevé par des bras aux extrémités griffues, ceux de la blonde qui se mit à pousser des cris de colère. Liensun se recroquevilla contre le creux de roche où il avait trouvé refuge, comprenant que la mère venait de découvrir le visage d'ange barbouillé d'une suie grasse. Et si elle disposait d'un minimum de quotient intellectuel, elle allait se demander comment le petit avait pu se salir ainsi dans la nursery où il n'y avait pas de cheminée.

À tout moment il s'attendait à voir le torse puissant s'incliner dans la chatière pour inspecter les lieux. La mère pouvait à juste titre craindre qu'une cheminée dont le conduit passait dans une des parois ait éclaté, répandant la suie sur sa progéniture.

Mais il y eut d'autres grognements, et même, stupéfaction, un rire. Cette fois, des fagots de bois sec furent jetés dans la pièce. L'un d'eux atterrit sur la peau saupoudrée de glaise, ce qui provoqua la colère du préparateur. Il s'énerva et dut donner un coup de patte au porteur de bois. Ce dernier gémit, puis sanglota. Un adolescent ? Un hybride adolescent capable de pleurer, rectifia Liensun qui estimait se laisser aller à trop de complaisance. Il avait à plusieurs reprises été tenté de penser des mots comme « personne, homme, femme, enfant ». Il oubliait qu'il était venu là pour venger la mort de Ravelli, leur compagnon de vol et de naufrage. Là-bas, à bord de l'appareil ancré dans la baie, les deux autres, Quelze et Herman devaient attendre les explosions qui enverraient au diable ces monstres, et que Liensun les rassure sur son sort. Il avait coupé le vibreur, refusé de prendre la communication, et ces deux-là devaient commencer à se faire du souci. Redoutant qu'ils ne veuillent partir à sa recherche, il rampa au fond de la nursery et profitant du tapage d'à côté, la querelle contre le porteur de bois n'en finissait pas, il appela les siens. Il eut Quelze qui cria de joie répétant : « C'est toi, c'est bien toi ? »

— Qui veux-tu que ce soit ? chuchota-t-il.

— On ne t'entend pas. Quel est ce chahut ?

— La famille Loupés se dispute.

— Quoi ?

En quelques mots il essaya d'expliquer la situation, de faire comprendre à ses amis qu'il avait découvert des êtres en pleine évolution, des hybrides cherchant à abandonner l'état animal pour se rapprocher de leur semi-condition humaine.

— Tu te fous de nous ? Ce sont des fauves, des égorgeurs.

— Non. Pas tous. Je pense qu'il doit y avoir plusieurs niveaux dans leur ascension vers une certaine conscience, et je ne crois pas que les plus sauvages, les plus dangereux, aient trouvé refuge dans ces cavernes.

— Toi et tes scrupules vous finirez mal, répliqua Quelze. Ils ont tranché la gorge de ce pauvre Ravelli que nous avons enterré sur la plage. Nous avons même fait rouler de gros rochers dessus, de crainte que ces fumiers ne le déterrent pour le bouffer, et toi tu me fais un cours sur l'évolution mentale de ces monstres ?

Certain de ne pas le convaincre, il interrompit la communication, coupa le vibreur, remit l'appareil dans sa poche de poitrine. Les occupations ménagères de ce groupe, désormais il devait y avoir une dizaine de personnes... de créatures dans cette série de cavernes, le bloquaient dans la nursery. S'il

apparaissait, la stupéfaction générale ne serait pas suffisante pour lui permettre de fuir. Il ne connaissait rien de la possibilité de trouver les galeries conduisant au-dehors, et pas question de songer à la cheminée. Une dizaine de paires de bras, de griffes, de pattes s'accrocheraient à sa combinaison pour l'en faire sortir.

Il consulta sa montre qui indiquait dix heures du matin. Ça ne signifiait rien pour ses voisins, du moins il ne le pensait pas. Pour lui c'était l'heure d'une faim énorme qui tordait son estomac. Il avait quelques provisions dans son sac accroché dans le conduit de l'âtre. Il avait prévu un aller et retour rapide, le temps de balancer ses explosifs et puis de s'en retourner à l'hydravion.

— Ouais, Quelze a raison, voilà que je me comporte comme un explorateur découvrant une peuplade inconnue et oubliant tout pour en étudier les mœurs.

La chamaillerie s'apaisait et le dépeceur avait débité l'agnelet en morceaux. Avec assez de talent, se dit Liensun qui n'était pas capable de découper un simple poulet correctement. Il pensa que l'on rangeait enfin les fagots de bois, certainement tout au fond, à côté de l'âtre. Ce bois provenait de buissons morts dans les collines, et c'était un adolescent qui était chargé de le ramasser. Il le faisait donc seul, sans craindre les loupés les plus primitifs, ceux qui égorgeaient, griffaient, éventraient ? Il y avait là une énigme. Ravelli, lui, n'avait eu aucune chance. Son tueur avait réussi à grimper sur l'hydravion, et pour une raison inconnue leur ami avait voulu le rejoindre par le trou d'homme. Il y avait laissé salement la vie.

Une odeur de fumée le saisit et un nuage âcre envahit la nursery. Son sac empêchait le tirage de la cheminée et ces êtres-là s'en rendraient vite compte, et chercheraient à savoir à qui appartenait ce gros paquet de matériel.

Le petit cynothrope à tête blonde rampa de nouveau vers lui, lui tendit la patte. Celle-ci formait comme une paume de main sur laquelle grouillaient les asticots déjà vus sous les peaux de mouton. Fur l'invitait à les partager avec lui.

CHAPITRE 16

Lorsque ce soir-là Ann Suba rejoignit Charlster, Louria et Claudion, ils avaient effectué un gros travail de documentation sur NPST, la station polaire équipée d'un mini-observatoire. Les chercheurs vivaient dans des igloos à l'aménagement sommaire, mais une coupole installée dans un wagon permettait à l'astrophysicien de s'isoler. Il pouvait même y coucher sans devoir se joindre aux cinq autres spécialistes, surtout des météorologues et des glaciologues. Si la demande de Bourguine était acceptée, il pourrait, en tant qu'astronome, vivre comme il le souhaitait à l'écart des autres, remâchant jusqu'à la nausée sa misanthropie.

— De plus, une tribu d'Inuits séjourne constamment à côté de NPST, dans des igloos. Ils disposent de traîneaux à chiens et transportent les chercheurs qui installent des sondes sous-glaciaires, des compteurs de températures ou de radioactivité.

— Ce qui veut dire que notre Bourguine peut éventuellement se faire conduire jusqu'au Gouffre aux Garous ?

— Voilà. La limite de la zone interdite n'est pas hérissée de barbelés ou de mines. Simplement la ligne ferrée qui passe à côté ne peut être empruntée par n'importe qui. Les gardes ferroviaires effectuent des patrouilles régulières, mais je ne pense pas qu'ils s'intéressent au Gouffre. Celui-ci continue d'exhaler une vapeur lourde et chaude, toutefois personne ne va y voir de près. Il a une sale réputation.

— Je suis déçue, dit Louria, que ce soit Bourguine qui ait découvert Upsilon. J'avais l'espoir que ce serait ce mystérieux Anthony qui couvre de ce nom les activités secrètes de cette créature spatiale.

— Logique que ce soit Bourguine, essaya de la consoler Hyponias, puisque malheureusement il a collaboré avec nous dans l'affaire de DAI.

— Mais nous ne lui avons jamais révélé l'existence d'Upsilon, protesta Louria.

— Il a dû s'en douter.

— Voyons, dit Charlster, essayons de garder notre sang-froid. Celui ou ceux qui ont trouvé l'accès d'Upsilon disposaient du logiciel codé. Or, Louria, ton ordinateur portable fut volé à Baker Lake avec justement ce logiciel.

Comment Bourguine aurait-il pu copier le logiciel que nous possédons nous trois ? Depuis ce vol, Louria, tu veilles attentivement sur la copie que nous en avons faite.

— C'est vrai, reconnu-elle, pleine d'espoir.

— Accusez-vous Bourguine d'être à la solde de cet Anthony ? demanda Ann Suba.

Charlster lui sourit.

— C'est cela même.

— Mais comment aurait-il été contacté ?

— À partir du moment où Upsilon fut accessible à Anthony, il apprit l'existence de Bourguine devenu notre complice. Nous avons échangé de nombreuses réflexions sur Bourguine, mon cher Claudion, dit Charlster, nous le décrivions comme un nihiliste cherchant à se venger d'Opérasque, évoquions sa haine des autres.

— Anthony l'aurait contacté en lui proposant sa collaboration pour assouvir sa vengeance.

— Voilà. Depuis, Bourguine nous surveille et cette histoire de Gouffre aux Garous lui a mis la puce à l'oreille. Anthony en a été informé. Bourguine rejoint NPST dans l'espoir de se rendre dans la zone interdite pour voir de quoi il retourne.

Charlster poursuivit sa démonstration. Il pensait que le mystérieux occupant de la capsule lâchée au-dessus de Baker Lake avait été déçu de ne plus retrouver trace de la base spatiale de Salt Lake Station. Depuis longtemps, du moins vingt ans environ, les Aiguilleurs l'avaient sinon abandonnée du moins mise en hibernation. Le voyageur de l'espace devait être désespéré, tout comme ses compagnons installés dans l'hémisphère Sud apprenant que Concrete Station se trouvait en plein dans la Ceinture de Feu, et donc demeurait inaccessible.

— Loin de Silver Anaconda ? demanda Ann Suba. Chaque fois qu'elle prononçait ce nom, elle avait envie de rire.

— À des milliers de kilomètres.

Louria commençait de trouver qu'on perdait son temps, et demanda sèchement que fallait-il faire avec Bourguine.

— Trouve-moi son moyen de communication avec Anthony et je te

répondrai, dit Charlster, quelque peu agacé par cette impatience. Ils ont certainement fait comme nous, trouvé un site ou bien en ont créé un impossible à atteindre si l'on n'en a pas les clés. Vous devriez aller chez les frères brocanteurs, étudier le matériel qu'il a peut-être acheté ou commandé en vue de sa nomination à NPST, ajouta-t-il à l'adresse d'Ann Suba.

— Dois-je donc émettre un avis favorable à son dossier de candidature ?

— Si vous ne le faisiez pas, vos supérieurs trouveraient votre refus suspect, étant donné le peu d'empressement des candidats pour cette station perdue. Il pourrait même s'adresser directement au secrétariat d'Opérasque, ou même au Conseil de Surveillance.

La visite chez les Mac Marlow, effectuée le lendemain, ne donna pas grand-chose. Il était normal que la directrice de l'observatoire surveille ses chercheurs, mais les brocanteurs n'aimaient guère qu'on se mêle de leurs affaires.

— Il est déjà bien équipé en micro-matériel de toute nature, remarqua-t-elle cependant.

— Il demande, nous fournissons, c'est tout à fait légal.

Comme le pensait Charlster, Bourguine devait communiquer avec Anthony grâce à un site récent ou réactivé. Elle ne pouvait s'adresser à la commission spéciale qui accordait les sites, sans risquer d'attirer son attention sur Upsilon.

CHAPITRE 17

Ce matin-là, Reiner se montrait vraiment désagréable avec Yeuse. Il n'avait pas admis que le *Rewa*, commandé par le capitaine Junquil, effectue cette mission dans le nord du pays, le long des côtes du Pacifique. À la recherche d'utopiques stocks de ravitaillement abandonnés par les Aiguilleurs, tout au long du réseau clandestin de la Cordillère. Il prétendait que si Lien Rag avait fait sauter les viaducs, bombardé les tunnels, tout ce ravitaillement avait disparu depuis longtemps. De plus, la navigation dans les innombrables îles de cette côte était une entreprise trop téméraire. Le phoquier pouvait y faire naufrage. Enfin, Junquil, ancien braconnier d'éléphants de mer, nommé un peu trop rapidement capitaine de ce bateau, lui déplaisait, il savait que Yeuse avait parfois des faiblesses pour lui, et peut-être était-il jaloux.

— Nous avons besoin de ravitaillement et nos tankers sont insuffisants. Vous devriez vous rendre en mer de Weddell pour passer un accord avec Gdami, le fils de Farnelle. Il possède une grosse unité et pourrait nous ravitailler sinon en huile mais en viande.

— Il refusera. Il ne voudra jamais déplaire aux Roux. Oubliez-vous qu'il est métis et proche du Peuple du Froid ?

— Je crois que je vais démissionner, Présidente, car je ne suis plus à même d'aider la population à survivre.

Nous nous débattons dans des difficultés de plus en plus énormes. Jamais le *Rewa* n'aurait dû être envoyé dans le nord.

Elle s'irritait de cette insistance, mais elle-même commençait à douter de l'utilité de cette mission. Jamais le phoquier ne pourrait approcher directement les stocks de marchandises, s'ils existaient. Junquil devrait utiliser des intermédiaires qu'il faudrait payer et qui en profiteraient pour piller ces réserves sans se gêner.

— Avez-vous des nouvelles du *Dragon* de Farnelle et Danglov ? demanda Reiner.

— Leur équipement radio est très ancien. Jamais ils ne pourront nous contacter depuis Tristan da Cunha.

— Je trouve que c'est une décision mal fondée de rallier cette île, alors que nous n'avons aucune certitude. Notre hydravion a survolé toute la côte de la

Terre de Feu, en vain.

— Si vraiment l'hydravion est encore en état de flotter, voire de se déplacer, qu'auraient pu faire ces cinq hommes ?

— Le mieux était de prendre le détroit pour arriver ici, mais ce ne fut pas le cas.

— Pourquoi avons-nous toujours exclu l'hypothèse des Malouines, ou des Falkland comme vous voudrez ? Après tout c'était l'archipel le plus proche quand la police orientale les a refoulés. Si la rumeur est exacte, soupira Yeuse.

— Les Malouines sont complètement dénudées, inhabitables, sans ressources. Elles appartiennent bien à la Patagonie orientale, mais le président Exécoulas a interdit qu'on y implante une colonie. Ce faisant, il y aurait eu obligation de créer une ligne maritime avec ces îles, or il sait très bien qu'il ne dispose pas de bateaux pouvant franchir la distance qui sépare Magellan, sa capitale, de cet archipel, quelque chose comme mille kilomètres avec une mer difficile.

— Donc ces îles sont inhabitées et sans ressources aucune ?

— Du temps de la glaciation on y trouvait des fermes d'élevage sous verrière, avec production d'herbe forcée. Rien de bien important.

— Nous pourrions, en nous rendant dans la mer de Weddell, faire le détour ? proposa la présidente.

— Au moins deux mille kilomètres supplémentaires ? Vous n'atteindrez jamais notre colonie antarctique.

— Que font les deux mécaniciens spécialistes en aéronautique que Liensun a laissés à l'aérodrome ? Ne peuvent-ils pas tenter de monter un autre appareil avec les épaves ?

— La disparition de leurs amis les a catastrophés, et visiblement ils ne sont pas très enthousiastes à ce sujet. Je leur en ai déjà touché deux mots, mais n'ai eu aucun écho.

CHAPITRE 18

Hermanius les conduisit à la villa de Cornélius dont il fallut brûler la serrure du portail pour entrer. L'habitation était construite telle une villa romaine avec, au centre des bâtiments, une cour avec un bassin d'eau et un jardin, plus loin l'enclos pour les esclaves. Cornélius avait placé six gardes cuirassés devant la porte de son appartement, mais dès qu'ils virent arriver les deux étrangers, alors que le dirigeavion survolait la scène à très basse altitude, ils jetèrent leurs armes.

Ils trouvèrent Cornélius, sa femme, ses filles et fils, deux domestiques femmes, terrés dans la bibliothèque, au fond, et au premier coup d'œil Lien Rag eut confirmation de ses estimations. Chaque rayon était surchargé de livres anciens sur Rome, la civilisation romaine, l'organisation militaire, économique, les jeux, le cirque surtout.

Cornélius ressemblait plus à un professeur égaré dans ses connaissances qu'à un chef militaire, il portait une robe s'arrêtant aux genoux, des sandales fixées par des bandelettes qui remontaient sur son mollet. La matrone en imposait davantage avec sa poitrine avantageuse et sa coiffure entremêlée de fils d'or. Les filles coulaient des regards en dessous aux deux hommes. Les garçons essayaient d'avoir une attitude martiale, mais lorsque Gislake s'amusa à taper du pied ils se réfugièrent entre deux étagères.

— Nous allons les boucler ici et faire le tour de la maison, expliqua Lien Rag. Nous libérerons les esclaves bien sûr, mais auront-ils la force de regagner leurs collines ?

— Ces types-là ont crucifié neuf pauvres bougres, explosa Gislake, nous devons tous les abattre comme des chiens.

— Je n'abattraï personne pour mon compte.

Ils établirent qu'il existait dans le village seize seigneuries, comportant chacune quatre chevaleries.

— Curieux mélange de Moyen Âge et d'histoire romaine, dit Lien Rag. Mais Gislake s'en moquait éperdument. Après accord avec son cousin, Lienty ordonna par haut-parleur que tout le monde se rassemble sur le forum au centre du village.

— Chacun devra emporter de quoi survivre pendant au moins deux jours et

quelques affaires personnelles. Mais sous forme d'un sac de moyennes dimensions.

Cette voix puissante, amplifiée, terrifia chacun et de chaque villa sortirent les seigneurs, leurs femmes, leur suite, les chevaliers, les esclaves. Ceux-ci se rangèrent sur le côté droit de la grande place, les possédants sur la gauche.

— Maintenant vous allez embarquer à bord de cet appareil, annonça Lienty.

Il venait d'avoir avec son cousin une discussion passionnée.

Lienty accusait Lien Rag d'envoyer ces gens-là en déportation dans un milieu hostile, celui des collines sauvages où les Néos se cachaient depuis longtemps.

— Tu les condamnes à mort.

— Je ne pense pas. Les Néos pratiquent une religion où le mot paix revient sans cesse. Ils devront mettre en pratique leurs croyances.

— Ils sont coupés du monde depuis le réchauffement. En vingt ans ils ont certainement régressé jusqu'à, éventuellement, acquérir une mentalité primitive. Ils voudront se venger des sévices, des crimes commis par les seigneurs.

— C'est ainsi, décréta Lien Rag, je n'y reviendrai pas.

Lorsque les deux cabines d'ascenseur touchèrent le sol, Lien et Gislake firent d'abord embarquer les seigneurs et leurs familles. En pénétrant dans le dirigeavion ils seraient confinés tout au fond des soutes, alors que les esclaves bénéficieraient d'un plus grand espace. Si Gislake était satisfait, là-haut Lienty et Olivary continuaient de protester sur ce qu'ils appelaient une justice primaire et expéditive.

L'embarquement se poursuivit jusqu'en début d'après-midi. Les deux hommes vérifièrent ensuite que les villas étaient vraiment vides de tout occupant. Seuls erraient des animaux comme des poules, des canards et des cochons. Les bovins et les ovins se trouvaient parqués dans des lots d'herbage cernés par des rigoles profondes les empêchant de s'enfuir. Depuis un moment Lien Rag relevait des dessins des villas, de leur organisation, des canaux d'irrigation et Gislake finit par lui en demander la raison.

— Tout à l'heure. Je repère les silos à grains, les réserves alimentaires, simplement. Et aussi comment l'eau arrive jusqu'ici.

— Tucherches de l'huile ? Il n'y a qu'une sorte d'huile de soja, en

quantité insuffisante pour remplir nos réservoirs.

— Ce n'est pas ce qui m'intéresse.

Ils prirent à leur tour l'ascenseur. Le dirigeavion prit la direction de l'est et une demi-heure plus tard survolait les collines sauvages. Celles-ci étaient vraiment désolées. On y aurait cherché en vain trace de végétation ou d'eau. Il n'y avait qu'un relief sans grand caractère, aux formes arrondies, à la couleur ocre dominante.

Lien Rag s'adressa alors aux anciens esclaves et leur dit qu'ils allaient être descendus au sol et pourraient rejoindre leurs familles et leurs amis. Il leur annonça que les seigneurs seraient ensuite eux-mêmes débarqués dans cet endroit sinistre. Ils seraient libres de leurs mouvements et si certains voulaient retourner à leurs cultures, ils pourraient le faire. Mais désormais ils devraient travailler eux-mêmes pour cultiver leurs terres, élever leurs animaux. Nul ne pourrait plus jamais être capturé par eux et devenir un esclave. D'ici quelque temps des gens viendraient s'assurer que ce nouvel ordre social était respecté.

— Tu libères les bourreaux ici même ? demanda Lienty.

— Oui, avant la nuit.

— Ces types-là méritent la mort, eux, leurs femmes et leurs gosses, insista Gislake.

— Ils seraient devenus aussi mauvais que les parents.

— Avec des si je me charge de te condamner à mort, répliqua Olivary consterné.

Il s'adressa à Lien Rag :

— Je vais également débarquer. Mon sac est prêt depuis quelques heures. Je vais accompagner ces gens-là. Je suis un Néo et si les Néos qui vivent dans ces solitudes veulent leur faire du mal, je m'interposerai.

— Mais, hurla Gislake, c'est du suicide. Les anciens seigneurs vont se venger sur toi, et les soi-disant Néos qui vivraient ici ne t'écouteront pas s'ils ont envie de zigouiller quelques-uns de ces salauds.

— Je vais descendre, dit Olivary tranquillement.

— C'est ton dernier mot ? demanda Lien Rag, visiblement perplexe.

— Oui. J'ai pris quelques provisions...

— Une arme au moins ? demanda Gislake.

— Non, pas d'arme.

— Nous allons essayer de retrouver le Serpent Gris de l'Asiatique Mingjen, expliqua alors Lien Rag. Nous volerons jusqu'au point de non-retour, à cause de l'huile indispensable pour atteindre la mer de Knox où nous retrouverons des éléphants de mer. Je pense que d'ici trois ou quatre jours nous repasserons au-dessus de ces collines. Nous stationnerons à basse altitude douze heures. Tu as pris ton portable ? Tu pourras alors nous contacter et nous indiquer où tu te trouves, si tu es décidé à rentrer aux Kerguelen avec nous.

— Très bien. Peut-être n'aurai-je pas le temps d'aller jusqu'au bout de ce que je considère comme mon devoir. Dans ce cas je ne reviendrai pas avec vous.

— Tu sais quoi ? dit Gislake plus furieux qu'ému par la décision de son ami, tu aurais dû devenir prêtre. Tu as manqué ta vocation et maintenant tu te prends pour quoi ? Un missionnaire chez les sauvages ? Un nonce apostolique ?

Cette apostrophe violente, fit sourire le mécanicien.

— Tu es surtout furieux de perdre un ami, dit-il, mais ne t'inquiète pas pour moi, je m'en sortirai.

— Et ces criminels aussi je suppose ?

— Je vais protéger leur vie, pour qu'ils réfléchissent à leurs actes passés.

— Ils coupaient la langue de leurs esclaves, s'emporta Gislake.

— Tu voudrais leur rendre la pareille ?

— Je voudrais seulement les faire disparaître de la surface de la Terre, les réduire en une poussière que le vent emporterait.

Olivary prit l'ascenseur et attendit que les cabines déversent les anciens propriétaires des esclaves néos sur ce sol ingrat. Lien Rag assista à leur départ. Beaucoup sanglotaient, criaient, et pas seulement des femmes et des enfants. Contrairement aux esclaves libérés qui avaient pris la direction du nord-est, ils ne surent que faire, restèrent groupés sur cette terre jaunâtre avec leurs bagages. Olivary se hissa sur une butte et commença de leur parler, et pour finir ils s'assemblèrent tout autour de lui.

— Le bon berger et ses ouailles, ricanait Gislake, les larmes aux yeux. Il devait en rêver. Il vivait comme un ermite.

— Tu es satisfait d'avoir déporté des bébés et des vieux incapables de marcher ? demanda Lienty à son cousin. Pour retourner à leur village ils auront à parcourir dans les quatre-vingts kilomètres dans des conditions effroyables, avec des vivres pour deux jours. Et pas d'eau sur leur chemin.

Lien Rag s'installa aux commandes et au lieu de voler vers le nord il prit la direction du sud-ouest. Pas celle du village cependant. Au bout de dix minutes il se mit en vol pendulaire et demanda à ses deux compagnons de regarder au sol. Ils découvrirent les énormes conduites en terre cuite qui sortaient de la dernière colline de ce site.

— Captage d'eau. Les tronçons de buses sont mal jointés, fuient. Les fameux déportés trouveront tout au long de leur parcours de quoi boire.

— Mais comment savais-tu ?

— Ils irriguaient leurs cultures, non ? J'ai visité tout le village et découvert le canal principal qui sortait à gros flots d'une de ces buses. Les esclaves ont travaillé dur pour installer soixante à soixante-dix kilomètres de canalisations pour irriguer le village. Des buses de quatre mètres de long, des milliers pour ce travail. Combien d'esclaves sont morts à la tâche, pouvez-vous me le dire ?

Il reprit la direction de l'ouest et annonça ses intentions :

— Nous allons incendier toutes les villas, mais uniquement leur partie habitable. Nous épargnerons les silos, les réserves et autant que possible les petits animaux d'élevage. Nous ne toucherons pas aux cultures. Lorsqu'ils auront fait leur traversée du désert, je suppose que les plus solides le feront en trois quatre jours, ils devront se remettre au travail de la terre sans esclaves pour le faire à leur place.

— Ils vont s'en tirer à bon compte, grogna Gislake mal remis du départ de son ami.

— Non. Au cours de leur traversée du désert certains mourront, et les survivants en tireront certainement quelques leçons. Du moins je l'espère.

— Au moins ce Cornélius, tu aurais dû me laisser l'abattre.

— Tu as vu comme il est frêle, complètement détaché de la vie réelle, sans ressources physiques. Crois-tu qu'il résistera à la chaleur et à la fatigue ?

— Je n'ai pas du tout aimé cette journée, déclara Lienty. Je préférerais oublier, mais je sens qu'elle me persécutera encore longtemps.

CHAPITRE 19

Au petit matin brumeux, mauvais signe annonçant un vent violent avant la mi-journée, ce fut non une deuxième jonque visible à l'horizon, mais deux autres. Une véritable armada, criaient les défenseurs des remparts, affolés.

Si toutes étaient armées de canons aussi efficaces que ceux de la première, il était à craindre que Vatican succombe vite sous une pluie d'obus.

Malgré l'annonce d'un mauvais temps proche, Monseigneur Gaston du Carême prit l'air et effectua une série de vols circulaires autour des trois navires. Pour l'instant ils s'étaient mis à couple et les équipages se fondaient en une foule nombreuse.

— Entre deux et trois cents hommes, dit le navigateur. Lorsqu'ils débarqueront, ils nous submergeront. Nous devrions les bombarder maintenant, sans plus attendre.

— Je n'ai aucun ordre du colonel Bertrand qui devra en référer au cardinal préfet de la Curie, lequel normalement devrait avoir l'autorisation du Saint-Père. Ce dernier a dû arriver à la Nouvelle-Amsterdam, mais est-il remis de son voyage, est-il en état de juger la situation ? Depuis plusieurs jours on ne nous bombarde plus et si nous passons à l'attaque nous serons accusés de rouvrir les hostilités.

Si certains, tous appartenant au clergé, approuvaient sans regrets cette décision, la majorité laïque ne comprenait pas ces subtilités. On pouvait régler le problème en bombardant ces trois navires collés les uns aux autres.

Le message du colonel, transmis en morse pour éviter d'être intercepté, fut bref.

— Monseigneur Gabriel de la Révélation vous demande seulement d'observer les Asiatiques.

Des photos furent prises, puis le dirigeable retourna au-dessus du lagon et fut treuillé, mais garda une certaine altitude, prêt à bondir pour participer à la défense de l'île si les jonques levaient l'ancre et approchaient.

Monseigneur Gaston du Carême savait que s'il disposait de grandes quantités de bombes, les missiles, eux, manquaient et les batteries des remparts étaient également dans le même cas. La tactique aurait donc été de

bombarder les jonques dès qu'elles feraient mine de bouger, mais il se doutait que le chef de la curie, Gabriel de la Révélation, ne tiendrait aucun compte de cet état de l'armement. Il était de cette génération qui estimait que les souffrances étaient régénératrices et permettaient de construire son rachat. Que les hommes en armes devaient se battre sans recourir à des moyens mécaniques, pour sinon remporter la victoire, mais du moins résister. Enfin, son long séjour en Asie encomrait sa réflexion d'idées très préconçues sur leurs ennemis actuels. Ces marins, qui vivaient constamment sur des bateaux plus ou moins fragiles, n'appartenaient pas à cette population qui avait connu la glaciation, le froid et les trains. Uniquement les trains, les réseaux de rails. Ces gens-là, en face, étaient des hommes libres, oh certainement cruels et sans pitié, mais ne ressemblaient en rien à ceux qui soumis à la Société ferroviaire se comportaient plus comme des zombies que comme des êtres humains. Lorsqu'il était nonce apostolique, Gabriel de la Révélation avait vécu entouré d'une cour et d'attentions qui le détournaient de la vie réelle. Le Consortium des Bonzes était à ses petits soins car Tharbin cherchait des alliés, quelles que soient leurs origines ou leur religion.

— Ce sera pour cette nuit, commença-t-on à dire quand celle-ci se forma dans un crépuscule venteux. En moins de deux heures le vent forçait et il fallut doubler les câbles d'amarrage. S'il augmentait encore de puissance, *Vatican-Saint-Paul* ne pourrait plus participer à la défense de l'île, ce qui faisait enrager son commandant.

Ce ne fut pas cette nuit-là que les jonques débarquèrent leurs féroces marins, mais à l'aube, alors qu'épuisés par une nuit de veille les assiégés se restauraient ou bien allaient dormir, ou encore relâchaient quelque peu leur surveillance. Les jonques approchèrent du rivage alors que la nuit était encore très sombre, mirent à l'ancre et des dizaines de radeaux furent silencieusement propulsés à la perche vers l'île. Les radars signalèrent bien le déplacement des jonques, mais il fut si lent que les gens d'Alone ne crurent pas tout de suite à une attaque. Ils furent donc surpris lorsque les canons tirèrent leurs premières salves. D'une trentaine de sabords, à raison d'un obus par minute ce fut un feu d'enfer qui s'abattit sur les défenseurs. Les Asiatiques utilisaient de curieux obus qui en explosant répandaient une sorte de bitume enflammé. Un prélat parla de ces feux grégeois de l'Antiquité, mélange de soufre, résine, salpêtre. Les flammes impossibles à éteindre couraient partout, grillant les malheureux qui s'attardaient. Et d'autres obus détruisaient systématiquement les murailles.

Lorsqu'il apprit que la première ligne de défense était perdue et que les troupes du colonel Bertrand se repliaient, Gaston du Carême décida de prendre l'air quand même. Il pensait qu'avec ses moteurs il pourrait lutter contre une trop forte dérive. Les manœuvriers des plates-formes sur le lagon essayèrent de l'en dissuader, mais avec l'accord de son équipage qui découvrait avec horreur l'incendie énorme en train de tout dévorer, il donna

l'ordre d'appareiller. Tout de suite l'appareil fut pris dans un tourbillon exceptionnellement violent, commença de tourner sur lui-même, mais les pilotes rétablirent son assiette. Le dirigeable fut très vite au-dessus des trois jonques qui s'étaient fortement écartées. Rendu fou de haine et s'en excusant à voix haute auprès de son Dieu, Gaston ordonna de bombarder celle qui était là depuis le plus longtemps.

Alors qu'il s'en approchait, *Vatican-Saint-Paul* fut victime d'une renverse, phénomène normal avec les hauteurs de l'île, et d'un coup se trouva fortement déporté vers l'ouest. Les canonniers de la jonque, sur le qui-vive depuis des heures, le prirent dans leur téléobjectif et trois obus sifflèrent autour de la grosse masse avant que le quatrième ne la perfore de part en part.

— Six ballonnets explosés, non huit. Nous perdons de l'altitude.

— D'autres obus sifflaient autour d'eux puis ce furent des sortes de shrapnells qui éclatèrent, faisant sauter les ballonnets les uns après les autres. Le dirigeable volait trop bas et la renverse l'avait déséquilibrée. Le commandant sentit que c'était la fin de son appareil qui prenait la direction du lagon. Il pensa que ce serait un moindre mal, sauf si l'enveloppe se rabattait entièrement sur la nacelle et la bloquait au risque de l'enfoncer dans l'eau. Lorsque la surface liquide approcha, il ordonna que les attaches de l'habitacle soient libérées. Chacune céda à l'aide d'une petite charge d'explosif et la nacelle se posa sur l'eau.

CHAPITRE 20

Les radars de la *Chimère* eurent bientôt les spots de l'île d'Alone, et le technicien prévint Tom-Tom qu'il trouvait plusieurs anomalies sur son image.

— On dirait qu'une tornade s'est abattue sur cette île.

Le président des Simone avait déjà été alerté par certains messages radio. Le pape s'était rendu dans l'île de la Nouvelle-Amsterdam pour fuir une attaque. Celle d'une jonque pirate.

— Il y a d'autres spots en direction du nord, ceux de trois bateaux dont je ne parviens pas à identifier les silhouettes... À moins que celles-ci ne se rapportent à celle de ce curieux bâtiment que nous avons du mal à identifier ?

— Une jonque, lui répéta Tom-Tom, qui retourna dans son bureau en attendant d'autres nouvelles.

Dans moins d'une heure, ils seraient en vue des remparts de l'île d'Alone.

Depuis son arrivée à la Nouvelle-Amsterdam, dans la Compagnie de la Sainte-Croix, le pape était très mal et les bulletins de santé ne cachaient pas qu'il souffrait d'une polyarthrite avec des craintes sérieuses pour son rythme cardiaque.

Bien avant que l'île fût en vue, Tom-Tom se rendit sur la passerelle et avec des jumelles scruta le point de l'horizon d'où Alone surgirait. À tout hasard il avait mobilisé toutes les forces combattantes, fait préparer l'armement. Dans une première attaque, la jonque avait bombardé les murailles et les avait en partie détruites. Tom-Tom trouvait anachronique l'édification d'une forteresse qui, pour aussi solide qu'elle fût, ne pouvait résister à certains projectiles. Tout aussi anachronique, pensait-il, que cette religion des Néos. Mais eux-mêmes ne portaient-ils pas un culte quelque peu stupide à ce Tabernacle, c'est-à-dire à ce moteur nucléaire performant qui leur avait permis de traverser les siècles de glaciation sans trop en souffrir ? Parfois il se replongeait dans les livres de bord qui relataient l'étrange aventure de ce bateau, un yacht pour milliardaires, les Simone, qui avaient été surpris en plein Pacifique par l'hiver nucléaire et la formation de la banquise. Les patrons du yacht, à l'époque, avaient gagné les zones où l'océan Pacifique n'était pas pris par les glaces, et la vie s'était organisée à bord. Les descendants des Simone étaient le fruit d'incestes répétés, jusqu'à ce qu'une population de deux centaines de personnes fut à peu près fixe. Cette

descendance avait dû supporter une dégénérescence qui s'était traduite par un nanisme de plus en plus prononcé, jusqu'à ce que quelque vingt ans auparavant Tom-Tom prenne la décision de permettre des unions en dehors de la *Chimère*. Il n'aimait guère se souvenir de cet épisode qui mettait en cause des amis actuels, comme Lien Rag.

Plongé dans ses pensées, il vit poindre l'île d'Alone sans y prêter attention, jusqu'à ce qu'elle fût nettement visible. La vitesse du voilier tomba et tous les observateurs, tous les appareils de détection entrèrent en fonction pour déterminer dans quel état se trouvait Vatican.

— Pas de drapeau blanc à croix noire, déclara un des marins. D'ordinaire il flotte en haut d'un mât, mais on en voyait également sur d'autres édifices.

— Nous sommes en branle-bas de combat, annonçait le capitaine d'armes, lance-missiles braqués sur l'objectif.

— Surveillez aussi tout l'océan, on ne sait jamais, mais je ne pense plus qu'Alone représente un danger pour nous. Nous débarquerons cependant avec prudence, mais le spectacle qui nous y attend ne doit pas être des plus excitants.

Le voilier finit par jeter l'ancre. On avait fait le maximum d'observations et, semblait-il, aucun signe de vie n'avait été détecté derrière ces murailles écroulées et noircies par un feu qui avait dû être d'une extrême violence.

Une première baleinière fut mise à l'eau et une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents s'apprêta à débarquer sur l'étroite plage, en bordure de la citadelle pontificale. Tom-Tom, la gorge serrée, continuait de fouiller du regard, à travers ses jumelles, cet amas de ruines fumantes, désespérant d'apercevoir un seul survivant.

CHAPITRE 21

Wist Kalagan fut heureusement surpris de recevoir un appel de Louria Finister, avec laquelle il avait fait ses études et plus que flirté quelque dix ans auparavant, lorsque les unités universitaires d'astronomie avaient été créées. Il avait suivi ces cours toute une année, mais avait préféré se diriger vers la section de climatologie polaire. Il se trouvait à NPST depuis un mois, et avait découvert que la couche nuageuse se fragmentait certaines nuits pour laisser apparaître le ciel. C'était un spectacle dont il ne se lassait pas, et depuis il regrettait d'avoir abandonné ses études d'astrophysique et de cosmogonie. Ce qu'il découvrait, lorsque cette couverture de cirrostratus daignait s'ouvrir, le laissait émerveillé, et comme le dernier astrophysicien n'avait pu supporter ce poste perdu, il l'avait remplacé dans la coupole d'observation. Une coupole bien modeste comparée à celles de 87°7 Station d'où précisément Louria l'appelait. Elle avait été nommée superviseur et plus que jamais il regrettait d'avoir fait basculer sa carrière dans une autre branche.

— J'ai vu ton nom sur la liste des volontaires de NPST, et en souvenir de notre amitié j'ai préféré t'appeler pour te prévenir qu'un certain Bourguine, astrophysicien, venait de se porter candidat pour cet observatoire.

— Pourquoi me prévenir ? Qu'est-ce qu'il a ce type ?

— Je te conseille de ne pas te laisser circonvenir par lui. En tant que superviseur je suis toujours son supérieur et je garde un œil sur lui.

— Te voilà flic à présent ? Toi qui ne cachais pas tes idées assez contestataires lorsque nous étions étudiants ? Et aussi ta liberté de comportement. Je me souviens qu'à ton exemple bien des filles très réservées jusque-là ont découvert les réalités de la vie.

— Tu veux dire les réalités du sexe, dit-elle avec un rire de gorge.

Malgré la basse température qui régnait dans les igloos d'habitation de NPST, Wist éprouva soudain une forte montée de sa température et se souvint du corps dénudé de Louria dans la réserve papetière de l'université. Comme ils ne pouvaient se retrouver dans leur compartiment qu'ils partageaient à deux, les filles dans un wagon, les garçons dans un autre, la police ferroviaire veillant à ce qu'il n'y ait pas de rencontres amoureuses, c'était là qu'ils se donnaient rendez-vous à la lueur d'une lampe de poche, tremblant d'être découverts mais brûlants de désir.

— CAB1374, récita-t-il. Le code de la porte.

— Tu n’as pas oublié, remarqua-t-elle, remuée malgré tout par ce souvenir. Jamais elle n’avait retrouvé une telle exaltation érotique qu’à cette époque où faire l’amour était strictement interdit, et même tout à fait inimaginable entre étudiants. Wist n’avait pas été son premier amant, mais il l’était resté plus longtemps que les autres. Au début, c’était par curiosité qu’elle lui avait audacieusement fixé rendez-vous dans la réserve, lorsqu’une de ses amies lui avait avoué avoir été effarouchée par les dimensions intimes de Wist. Cette condisciple en avait été très perturbée. Coincée par une éducation très puritaine, elle avait dû faire un effort sur elle-même pour cette première expérience avec le garçon et n’avait pu la conclure que manuellement.

— J’ai vraiment eu peur, reconnut-elle, dans la nuit propice aux confidences du compartiment qu’elles partageaient.

— Mais qu’attends-tu de moi ? demanda Kalagan.

— Que tu prennes garde. Ce Bourguine est très suspect. Je le crois même engagé dans un processus terroriste, mais je ne peux t’en dire plus.

— Pourquoi dans ce cas ne serait-il pas arrêté ?

— Il a senti qu’il risquait d’être interpellé et a préféré se porter candidat à NPST. Comme nous manquons de volontaires, nous avons pensé que c’était mieux ainsi. Dans la discrétion nous nous sommes débarrassés de lui. Là-bas, même s’il accapare le petit observatoire pour lui seul, il ne pourra pas faire trop de dégâts.

— Tu aurais dû m’appeler plus tôt, fit Wist Kalagan irrité, car c’est moi qui actuellement effectue les observations. Je sais que je n’ai pas les diplômes d’astrophysicien, mais sache que je le regrette. Surtout depuis qu’ici je peux quelquefois, en réalité cela s’est produit deux fois en un mois, découvrir la totalité du ciel avec ses étoiles et ses nuages de poussières lunaires.

Elle réfléchit quelques secondes.

— Si tu veux, dans quelque temps, je pourrais essayer de te faire venir ici comme assistant. Tu pourrais te réinscrire à l’université et poursuivre simultanément tes études.

— Tu ferais ça pour moi ?

— Mais bien sûr.

— Je croyais t’avoir déçue.

Elle n'allait quand même pas lui donner les véritables raisons de leur rupture. Leur relation avait atteint un tel niveau qu'elle avait trouvé difficilement la force d'y mettre un terme. Elle devenait trop femme soumise, trop esclave de son plaisir, de ce plaisir qu'il lui donnait. Elle se souvenait surtout d'un ordre qu'il lui chuchotait à l'oreille alors qu'ils redoutaient d'être découverts : « comme une chienne », et elle devenait chienne pour lui complaire, pour en retirer elle-même une jouissance qu'elle méprisait ensuite, mais ce sentiment de révolte ne durait guère. Elle négligeait ses études, son atelier de recherches personnelles, ne songeait qu'à ces instants de folie érotique. Elle avait mis brutalement un terme à leur complicité en effectuant un stage dans une université de l'ancienne Transeuropéenne.

— Il fallait bien nous séparer, dit-elle, s'efforçant de cacher ce trouble grandissant.

— Je t'ai regrettée.

Qu'avait-il regretté, l'esclave sexuelle ? Elle n'était que cela pour lui, une femelle à dominer. Dans la vie de tous les jours il n'avait pas un regard pour elle, pas un sourire de tendresse, un petit signe gentil.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

Elle savait que jamais elle ne le ferait venir à 87°7.

Elle était bien avec Claudion. Ils avaient trouvé un mode de relation qui lui convenait. Hyponias n'essayait pas de la contraindre, ils étaient à égalité dans les affrontements amoureux.

— Tu as donc un si grand pouvoir que tu peux te comporter en flic avec ce Bourguine et me faire muter dans ton observatoire ? Je pensais que c'était cette femme déjà âgée, Ann Suba, qui était la directrice.

— Directrice scientifique. J'ai en charge les détails pratiques.

— Ça me plairait beaucoup. Mais si tu veux bien au sujet de Bourguine, nous pourrions en discuter à la fin de la semaine. J'ai droit à quatre jours complets de congé, nous pourrions les passer ensemble, mettre au point ce que je dois faire avec ce type-là. Toutefois je te fais remarquer une chose. Il peut très bien s'enfermer dans la coupole du radiotélescope et ne plus en sortir, puisque tout est prévu pour y dormir et y passer plusieurs jours à la file. Tout ce qu'on lui demandera, c'est de venir à la cafétéria car il n'y a pas de serveur qui accepterait de lui porter son plateau repas.

— Même pas une serveuse ?

— Des Esquimaudes, dit-il méprisant.

Macho et raciste en plus, se dit-elle pour essayer de chasser tout souvenir trop précis de ce garçon. La première fois, elle avait voulu traiter avec distanciation et ironie leur première rencontre. Elle se souvenait avoir allumé la lampe torche dont ils se servaient, l'avoir braquée tel un projecteur sur le bas-ventre de Wist Kalagan. Et ce dernier, d'une fatuité inouïe, de lui demander : « Tu en as déjà vu des pareilles ? » Combien de fois s'était-elle reproché de ne pas avoir pris la porte, le plantant là avec l'objet de son orgueil.

— Il y en a une de pas trop mal et amusante, dit-il, mais elle mange trop de viande de phoque et j'en déteste l'odeur.

Raccrocher ? Elle avait promis aux autres d'appeler ce garçon sans tarder, leur avait caché que dans le temps il était son amant. Claudion n'avait pas eu l'air de s'en douter, mais il était capable de cacher ses sentiments. Elle ne voulait surtout pas le perdre à cause d'un Wist Kalagan, reconnaissant toutefois que ce dernier, même à distance, la fascinait encore.

— Alors que penses-tu de mon idée ?

— Ton idée ? dit-elle, émergeant de ses pensées tumultueuses.

— Quatre jours ensemble.

— Ce serait trop difficile. J'ai énormément de travail en ce moment.

— J'aimerais bien visiter 87°7 Station. J'ai posé une demande de visite, mais on me l'a refusée car ce site est top secret, paraît-il, et je n'ai pas la qualification pour y venir. Mais toi qui as de si grands pouvoirs tu pourrais m'obtenir un laissez-passer. Tu dois avoir, du fait de tes fonctions, un superbe trois compartiments.

— Ici, il s'agit de cabines faisant partie de l'observatoire et le personnel vit sur le même pied d'égalité, sans privilèges. Les visiteurs ne sont pas autorisés à y passer la nuit, mais sont reçus dans un traintel voisin. Je vais réfléchir à ta proposition...

— Tu as quelqu'un dans ta vie, ce vieux professeur Charlster ? On raconte partout que tu es sa petite amie. Pas trop difficile de le rendre opérationnel ?

Une nausée la saisit et elle s'excusa brièvement, interrompant la communication. Ce garçon, déjà très infatué de sa personne jadis, était devenu infréquentable et même incontrôlable question sexe. Il la rappela mais dut passer par le central, et en appuyant sur une touche Louria pouvait refuser la communication.

Une heure plus tard, lorsqu'elle s'apaisa, elle regrettait son mouvement

d'indignation, mais Kalagan était allé trop loin dans la vulgarité. Si elle le rappelait, il y verrait une sorte d'acte de soumission qui l'autoriserait à toutes les audaces. Elle était capable de le tuer si une fois de plus il lui murmurait à l'oreille : « fais la chienne ».

— Vous avez eu votre condisciple ? demanda Ann Suba lorsqu'elles se retrouvèrent à la cafétéria.

Toutes les conversations données depuis l'observatoire étaient enregistrées, et la vieille astrophysicienne pouvait réécouter son dialogue avec Kalagan. Ann n'en ferait rien, mais c'était agaçant de savoir qu'elle aurait pu le faire.

— C'est un type déplaisant, avoua-t-elle. J'ai eu avec lui une liaison lorsque j'étais étudiante et tout de suite il a pensé que c'était une bonne occasion de renouer. Je crois qu'il ne pense qu'à ça.

— Ce qui n'est pas si mal. Je me doutais que ce n'était pas un simple copain d'études, dit Ann en examinant le morceau de viande déposé sur son plateau, se demandant quel animal avait bien pu donner cette tranche de couleur brune. Vous paraissiez à la fois décidée et réticente en nous parlant de lui comme correspondant sur les activités de Bourguine.

— Était-ce si visible ?

— C'était un bon coup ?

Choquée, Louria tourna vivement la tête vers Ann, regarda son profil qu'elle trouvait aristocratique, sans vraiment s'expliquer ce qu'elle entendait par là. Et cette femme pouvait se montrer imprévisible.

— Vous savez, dit Ann, moi aussi j'ai été soumise à un garçon. Je le suis toujours d'ailleurs. S'il entrait dans ma cabine un soir, je m'agenouillerais devant lui pour le remercier d'être là. Cela ne m'empêchait pas de folâtrer ailleurs.

— Folâtrer, répéta Louria de plus en plus sidérée. Je ne suis pas d'un caractère aussi folâtre... Ne me prenez pas pour une bégueule, mais c'est ainsi. En ce moment j'ai acquis un équilibre qui m'enchant.

— Ce type vous fait chanter en quelque sorte. Il surveillera Bourguine si vous vous montrez complaisante. C'est très ennuyeux pour qui ? Pour vous ou pour Claudion ?

— Je respecte Claudion et... Oui, je crois que je lui suis très attachée... C'est un garçon... C'est le garçon que j'attendais depuis toujours. Même si j'ai eu des aventures, j'ai gardé un esprit petite fille.

— Je vous entends bien, mais nous sommes finalement bien embarrassés. Nous supposons que Bourguine travaille pour cet Anthony, seulement en lui tendant ce piège du Gouffre aux Garous nous l'avons éloigné de nous. Nous ne pensions pas à lui, attendions qu'Anthony en personne se manifeste. Si votre copain ne nous renseigne pas, qui le fera ? C'est notre seul espoir que ce Wist Kalagan.

— Dois-je aller faire la pute avec lui ? souffla Louria sur les nerfs.

Elle avait failli dire « la chienne ».

— Était-ce si désagréable d'envisager un entracte, un petit extra dans une vie qui finit par être monotone ?

Louria ne répondit pas.

— Si je le voulais, dit Ann Suba, je pourrais obtenir son dossier complet. Avec les photos adéquates, son spectre, son aura, enfin la totale.

Un dossier complet contenait des photographies détaillées du visage mais aussi du corps. Louria frissonna et regarda son plateau avec dégoût.

— N'en perdez pas l'appétit, dit Ann Suba.

— Il m'a proposé une rencontre à la fin de la semaine. Il bénéficie d'un congé de quatre jours.

Pourquoi répéter ce qu'elle avait déjà dit ? Qu'est-ce qui la poussait à se livrer ainsi en toute impudeur ? Sa compagne allait en conclure qu'elle mourait d'envie de revoir ce type qui lui répugnait.

— Dans le dossier il y a peut-être le rapport sur une sale histoire que nous pourrions utiliser, continuait Ann. Mais si vous voulez vraiment le rencontrer, je vais vous arranger ça. Vous redoutez que Claudion ne s'étonne que vous preniez quelques jours de congé. Je peux vous confier une mission à Salt Lake par exemple, pour aller fouiller dans la bibliothèque des archives manuelles, celles qui ne sont pas informatisées. Rien d'exceptionnel. Il n'y verra que du feu. Ne me dites surtout pas que je joue l'entremetteuse.

Puis sans transition :

— Vous avez vu Liensun, lorsqu'il séjourna sur la *Chimère* ? Il est beau, n'est-ce pas ? Il pourrait être mon fils et je baise avec lui. Et depuis que je suis ici, je ne cesse d'y penser. Oui, malgré mon âge je le désire encore. À propos, ce que j'ai sur mon plateau, je crois que c'est de la viande de caribou, mais d'un très vieux caribou.

Louria regarda son repas mais elle n'avait vraiment pas faim.

— Une mission à Salt Lake Station, un traintel tous frais payés. Un petit extra n'est pas à rejeter.

— Je ne veux pas redevenir sa chose, souffla Louria en inclinant la tête. Je veux mon indépendance, même dans mon affectivité, ma sexualité. Ce type-là c'était mon enfer, vous comprenez ? J'en oubliais tout en attendant nos rencontres furtives, et en une demi-heure, nous ne pouvions nous isoler plus longuement à l'insu des huissiers qui étaient de véritables flics, toute la gamme des désirs était parcourue et nous restions frustrés que ce soit aussi rapide. J'avais l'impression d'une poupée gonflable utilisée par tous ses orifices.

— Oui, mais une poupée qui en redemandait, dit Ann sèchement. Comme moi j'en redemandais.

— J'en ai rien à foutre de Bourguine, cria Louria en se levant, stupéfiant tous les gens attablés.

CHAPITRE 22

Fur, après les asticots, lui avait apporté des cancrelats. Liensun avait essayé de faire semblant de déguster ses offrandes, mais le blondinet, assis sur son derrière, surveillait s'il avalait tout et il le fit en oubliant ce que c'était. Le petit dut faire des confidences à sa sœur, car Roan lui apporta un morceau de viande grillée. Tout cela alors que la nursery était remplie de fumée et que Liensun craignait de se mettre à tousser, tant il étouffait.

Il finit par mettre le nez à la chatière et, à son grand soulagement, il découvrit que tous ces garous faisaient un barbecue sur l'espèce d'encorbellement qui prolongeait leur grossière fenêtre. Ils avaient allumé un fagot et embroché des morceaux d'agneau. La petite Roan s'amusait fort à prendre ces enfilades de viandes sur un bout de bois et à les lui apporter. Sa mère finirait peut-être par se demander ce qu'elle pouvait bien fabriquer avec toute cette nourriture qu'elle emportait dans la nursery.

Il resta à la chatière et prudemment observa la scène. Il ne parvenait pas à voir le haut de tous ces corps, les têtes restant hors de son champ. Il voyait des pattes mais aussi des bras, des membres qui n'étaient ni tout à fait l'un ou l'autre. Il croyait faire un cauchemar. Ce groupe se penchait vers le feu, et il voyait un petit gigot que plusieurs mains convoitaient. Il eut l'impression qu'il passait de bouche en bouche, y laissant chaque fois un gros morceau. Pour finir l'os fut jeté dans les braises et y flamba.

Lorsque Fur lui eut apporté des grillons calcinés et Roan une toute petite côtelette, il décida de filer à quatre pattes. Il traversa cette salle sans bruit grâce aux peaux de mouton, l'endroit le plus critique où un des loupés pouvait se retourner et le surprendre. Dans la pièce de la cheminée, il se précipita, se hissa jusqu'à hauteur de son sac. Il le fit suivre en le tirant au bout de sa corde, mais dut réduire la longueur de celle-ci, car le matériel brinquebalait, faisait un bruit terrible.

Plus haut, un des raccordements dégageait une épaisse fumée qui sentait également la viande grillée. Désormais cette odeur allait le poursuivre, il le sentait, et de quelque temps il ne pourrait supporter ce genre de nourriture.

Il ne lui restait plus que cinq, six mètres à franchir, lorsque relevant la tête il les aperçut. Deux gueules de chien, une de chèvre et un visage d'homme barbu aux yeux sévères. Ils se penchaient sur le conduit comme sur un puits, et il comprit assez vite que s'ils avaient surpris le bruit qu'il faisait ils ne le

voyaient pas pour l'instant. Il s'arc-bouta tant bien que mal, ne sachant plus que faire.

Heureusement la fumée grasse l'enveloppait, mais l'empêchait de respirer et il ne put réprimer une toux qui libéra sa gorge. Aussitôt l'une des deux têtes de chien se pencha plus en avant, mais dans les tourbillons noirs ne put l'apercevoir. Lui ne pouvait rester là. D'abord il s'étouffait, ensuite les prises sur lesquelles reposaient ses pieds s'effritaient. Cette haute butte où s'ouvraient tant de cavernes était en partie constituée d'une sorte de stuc naturel, résultat du réchauffement. En fondant, l'eau transformée en boue avait laissé ces étranges collines friables, à moins que ce ne soit du tuf calcaire ou volcanique. La minéralogie, après deux millénaires de glaciation, gardait tout son mystère.

Il pensait descendre, mais à la réflexion n'en fit rien.

Il comprenait que les quatre garous qui l'attendaient en haut de la falaise venaient de la caverne où il s'était introduit. Les deux petits avaient dû raconter que quelqu'un se cachait dans la nursery, ou encore on l'avait surpris au moment où il s'engouffrait dans la cheminée. Conclusion, on l'attendait aussi en bas, dans l'âtre, et aucun des conduits qui débouchaient sur celui-là n'était assez large pour qu'il puisse s'y introduire.

Il remonta son sac, essaya de trouver de meilleurs appuis et prit son laser. Il n'était pas dans ses intentions de viser ces créatures là-haut, mais de leur faire peur. Il devrait attendre qu'elles cessent de se pencher ainsi sur le vide. Bientôt deux têtes, celle de chien et celle d'homme s'écartèrent et il envoya des éclairs successifs. Si bien que les deux autres garous disparurent. Sans attendre, il remonta de plusieurs mètres, continuant de tirer en direction des nuages. Ce puits qui vomissait des traits de feu devait faire craindre à ceux qui l'avaient guetté qu'un volcan ne soit en train de naître. Mais soudain ce fut l'embrasement général. Liensun avait tout simplement oublié que la cheminée débouchait dans un gros buisson aux branches en partie desséchées, et le laser venait d'y mettre le feu.

Lorsqu'il émergea au cœur de l'incendie la température était telle que sa cagoule fondit d'un coup, et la matière synthétique le brûla atrocement sur le visage, le cou puis la poitrine. Il bondit comme un fou, trébucha, s'aplatit dans les braises ardentes, se releva en s'époussetant furieusement et ce furent ses gants qui fondirent. Ces combinaisons faites pour des températures de froid extrême, pouvant supporter des moins cent, restaient fragiles à la chaleur.

Il réussit une série de bonds qui l'écartèrent des flammes, et il les vit qui le regardaient comme une apparition diabolique. Des garous de toute sorte, une vingtaine. Les parents de Roan et de Fur avaient dû alerter toute la tribu, accourue sur le sommet de la falaise. En dépit de leur dose minimum

d'humanité dans leurs gènes, ils restaient des animaux avec les mêmes réactions. Lorsqu'il parut sautant en l'air, ils s'écartèrent avec terreur, mais à quelque distance se retournèrent pour le regarder à nouveau, et les plus hardis, deux notamment avec des têtes de loup, commencèrent de vouloir se rapprocher. Liensun arrachait les lambeaux de sa combinaison, une pâte brûlante qui lui collait aux doigts, refusait de s'en détacher et continuait de le brûler.

Il poussa un cri qui pouvait s'apparenter à un rugissement et les deux loups-garous refluèrent de quelques mètres. Il reprit son laser accroché à sa ceinture, redoutant que l'appareil n'ait été endommagé par le feu. Non, il marchait, mais commençait à se décharger sérieusement. Il eut quelques éclairs cependant qui mirent le feu à un autre buisson, et cette fois toute la bande déguerpit vers la pente de droite.

Lui choisit la partie la plus raide, dévala malgré ses souffrances, craignant d'être brûlé au troisième degré en certains endroits, notamment au cou où son ancienne blessure à peine cicatrisée venait de se rouvrir. Passant sa main également cloquée, il l'en retira ruisselante de sang.

Courant comme un dératé et certain d'être poursuivi, il constata qu'un lycanthrope, un véritable loup à visage humain, le coursait à quatre pattes.

Pour l'abattre à coup sûr, il devrait le laisser approcher à moins de cinq mètres, son laser déchargé ne produisant plus que des rayons très courts. Il continua au petit trot, essayant d'entendre le bruit des griffes sur ce sol desséché. Lorsqu'il pensa que le loup-garou était proche, il se retourna pour l'abattre, mais l'animal s'arrêta net, leva les pattes de devant et dans un cri proche du hurlement lança :

— Non, pas tuer Boug, pas tuer Boug !

CHAPITRE 23

Fortalès disposait dans son TUR d'une puissante installation radio qui lui avait permis de suivre les événements de l'île d'Alone. Il avait exigé des cartes pour situer le siège de Vatican, et aussi cette île de la Nouvelle-Amsterdam où le pape avait été mis à l'abri.

— Voyons, Opérasque, que signifient ces jonques, car maintenant elles sont trois qui ont attaqué et complètement saccagé les installations de la papauté ? Vous avez entendu les émissions des Simone. Ils ont été horrifiés par ce qu'ils ont vu, par ces cadavres mutilés, ces prêtres empalés vivants, ces gens brûlés dans les chapelles au lance-flammes. Je veux savoir qui sont ces Asiatiques et d'où ils viennent, s'ils ont un port d'attache.

— Mais, cher confrère, vous avez entendu comme moi ce chef des Simone, Tom-Tom, dire qu'en vingt ans de réchauffement personne n'avait jamais signalé la présence de jonques dans l'hémisphère Sud, personne ne connaissait ce nom.

— Elles devaient être en construction quelque part dans une île perdue.

— Vous savez bien qu'au-delà du quarante-cinquième parallèle toute vie est impossible à cause de la chaleur.

Fortalès haussa les épaules. Opérasque ne supportait pas cette attitude à son égard, la jugeait désinvolte. Il était le patron de la mission d'inspection, mais lui était le nommé pour le poste suprême et il aurait dû s'en souvenir plus souvent.

— Vous avez entendu ? Lien Rag, le célèbre glaciologue, est en route vers le nord, vers la Ceinture de Feu précisément à bord de son dirigeavion. Nous avons recoupé toutes les émissions radio pour découvrir cela. Tom-Tom Simone était au courant. Que va faire Lien Rag au nord ? Et où se trouve-t-il actuellement ? J'ai fait installer une puissante antenne radio sur la paroi du Chenal côté ouest. Nous capterons les émissions les plus lointaines.

— Mais je suppose que Lien Rag a adopté une politique expansionniste et qu'il cherche de nouvelles terres à coloniser. Il pense que proche de la Ceinture de Feu il trouvera des îles abandonnées, mais néanmoins colonisables.

L'autre secoua énergiquement la tête, refusant cette version de ce voyage

étrange.

— Des îles qui seraient à des distances énormes des Kerguelen. Nous avons appris que pour effectuer ce voyage, le dirigeavion avait dû se ravitailler dans la mer de Davis, sur la banquise de Wilkes. C'est toujours les Simone qui l'ont annoncé. Lien Rag ne va pas s'emparer de terres qui demanderaient de telles dispositions. Je voudrais bien savoir ce que devient Kurty, le capitaine courageux de ce baleinier.

— Baleinier que vous avez laissé partir, alors que ce Kurty nous a tué un certain nombre d'hommes et détruit des bâtiments. L'amiral Kinnjone n'en est pas très satisfait.

— Nous avons un engagement envers ce marin, que vous avez cru bon de dénoncer. Tout ce qui est arrivé par la suite venait de cette rupture du contrat passé avec Kurty. N'oubliez pas qu'Ann Suba, la célèbre physicienne, a rejoint Charlster et qu'ils accomplissent tous les deux de l'excellent travail. Ils sont en train de plancher sur Permafrost, ce qui nous laisse de grands espoirs.

— C'est trop tôt, le Chenal nous rendra de plus grands services lorsqu'il sera véritablement opérationnel.

— Vous négligez ce que nous vous avons demandé, dit alors Fortalès, cette plate-forme d'échanges économiques, la création d'un port pour les navires de cet hémisphère.

— Autant vous le dire enfin, je ne construirai jamais un port au nom des lois de la CANYST. Si vous les rejetez, moi je les respecte. Faites-moi relever de ma fonction, mais je ne trahirai jamais la Société ferroviaire, telle que nos ancêtres l'ont voulue quand ces accords furent signés entre toutes les Compagnies.

Cette fois Fortalès ne pouvait plus répondre. Opérasque était dans son droit, soulevait une clause de respect de la Charte.

— Dans ce cas à quoi servira le réseau avec ses vingt-quatre voies dont vous étudiez la construction ?

— Il sera suivi d'un réseau antarctique, quand la III^e Flotte nous aura rejoints et protégera notre installation. Ce continent sud regorge de richesses, des animaux producteurs d'huile mais aussi des minéraux. La Guilde des Harponneurs a négligé les richesses sous-glaciaires pour faire un massacre de phoques et de baleines, mais avant eux nos exploitations étaient prospères. Il y a du charbon, du pétrole, des métaux, des métaux précieux. C'est ici que nous pourrions relancer notre génie, notre puissance et alors seulement Permafrost sera mis en pratique.

— Charlster sera mort ainsi qu'Ann Suba, et je ne pense pas que leurs disciples seront partisans du Permafrost que vous envisagez. Mais pour l'instant ce qui me ; préoccupe c'est la présence de ces trois jonques, montées par des pirates épouvantables. Je veux savoir d'où ils sortent et pour vous dire le fond de ma pensée, je suis persuadé qu'ils ont résolu le problème que représente la Ceinture de Feu.

— C'est insensé de dire une chose pareille.

— Je ne sais comment, peut-être que leurs jonques peuvent se transformer en sous-marins, ou bien se risquer au travers de l'inférieure chaleur, mais elles n'existaient pas il y a moins de six mois et maintenant elles ont ravagé l'île d'Alone. Et je ne quitterai pas ce terminus du Chenal Noir sans avoir résolu cette énigme.

CHAPITRE 24

Un seul convoi par semaine ravitaillait North Pôle Station et ce n'était même pas un train complet, mais une draine avec parfois un wagon attelé. Ce jour-là ce fut le cas et Wist Kalagan, qui attendait depuis une demi-heure dans l'igloo qui servait de gare, entendit ahaner le petit convoi le long de la faible pente conduisant à ce plateau. Il avait pu se procurer une photographie de Bourguine, mais était-ce bien utile ? Ce serait le seul voyageur à descendre. Les Inuits de la station arrivèrent tranquillement. Eux n'avaient pas la stupidité d'arriver trop tôt. Ils quittaient leurs igloos dès que la glace transmettait le frémissement engendré par les roues de la draine. C'étaient eux qui étaient chargés de s'occuper des containers de ravitaillement et des bagages du nouveau venu.

— Bigre, un wagon pour lui tout seul, comme pour un grand personnage, ricana Kalagan, lorsque la draine attelée s'immobilisa dans une odeur détestable d'huile mal brûlée.

Dans le bonhomme boursoufflé de fourrure synthétique, il ne reconnut pas tout de suite Bourguine dont les clichés laissaient apparaître un corps décharné, de taille moyenne. L'astrophysicien, non content de porter une combinaison isotherme, un intégral, avait jugé bon d'endosser ce manteau long qui traînait sur la glace, et des bottes fourrées. Il avait dû les prendre trois, quatre mesures au-dessus pour y glisser celles rattachées à la combi.

Hésitant à quitter l'igloo, Wist resta sous l'auvent de glace et regarda ce gros nounours se diriger vers lui. Il se contenta d'un « bienvenue » laconique dans son micro, et Bourguine hochla la tête, se retourna, vit trois Esquimaux qui pénétraient dans le wagon pour charger ses bagages, et se mit à glapir :

— Hé, bande de sauvages, doucement c'est fragile !

Si ce type-là commençait ainsi par insulter les Inuits, l'ambiance déjà glaciale n'allait pas tarder à devenir invivable. Il lui faudrait faire comprendre à ce malotru que les Esquimaux étaient des travailleurs comme les autres.

Bourguine le planta là pour retourner au wagon, et haussant les épaules le garçon rentra dans la gare, regarda par la fenêtre en verre multicellulaire. Les Inuits chargeaient un traîneau qu'ils tireraient eux-mêmes. On ne dérangeait pas la meute pour si peu. Il avait envie de laisser Bourguine se diriger vers les igloos communs, avant de lui indiquer qu'il pouvait s'installer dans

l'observatoire. Ce dernier était fait d'un ancien wagon de voyageurs qu'on avait immobilisé à jamais au bout d'une voie de garage, en bétonnant ses roues et tout le bas de la caisse, puis on avait ajouté la coupole avec son radiotélescope. Ce qui faisait l'admiration des populations autochtones du pôle aurait fait rire sous cape les chercheurs de 87°7, mais les résultats obtenus ici n'étaient pas négligeables.

Le nounours revint vers la petite gare et Wist se présenta.

— Ces gens me disent que je peux habiter l'observatoire ?

— Exact, mais vous devrez prendre vos repas à la cafétéria commune. Et assister chaque matin, à partir de dix heures, à la conférence du résident-chef Perkins, qui attendra un rapport quotidien d'au moins deux pages sur vos activités.

— C'est la tour que je vois là-bas, la coupole ?

— C'est cela même.

— Merci pour tout.

Kalagan mit une demi-minute à réaliser que Bourguine le laissait tomber, n'avait pas l'intention de demander son assistance et marchait vers l'observatoire.

— Hé, attendez-moi, je dois vous faire visiter et vous faire signer le bordereau d'installation. Je dois aussi vous donner les horaires et vous indiquer à quelle heure le résident-chef vous recevra tout à l'heure.

Il s'essouffait à crier tout ça, espérant que ce crétin avait branché son récepteur, mais ses paroles, diffusées par son minuscule amplificateur, tournaient en rond dans cette immensité crépusculaire.

Il finit par rattraper Bourguine qui tapait ses bottes contre l'escalier en fer, avant de monter les quatre marches et tenter vainement d'ouvrir la porte.

— Eh oui, il y a un code.

Il jugea prudent de ne pas le lui donner sur-le-champ, ce type-là était bien capable de lui envoyer la porte au nez et de se barricader à l'intérieur. Il tapota les quatre chiffres et lettres, ouvrit, entra et tint la porte ouverte. Le nounours s'y rua et puis arriva le traîneau tiré par les trois Inuits. Wist leur fit signe d'attendre et par pure démagogie il vrilla son index dans le haut de son intégral, geste significatif pour tout le monde.

Bourguine avait défait son gant et tâtant l'un des radiateurs, faisait la

grimace.

— Pas très chaud.

— Il fait vingt, température réglementaire. Le groupe électrogène reçoit une attribution d'huile calculée au plus juste. La plus grosse dépense d'électricité vient du chauffage bien sûr et... de l'observatoire, moteur de coupole, radiotélescope.

— Pas de laser ?

— Non, pas de laser. Vous avez droit à un certain nombre de kilowatts par mois, si vous le dépassez le résident-chef coupera votre alimentation. Vous n'aurez que la ressource de coucher avec nous dans les igloos communautaires et de laisser tomber le boulot. Certains faisaient exprès de dépenser plus que le quota pour aller à la chasse à l'isatis. L'un d'eux a même pu rapporter assez de peaux pour offrir des manteaux à sa femme, à sa fille et à ses deux maîtresses.

— Je ne chasse pas, cracha Bourguine. On peut louer des traîneaux à chiens ?

— Oui, mais avec un musher.

— C'est quoi ?

— Un conducteur de chiens.

— Et si je veux les driver tout seul ?

— Je ne pense pas que ce sera possible.

— J'aimerais apprendre à atteler, diriger ces chiens de traîneau.

— Faudra voir.

Le météorologue commençait de jubiler. À peine arrivé, Bourguine trahissait une sorte d'objectif secret, apprendre à conduire un traîneau à chiens. Il ne voulait pas d'un musher, il voulait partir seul. Pour quoi faire ? Pour fuir dans la crainte d'être prochainement appréhendé par la police des Aiguilleurs ? Ou bien pour une raison que seule Louria Finister connaissait ? De toute façon il avait déjà un renseignement et allait pouvoir le monnayer. Il obtiendrait qu'elle vienne le rejoindre quatre jours durant dans un traintel de la capitale. Et elle verrait ce qu'elle verrait, mais sûr de lui il savait qu'elle accourrait pour se plier à ses exigences.

— Il faudra en parler au responsable des Inuits. Ces derniers sont au service de NPST, et ce genre de course en traîneau à chiens devra être

signalée à Perkins, qui l'autorisera ou non.

Bourguine lui jeta un regard malveillant, comme si c'était lui qui décidait.

— En principe, il ne devrait pas y avoir de refus si vous effectuez votre travail. Perkins n'y connaît rien en astronomie et plus vos rapports seront bourrés de chiffres et de mots qu'il ignore, plus vous monterez dans son estime.

— On peut effectuer des raids de plusieurs jours dans cette immensité ?

— À condition de respecter les limites des zones interdites, il n'y a pas de problème. L'ennui c'est que leurs limites ne sont pas matérialisées sur la banquise. Il vous faudra étudier soigneusement les cartes, prendre des coordonnées.

— Je compte ratisser le pays pour retrouver des débris de poussière lunaire et de météorites.

— Vous ne l'aviez pas expliqué clairement. Dans ce cas il s'agit de travail et Perkins ne pourra pas vous refuser l'autorisation. Mais vous savez, pour apprendre le boulot de musher il faut pas mal de temps. Et si les chiens vous refusent, vous ne pourrez rien en tirer. Ces animaux-là on ne les oblige pas à vous accepter, ce sont eux qui décident si vous ferez ou non un bon maître.

Bourguine n'écoutait pas, se dirigeait vers la porte et ordonnait aux Inuits de décharger le traîneau. Outre les bagages personnels, Wist remarqua les trois gros containers.

CHAPITRE 25

Liensun comprit que ses deux amis pensaient qu'il délirait. Ils snobaient ses histoires abracadabrantes sur un loup-garou qui parlait quelques mots d'anglais et lui avait plus ou moins expliqué qu'il n'appartenait pas à ces loupés sanguinaires qui hantaient l'île et qui avaient égorgé leur ami. Liensun avait parlé aussi d'une communauté familiale qui faisait des barbecues, et dont les enfants se nourrissaient d'asticots et de cancrelats, qu'il avait lui-même goûtés.

À cause de ses brûlures, Liensun avait des poussées de température si élevées que Quelze et Herman redoutaient le pire. Il était grièvement atteint au visage, au cou dont sa blessure ancienne s'était rouverte, au thorax et aux mains. Lorsqu'il était apparu sur la plage et les avait hélés, Quelze avait refusé de le reconnaître dans cet épouvantail complètement nu qui faisait des signes en grimaçant de douleur.

— Y'a un traîne-wagon sur le sable, avait-il dit à Herman, d'un ton abasourdi. D'où peut-il sortir ?

C'était grâce au sac de matériel qu'ils l'avaient reconnu. Depuis il gelottait ou hurlait qu'il avait trop chaud. Le réfrigérateur de bord fournissait très peu de glace, mais ils en faisaient des compresses sur les parties les plus atteintes.

— Boug, il s'appelle Boug, il m'a accompagné jusqu'à la plage, mais il est resté dans la végétation, il craignait que je sois attaqué par les vrais garous. Ce sont eux qui ont égorgé Raveilli, eux qui détruisent les troupeaux de moutons et de vaches, en les précipitant dans des ravins ou ici sur la plage. La vue de l'eau les paralyse et les garous sauvages les égorgent. Ils sont en guerre contre les garous évolués.

— Il délire complètement, ne cessaient de murmurer les deux hommes.

— Il n'a pas utilisé les explosifs. Le sac en est plein, mais recouvert de suie grasse. Pourquoi était-il nu ?

— Je crois que la combi en matière synthétique ne supporte pas de hautes températures.

— Mais quelles hautes températures ? Il n'y a pas de volcan ici, du moins pas visible. Une source d'eau bouillante ?

Liensun essayait de leur expliquer que les garous des cavernes disposaient du feu de cheminée, d'outils.

— De récupération souvent, mais je crois qu'ils en fabriquent. Quand ils m'ont assiégé dans la cheminée, ils croyaient que j'étais un loupé sauvage venu égorger leurs enfants et eux-mêmes. Ils ont découvert que j'étais un humain et m'ont laissé partir, mais Boug a vu que j'étais mal en point et m'a rejoint pour m'aider, et j'ai failli le descendre avec le laser.

— La fièvre commence à tomber pourtant, remarqua Quelze songeur, les antibiotiques font leur effet.

Herman, plus pragmatique, haussa les épaules.

— S'il ne délire plus à cause de la fièvre c'est que son cerveau est atteint et qu'il devient cinglé. Soit ils l'ont mordu, soit ils lui ont transmis leur mal. Quoi qu'il en dise je pense que ce sont ces salauds de loupés, ces fauves, ces monstres qui ont voulu le faire griller parce que ce sont des cannibales.

— Donc, ils connaissent le feu, du moins le moyen de faire du feu ? l'interrompit Quelze. Ou ce sont des animaux, des fauves, des monstres, ou ce sont des êtres qui en connaissant le feu commencent un apprentissage de civilisation ?

Cette constatation laissa Herman d'abord interdit, puis il s'obstina dans son diagnostic.

— Je te dis qu'il déraile. Il a parlé de barbecue. Tu as entendu dire que les loupés rencontrés par certains, jadis, organisaient des barbecues parties ?

— Liensun le disait avec une certaine ironie. Mais je suis certain qu'il n'a pas tout imaginé dans un accès de démence.

Au bout de trois jours, Liensun avait retrouvé une température normale, mais il ne pouvait encore se lever, et redoutait plus que tout de s'arracher au drap sur lequel il reposait, sachant qu'il y laisserait de grands pans de peau brûlée. Son visage le faisait horriblement souffrir entre deux piqûres de morphine. Quelze lui avait montré la boîte qui ne contenait plus qu'une dizaine d'ampoules.

— Que décides-tu ? Si ça doit durer, à raison de quatre piqûres par vingt-quatre heures, tu n'auras que deux jours et demi paisibles.

— Je peux supporter la douleur avec seulement deux piqûres, surtout celle du soir pour que je puisse dormir.

Il refusa dès lors de parler, et Quelze reprocha à Herman d'avoir exagéré

en le traitant de malade mental.

— Désormais, il se méfie, redoute que nous l'attachions, ne l'isolions de crainte qu'il ne se jette sur nous. Tu as donné l'impression de croire que la férocité des garous pouvait se transmettre, soit par morsure soit par virus, ce qui est complètement stupide. Je te croyais plus intelligent et moins abruti par de vieilles idées superstitieuses.

Furieux, Herman dit qu'il descendait à terre et partit sur le pneumatique en direction de la plage, avec un laser et quelques bricoles. Inquiet, Quelze le vit scruter le sable puis se diriger vers la végétation qui frangeait le haut d'une dune. Il rejoignit Liensun dans l'une des cabines. Le garçon avait réussi à s'asseoir, mais son dos saignait une fois détaché du drap. Il le pansa soigneusement.

— Tu as déliré pas mal, ce qui explique le comportement d'Herman.

— Je délierais mais avec des souvenirs authentiques. Ce que je vais faire, c'est écrire tout ça et l'imprimer. Vous en prendrez connaissance ensuite. Je ne suis pas fou. Je voulais faire exploser cette série de cavernes, et puis je suis tombé sur ce groupe de garous qui est totalement différent de ce que nous savions sur les hybrides.

— Tu veux l'ordinateur à clavier ou tu veux enregistrer sur le vocal, ce qui sera tout de même imprimé ?

— Je veux me servir de mes mains. Même si ça saigne, je dois les dérouiller sans attendre.

Ce fut très douloureux, très lent au début, mais lorsqu'il eut écrit la valeur d'une feuille il se reposa, très satisfait, avant de recommencer.

Herman rentra à la nuit. Il avait fait le moulage avec une matière plastique de plusieurs empreintes, mais il paraissait tellement embarrassé que Quelze lui demanda si tout allait bien.

— J'ai trouvé autre chose. À côté d'un bâton planté en haut de la dune. Un bâton avec un bout de tissu, et j'ai reconnu un morceau racorni de la combi de Liensun. Au pied il y avait...

Il sortit du carré, revint avec une sorte de couverture roulée.

— Ça ne sent pas très bon, mais c'est une peau de mouton. Assez mal tannée, j'en conviens.

— Pourquoi l'as-tu rapportée, elle pue vraiment ?

— Deux minutes, que je la déroule.

Il le fit sur le plancher et un objet apparut. Quelze le reconnut tout de suite.

— La lampe-torche de Liensun ? Quelqu'un l'a rapportée avec cette peau de mouton en cadeau ?

CHAPITRE 26

Lorsque *Vatican-Saint-Jean*, qui avait évacué le pape à la Nouvelle-Amsterdam, revint avec des moines soldats et une équipe sanitaire, Tom-Tom estima qu'il était libéré de son assistance humanitaire envers les rares survivants de cette tragédie. Les Simone, à travers le Conseil du Tabernacle, ne désiraient qu'une chose, poursuivre les trois jonques, leur chef Mingjen. Les trois bateaux étaient lourdement chargés d'un butin raflé dans les basiliques et les chapelles, surtout des objets du culte en or sertis de pierres précieuses, les trésors inhérents à ces temples, les richesses personnelles trouvées dans les appartements des prélats. Enfin, il y avait un certain nombre d'otages que les Asiatiques emportaient au loin et comptaient certainement échanger contre de fortes rançons. Parmi eux, Gabriel de la Révélation, Etienne de la Couronne d'épines, Éloi de la Compassion et même l'intégriste Louis du Saint-Sépulcre, celui qui avait voulu saccager à coups de hache le Tabernacle, lors de la traversée dans le Chenal Noir.

Deux jours plus tard, *Chimère* fonçait à près de vingt nœuds vers le nord, dans le sillage des trois jonques dont on relevait quelques traces sur les flots, le plus souvent sous forme de détritüs. Mais aussi de livres pieux que les pirates déchiraient page après page qu'ils laissaient s'envoler au vent. Les Simone les repêchaient avec de grandes épuisettes. Tom-Tom pensait que les hommes de Mingjen n'avaient pas compris la valeur de ces livres fort anciens, déçus qu'ils soient écrits en latin et que l'or des enluminures ne fût guère facile à récupérer. Les détritüs, eux, se composaient de sacs de riz en une matière peu commune dans le sud, de la toile d'abaca ou chanvre. Il y avait aussi des vanneries dont on ignorait l'usage dans cet hémisphère. Tom-Tom pensait que jadis il y avait des cultures de chanvre et des oseraies sous serre dans les pays de l'Asie.

— Nous les rattraperons et nous les détruirons, répétait-on parmi les Simone.

Et le Conseil du Tabernacle était de cet avis.

— Il faut couler ces forbans, les laisser se noyer, criait un des vétérans du Conseil.

À vrai dire, Tom-Tom se demandait ce qu'ils feraient des survivants, une fois les jonques coulées. Car il n'avait aucune crainte, ils les pulvériseraient toutes les trois. Elles étaient lourdement chargées de butin, car outre les objets

de valeur qui ne représentaient pas un grand poids, les pirates avaient pillé les réserves de nourriture et volé des appareils dont ils ne connaissaient même pas l'usage.

Au fil des jours, alors que la température augmentait et qu'on approchait du Capricorne, les Conseillers s'inquiétèrent tout de même et le désir de venger ces pauvres Néos commença de donner des signes d'usure.

— Nous n'allons quand même pas plonger dans la Ceinture de Feu ? Et si les jonques le font, c'est qu'elles sont protégées par des puissances infernales que nous ne devons pas narguer.

Le mystère était là en face, au nord, à la pointe de l'étrave. Les jonques poursuivaient sans hésitation leur navigation comme si la Ceinture de Feu n'existait pas. On retrouvait des indices de plus en plus récents, comme des restes de nourriture flottant sur l'eau, des os de poulet et de cochon que les requins ou les oiseaux de mer n'avaient pas encore attaqués ou avalés. On vit aussi des cachalots à moitié dépecés. Les Asiatiques avaient besoin d'huile pour leur moteur, même s'ils naviguaient en grande partie à l'aide de leurs voiles en lattes légères.

Parmi les conseillers, Jila-Jila, femme de caractère, ne cessait de s'opposer à Typhise, un autre membre, mais désormais ils faisaient front commun pour s'inquiéter de cette course de plus en plus risquée vers la Ceinture. Pourtant, sur la passerelle, le capitaine de navigation restait serein. L'eau de mer ne dépassait pas les vingt-deux degrés, même si l'air pouvait parfois brûler avec ses quarante degrés.

— Si nous retournons piteusement vers le sud, les prévint Tom-Tom au cours d'une réunion extraordinaire, nous serons la risée de tous. Malgré nos tailles réduites nous avons acquis une grande réputation de sérieux, de compétence et d'intégrité. Tout le monde doit savoir actuellement que nous sommes à la poursuite de ces maudites jonques, et tous savent que nous sommes les seuls à pouvoir les attaquer et les détruire. Parce que notre chère *Chimère* est le navire le plus performant de cette partie de la planète. Nous pouvons sans mal, et quelle que soit la force du vent, atteindre des moyennes qu'aucun autre ne pourrait tenir. Allez-vous par votre pusillanimité nous rendre ridicules, détruire une aura qui nous accompagne depuis des années ? Nous avons d'autres missions à accomplir, croyez-vous qu'ensuite les gens nous feront confiance ? Que penseront de notre recul les Néos, Lien Rag, tous ceux qui croient en nous ?

Grâce à ces discours, il obtenait un sursis de vingt-quatre heures, mais peu à peu il dut les renouveler plus souvent et le Conseil du Tabernacle siégeait maintenant en permanence pour étudier la situation, heure par heure. La Ceinture de Feu était censée approcher puisqu'ils étaient à hauteur du 18^e

parallèle sud, et la chaleur n'augmentait pas, ni celle de l'atmosphère ni celle de la mer.

— Les jonques sont à moins de trois cents milles, pour nous vingt-quatre heures de navigation. Eux, avec ces vents faibles, n'effectuent pas cent milles dans le même laps de temps. Dans moins de trois jours nous les apercevrons.

— Oui, ricana Typhise, juste à l'équateur où nous serons ébouillantés vifs.

CHAPITRE 27

Tristan da Cunha, la bien nommée, songeait Fleur en parcourant les rues de la minuscule bourgade où vivaient une cinquantaine de personnes. C'était d'une tristesse accablante dans cet Atlantique où les tempêtes s'entrecroisaient, venant surtout du sud-est, du sud-ouest et carrément de l'ouest. Les gens se blottissaient dans des maisons basses, massives, pour faire front aux intempéries. Ils vivaient de ces dépôts de gélatine sur la côte ouest, en faisaient une matière plastique et aussi des explosifs. Parfois des bâtiments semi-pontés venaient leur échanger ces produits contre différents objets nécessaires à la vie. Ils élevaient aussi des moutons et des porcs dans une porcherie qui empestait toute l'île.

— Ils n'ont jamais vu d'hydravion, avoua Farnelle, ils ne savaient même pas ce que c'était. Je leur en ai fait un dessin et ils m'ont regardée comme si j'étais folle.

— Voilà, dit Fleur, je savais que c'était un voyage inutile. Je veux que nous retournions au sud, que nous explorions toute la côte est de la Patagonie jusqu'à Magellan, et qu'ensuite, avant de contourner le Horn, on aille jeter un coup d'œil aux Falkland. Dès que nous pourrons entrer en contact avec elle, nous demanderons à Yeuse les dernières rumeurs ou informations qu'elle a pu recueillir...

Farnelle eut un demi-sourire, et regarda Jael.

— Elle te ressemble. Tu étais aussi énergique dans le temps, quand tu trafiquais avec Songe, et aussi quand tu luttais contre les chasseurs dans les parages de Jelly, la terrible amibe qui dévorait tout ce qui était à base de protéines.

Fleur regarda sa mère avec résignation. Depuis qu'elle avait abandonné Lien Rag, ce n'était plus la même femme. Elle ne savait trop que faire, où aller. Elle cherchait un but à sa vie, mais ne le trouvait pas. Pendant un an elle avait harcelé Lien Rag pour qu'il trouve le moyen de lui permettre de revoir sa fille. Il avait demandé aux Hommes-Jonas de lui faire traverser la Ceinture de Feu. Une fois à bord de la *Salamandre*, après quelques jours de grande émotion et de grande joie, Jael avait commencé de changer. Fleur ne reconnaissait plus sa mère. Celle-ci s'accrochait à elle comme si elle était son dernier recours, devenait mère abusive, ne supportant pas que Fleur s'éloigne pour quelques instants.

— Nous devons faire de l'huile, décréta Farnelle avant de retourner au sud. Les îliens ne veulent pas nous en échanger, toutefois ils nous laissent capturer quelques phoques. Ceux-ci sont moins gras que les éléphants de mer, mais ça ira quand même.

Fleur détestait la chasse aux otaries qu'elle trouvait magnifiques et très intelligentes. Elle resta à bord pour étudier les cartes marines. Toutes anciennes, évidemment. Des géographes des Kerguelen travaillaient sur de nouvelles qui ne seraient pas disponibles avant deux ou trois ans.

Elle souhaitait retrouver des traces de son demi-frère, même si elle devait insister auprès de Farnelle et Danglov pour que le *Dragon* ne participe pas à sa saison de chasse aux éléphants de mer ou aux baleines. Mais elle regrettait de ne plus voir Kurty. Lorsqu'ils étaient dans le Chenal Noir et qu'ils couraient mille dangers, elle avait participé à leur évasion peu commune. Elle avait piloté la motrice du convoi sur lequel le baleinier était arrimé. Jael, sa mère, avait également trouvé là l'occasion de s'exalter, de participer à une aventure périlleuse. Fleur avait vraiment cru qu'après cela Kurty et elle connaîtraient enfin des jours heureux, mais revenu aux Kerguelen le garçon n'avait eu qu'une pensée, remettre son baleinier en état. Il consacrait à cette tâche ses jours et ses nuits, se sentant responsable de l'état dans lequel se trouvait son bateau lorsqu'il avait regagné Cooktown. Il s'estimait responsable devant les habitants des Kerguelen, devant Lien Rag. D'ailleurs, il y aurait un procès pour établir les circonstances de ce voyage, et aussi pour juger cette mutinerie de l'équipage dans le port d'Anadyrgrad.

Une journée de chasse et de fonte suffit pour remplir les réservoirs du *Dragon*, et le lendemain il appareillait en direction de l'ouest, vers la Patagonie orientale.

CHAPITRE 28

Alors qu'elle avait rencontré le matin même Tharbin en réunion hebdomadaire du Conseil des secrétaires d'État, Songe fut surprise qu'il lui fixe rendez-vous dans l'un des restaurants asiatiques de Talmyr Station, la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes. Il lui demandait de ne pas utiliser sa draisine personnelle que conduisait un chauffeur, mais de prendre une draisine-taxi.

Pourquoi tant de précautions ? se demanda-t-elle un peu alarmée. D'ordinaire, quand il désirait la rencontrer pour passer quelques heures agréables avec elle, il le faisait plus franchement, se moquait de son épouse et de sa famille, la recevait dans une suite de compartiments privés du train gouvernemental. Depuis qu'elle avait été nommée secrétaire d'État à l'Économie et aux Finances, il prenait plaisir à la convoquer dans cette garçonnière, un plaisir équivoque car chaque fois, lorsqu'elle était nue, il ne manquait pas de dire en pouffant : « si tes collègues te voyaient » ou bien, quand elle le caressait selon ses désirs, il avait toujours une allusion à ses fonctions, lançait quelque chose comme : « Voyageuse Tienkin, qui dirige le secrétariat à la Moralité publique, ne se doute pas que sa collègue de l'Économie possède des dons amoureux qui la scandaliseraient, elle qui fait couchette à part depuis vingt ans avec son mari. » Elle le détestait pour ces allusions, pour son mépris qu'il cachait à peine. Pourtant il avait apprécié d'avoir réussi dans l'affaire de la *Salamandre* et persuadé Ann Suba d'aller travailler avec Charlster à 87°7 Station. Il avait reçu les félicitations d'Opérasque depuis le fin fond de l'Antarctique, celles du président du Conseil de Surveillance des Aiguilleurs, Albeyal. Il était désormais considéré par la Caste et les Panaméricains comme un partenaire sur le même pied d'égalité, un chef de Compagnie auquel on pouvait accorder toute sa confiance. Du coup il se pavanait dans sa nouvelle gloire, devenait plus poussah écœurant que jamais. Il mangeait trop, buvait trop d'alcool de riz et faisait défiler dans sa garçonnière toutes les jolies filles et jeunes femmes travaillant dans la sphère gouvernementale. Mais c'était Songe qui le satisfaisait le plus, la seule dont le visage restait impassible quels que soient ses caprices. Toutes les autres finissaient par montrer leur répugnance, certaines mêmes pleuraient ou s'enfuyaient. Au risque d'un scandale difficile à étouffer.

Dans ce restaurant dit « chinois », alors que dans cette contrée nordique, en bordure de l'océan Arctique, il n'y avait pas un habitant sur dix pour savoir ce

qu'était un Chinois, Tharbin attendait dans un box tapissé de velours sombre et faiblement éclairé. Tout de suite elle crut à une nouvelle fantaisie sexuelle de son patron, appréhendant qu'il ne la forçât à quelques privautés alors qu'à côté d'autres dîneurs pouvaient les épier, mais il l'invita à s'asseoir en face de lui. Tout de suite on leur servit une multitude de petites coupelles de nourritures variées, puis les serveurs tirèrent d'épais rideaux les isolant complètement.

— Ici, nous sommes en sécurité. Là-bas dans mes appartements privés, je crains toujours un micro, une caméra. Commencez par déguster tout ça en m'écoutant. Moi je n'ai pas très faim, mais ne vous gênez pas, prenez aussi de l'alcool de riz car ce que je vais vous dire va vous surprendre et je préférerais que vous soyez euphorique.

Finalement elle se demandait si elle n'aurait pas préféré qu'il lui suggère de se glisser sous la table pour une câlinerie. Elle redoutait ce qui allait suivre. Son poste à l'Économie la ravissait tant qu'elle redoutait à tout instant qu'on ne le lui retire. Pour rester à la tête de ce secrétariat d'État, elle était prête à tout, même à faire la putain. Mais Tharbin pouvait se montrer encore plus exigeant que dans ses phantasmes sexuels, lui demander de tuer quelqu'un ou d'entreprendre une action si dangereuse que non seulement elle pourrait y perdre sa fonction, mais aussi la vie. Depuis des années ils étaient liés par des relations de dominant à dominé. Il la considérait parfois comme une amie, parfois comme une esclave et elle-même ne savait pas toujours établir le distinguo.

— Ma chère amie, j'ai reçu d'étranges rapports d'un peu partout, non seulement de Salt Lake Station, de 87°7 Station, mais aussi du Sud.

— Hémisphère Sud ? Opérasque ?

— Laissons le Grand Maître de côté. En ce moment sa position est plutôt déséquilibrée, et je dois en tenir compte. Vous savez que le Consortium des Bonzes dispose de correspondants honorables un peu partout dans le monde, mais principalement sur le continent asiatique, et après des semaines de recherches et de comparaisons, j'ai la certitude que les gens les mieux informés sur un certain sujet se trouvent actuellement dans la région de Mandchourie.

Quel sujet ? se demandait-elle angoissée, oubliant de saisir un morceau de porc entre ses baguettes.

— La Mandchourie ne vous dit pas grand-chose, car du temps de la glaciation on évitait d'indiquer les lieux précis anciens pour mieux désorienter les gens, et surtout pour qu'ils ne fassent pas de particularisme. La Caste souhaitait que seule l'étendue glacée soit l'unique référence, avec les noms

des Compagnies ferroviaires et des stations. Mais depuis, la Mandchourie n'est plus sous les glaces et même subit un climat assez excessif. Toutefois, elle reste accessible et à condition d'être patient et d'avoir un ou deux mois devant soi, on pourrait l'atteindre, grâce aux réseaux ferrés qui existent encore. Mais qui hélas ne communiquent pas tous. De l'un à l'autre, il faut soit marcher à pied, soit utiliser des véhicules tractés par des animaux divers. Depuis des chameaux jusqu'aux yaks et aux chevaux. Vous avez entendu parler de la mer Jaune je suppose ?

— Oui, au début du réchauffement. J'ai traité quelques affaires dans le coin, et votre terminal ferroviaire se trouvait sur son rivage où vos cargos accostaient.

— C'est très bien.

Il se servit un alcool de riz.

— Les gens de là-bas, après les glaces, ont subi trois, quatre années de boue et finalement ils ont découvert les ruines d'un port ancien, Yiengkow. Bien entendu, dès que les activités commerciales reprirent, notre Consortium s'arrangea pour y prendre part et nous avons là-bas une famille qui fait du bon travail sous la direction de mon cousin Nacha. Un homme sérieux, capable, très sympathique. Je voudrais que vous alliez le voir. Il vous racontera ce qu'il sait, car je me méfie de tous les moyens de communication, qu'ils soient très sophistiqués ou archaïques. La radio ou le messenger solitaire ne me conviennent pas. Je veux que vous alliez là-bas et écoutiez Nacha, qu'au besoin vous preniez même quelques initiatives.

Elle faillit se mettre à sangloter. Pourquoi lui avoir dit en préambule que pour atteindre cette Mandchourie il fallait compter un mois ou deux ? Elle devrait quitter son magnifique secrétariat où elle faisait du si bon travail, pour effectuer une mission aléatoire, vérifier l'authenticité de certaines rumeurs. C'était effrayant.

— Vous me direz que je n'ai qu'à vous envoyer à Salt Lake Station, mais j'ai des correspondants là-bas. 87°7 Station vous est interdite car réservée aux scientifiques, mais je dispose là aussi d'informateurs. Ils se doutent de quelque chose qui rejoint les différentes rumeurs venues de Panaméricaine ou de Mandchourie, mais pas plus. Je pense que Yiengkow est le bon objectif pour notre curiosité.

— Devrai-je voyager de si longues semaines ?

Il ne répondit pas. Elle imaginait ce que serait ce voyage. Des trains sans horaires quand il y avait des trains, des caravanes de chariots avec des chefs de convoi qu'il fallait payer très cher et qui voulaient en plus des faveurs.

Toutes les étrangères passaient pour des prostituées sachant contenter leur homme. Elle crèverait de froid puis de chaud, de faim, de soif, serait détroussée et aussi troussée avec une file de Mongols attendant leur tour, leur sexe à la main pour la violer. Ça elle connaissait. Elle se demanda si elle ne pourrait pas filer en Tcherskicie retrouver Pavakov, l'ingénieur mégalomane qui s'était associé à Liensun pour créer une ligne de véhicules glisseurs dans le Chenal, avant d'être ruiné par Opérasque. Liensun et Pavakov étaient désormais des ennemis. Peut-être l'ingénieur sauterait sur l'occasion, éventuellement sur elle, pour régler ses comptes avec son ex-associé, et l'enverrait en mission pour lui nuire. Plutôt le Chenal Noir et son réseau bien implanté que la traversée de tout le continent asiatique.

— Je vous trouve bien soucieuse, dit Tharbin, goguenard, toujours aussi sadique, même s'il souriait affectueusement. Cette mission vous déplairait-elle ? Vous savez très bien que je n'ai confiance qu'en vous. Nous sommes de vieux complices...

Puis sur le ton de la confiance énamourée :

— De vieux amants. Nous savons tout l'un de l'autre, vous me connaissez intimement comme aucune autre personne, surtout une femme, ne me connaîtra jamais. Surtout pas la mienne.

Goujat avec ça.

— Il n'y a que vous. Dans deux jours vous pourriez être à Yiengkow.

Sa langue avait sûrement fourché, il voulait dire deux mois.

— Deux jours seulement et peut-être moins. Mais avant de vous donner d'autres explications, autant vous dire que ce port sur la mer Jaune, exactement au fond d'un golfe qui avait jadis le nom...

Il sortit un papier de sa robe safranée de bonze.

— Liaotung, golfe de Liaotung, oui ce port n'est autre qu'une bourgade de canailles, de pirates qui écument toutes les côtes et n'hésitent pas à se risquer jusque dans la Ceinture de Feu, pourvu qu'ils y trouvent un butin de valeur. Certains n'en reviennent jamais, beaucoup y perdent leurs bateaux. Au fait, ce sont surtout des jonques avec des voiles en lattes. Il paraît que ces téméraires voient parfois leur drôle de voile s'enflammer quand ils frôlent trop l'équateur, des fous, mais des fous sanguinaires, dangereux. Le cousin Nacha vous protégera et vous ne risquerez rien. Mais je devais vous avertir. Deux jours pour aller là-bas, trois, quatre pour obtenir des renseignements précis et non des ragots. Nacha est un bonimenteur très respectueux des salamalecs anciens. Il vous faudra supporter ses digressions avant d'en savoir plus. Donc

six, sept pour aller, séjourner, deux pour rentrer. Je pense que vous pouvez abandonner votre secrétariat pendant ce laps de temps.

— Mais que dois-je apprendre ? Vous me parlez de rumeurs, de ragots, mais qu'en est-il vraiment ?

— Ma chère petite je ne vous le dirai pas ce soir. Parce que c'est trop dangereux, et si le bruit s'en répand il est à craindre un exode en masse vers ces régions.

— Voulez-vous dire que la chaleur s'y apaise ?

— Ce n'est pas tout à fait ça. Lorsque vous serez en route on vous remettra une enveloppe avec les détails et aussi la façon d'entreprendre des démarches.

— Mais comment irai-je là-bas en deux jours ? En glisseur de Pavakov ?

Il haussa les épaules devant cette hypothèse farfelue.

— En réalité vous pourriez vous y retrouver en disons vingt-quatre heures, trente maximum.

— Dans les quatre à cinq mille kilomètres tout de même.

— Le trajet ne sera pas direct, évitera les concentrations urbaines, ne traversera que les régions désertes où les rares nomades croiront à un prodige surnaturel. Ma jolie voyageuse, vous allez voler en dirigeable. J'ai ordonné depuis un mois que l'un de ceux qui faisaient notre orgueil soit remis en état.

Loin de se sentir soulagée, elle tremblait. Ils vivaient dans une Compagnie ferroviaire fidèle aux accords de la CANYST, et ne pouvant utiliser d'autres moyens de transport que le train. Les dirigeables étaient considérés comme des appareils de terroristes cherchant à déstabiliser la société ferroviaire.

— Nous risquons gros, murmura-t-elle.

Mais c'était surtout Tharbin qui serait en première ligne en cas de trahison.

— Vous embarquerez secrètement dans une zone désertique, le plateau de Toura, à huit cents kilomètres d'ici. Vous emprunterez une ligne interdite, elle conduit à des mines d'uranium dont nul ne peut approcher. Le *Soleil-du-Nord* vous y attendra. Joli nom, n'est-ce pas ?

Il souriait comme s'il avait quelque nostalgie du passé. Elle n'oubliait pas que les Bonzes avaient jadis appartenu plus ou moins aux Rénovateurs du Soleil. Les dirigeables du Consortium, lorsque la glace avait commencé de se liquéfier, portaient justement des noms où le mot Soleil revenait toujours, et la compagnie de Tharbin s'appelait les Cargos du Soleil. Puis Tharbin s'était mis

au service des Aiguilleurs, et ce qu'il allait faire, s'il était découvert, serait considéré comme une trahison. Il risquait la peine de mort.

— Notre avenir dépend de ce que vous découvrirez là-bas.

— Notre avenir et nos vies ? dit-elle d'un ton grave.

Il parut agacé et balaya cette objection de sa petite main grassouillette. Elle détestait lorsque ces doigts courts et boudinés palpaient ses seins ou ses fesses comme l'aurait fait un maquignon.

— Sachez une chose, ma chère Songe, je suis allié des Aiguilleurs parce que je suis pragmatique, mais moi et tout le Consortium regrettons le temps où nous dirigions cette grosse entreprise de commerce maritime. Nous étions beaucoup plus heureux que du temps de la glaciation, même avec nos réseaux et notre parc énorme de locomotives et de wagons de toutes sortes. Nous sommes des Asiatiques, peut-être des Chinois ou des Japonais, qui sait, mais nous avons dans le sang la passion de la mer, des océans, du trafic. Je vous l'ai dit, à Yiengkow se trouve toute une belle bande de pirates, et autrefois nous avons tous dû avoir dans notre famille des gens de sac et de corde qui pillaient les bateaux, ravageaient les côtes, s'emparaient d'îles pour y régner.

CHAPITRE 29

Tous les trois regrettaient Olivary, son caractère calme, son esprit de tolérance. Ils pensaient à lui qui seul sur cette terre aride de Nouvelle-Zélande essayait, sinon de réconcilier mais d'empêcher de se battre les anciens esclaves et les faux seigneurs romains. Ces derniers avaient rejoint leurs villas que Lien Rag avait renoncé à détruire, retrouvé leurs provisions, leurs outils et leurs récoltes épargnés. Il ne leur restait plus qu'à se mettre au travail des champs.

— Température extérieure de trente-cinq, l'Asiatique avait parlé de trente, annonça Lienty. Mais c'est tout de même supportable. L'eau doit être à vingt-cinq degrés environ.

Le radar signalait la côte australienne à bâbord, mais le dirigeavion poursuivait vers le nord, à hauteur d'une île signalée sur les vieilles cartes comme étant celle de Vanua Levu.

— Latitude 18. Nous approchons du Serpent Gris ? demanda Gislake qui regrettait son copain, mécanicien d'avion comme lui. Ensemble, ils avaient fait du dirigeavion ce magnifique appareil qui volait à petite allure sans le moindre raté. Il espérait qu'au retour ils pourraient récupérer Olivary, avant que ce dernier ne se complaise trop dans son nouveau rôle de médiateur anachorète, prêchant la bonne parole dans le désert.

— Nous sommes à quelques heures de la Ceinture de Feu, dans sa partie la plus torride, dit Lien Rag. Mais en fait depuis le Capricorne nous ne devrions plus pouvoir voler si les températures extérieures affichaient plus de soixante degrés. Nos turbopropulseurs auraient déjà claqué.

Ils utilisaient largement la structure dirigeable pour économiser l'huile, ne volaient même pas à cent kilomètres-heure. D'ailleurs cette lenteur s'inspirait d'une grande prudence à l'approche de ce qui aurait dû être la Ceinture de Feu, avec un air brûlant et une mer en ébullition dégageant de grandes quantités de vapeur. Mais cela depuis des années c'était la légende. Personne ne s'était assez approché de l'équateur pour venir raconter ce qu'il avait vu. Les seules preuves indubitables étaient ces cadavres de cachalots, d'orques et de toutes sortes d'animaux marins carrément bouillis, recuits et qui se gonflaient pour finir par éclater. Le baleinier *Salamandre* avait au début harponné ces animaux morts qui en explosant couvraient le gréement et le pont du bateau de chair étuvée. Par la suite les harponneurs agirent avec plus

de prudence, mais on avait ainsi appris que l'eau y atteignait les cent degrés. Du moins une température d'ébullition de l'eau de mer.

Ne volant pas très haut, ils constataient que l'océan était calme, alors que cette zone de haute pression aurait dû être plus perturbée. Ils auraient pu se poser sans mal.

— C'est quoi ces trois points sur tribord ? demanda Lienty. Des baleines, des animaux marins en bandes ou alors des bateaux ?

— Des bateaux ? dit Gislake sceptique. L'existence de cette zone tempérée est toute récente.

— Récente pour nous, rectifia Lien Rag, mais pas pour des marins qui naviguent dans la région.

— Ils ne doivent pas être nombreux.

— Rapproche-toi de ces trois points, dit Lien Rag. Ils se déplacent vers le Nord également. Si ce sont des animaux, ils savent qu'un passage existe. Ce sont en général eux qui sont le plus vite prévenus. Surtout les cétacés qui peuvent communiquer par ultrasons d'un hémisphère à l'autre, sur d'énormes distances, jusqu'à cinq mille kilomètres.

— Dites donc, pouvez-vous me rappeler comment sont ces jonques dont parlait Kurty ? demanda Gislake, car l'image de mon écran est drôlement biscornue. On la dirait dessinée par un enfant qui voudrait représenter un navire.

— Oui, dit Lien Rag, se penchant vers le radar, trois jonques.

— Kurty n'en a rencontré qu'une seule, remarqua Lienty.

— Celles-ci naviguent très lentement. Six nœuds maximum, avec un vent nul. Doivent marcher au moteur, dit le mécano.

— Nous allons accélérer l'allure pour nous retrouver sur leur route. Nous amerrirons et nous les attendrons. J'ai envie de discuter avec ce Mingjen. Cette façon de marcher tranquillement vers le Nord me laisse supposer que ce capitaine est sûr de lui, et qu'il n'appréhende pas de franchir la ligne de l'équateur alors que nous sommes, nous trois, encore bien hésitants.

Lorsque Lienty estima qu'ils étaient à deux heures d'avance sur le convoi, il amerrit et comme la dérive était nulle ils n'utilisèrent pas d'ancre flottante pour la freiner. Lien Rag et Gislake s'installèrent à l'avant de la cabine de pilotage qui se détachait de la structure du dirigeable en partie dégonflée. Mais en cas de besoin les filtres d'hélium rempliraient les ballonnets en moins

de vingt minutes.

— Voilà la première jonque, à six milles environ, annonça le mécano. Tu crois que ce sont des marchandises achetées ou volées qui l'alourdissent à ce point ?

Lien Rag ne s'était pas posé la question, et la réflexion de Gislake le rendit perplexe.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas entendu parler de commerce avec des Asiatiques.

— Hé ! cria Lienty, toujours dans le cockpit. Je crois qu'ils sont en train de mettre en batterie deux canons sur la proue élevée de la jonque la plus proche. Ne restons pas là.

CHAPITRE 30

— Vous n'êtes pas obligée d'aller dans ce traintel de Salt Lake Station rejoindre ce météorologue, lui dit Ann Suba, si vous estimez que ce serait vous humilier. Si vous le voulez, je vais ordonner à ce garçon de venir ici faire son rapport et je lui ferai attribuer une carte de séjour limitée. Il faudra bien qu'il nous raconte ce qu'il aurait découvert. Vous croyez que Bourguine lui aurait déjà fait part de ses intentions ? Dès qu'il aurait posé le pied sur les glaces du pôle ? Votre Kalagan est un petit prétentieux qui ne pense qu'à vous sauter, excusez ma brutalité d'expression.

— Il dit que Bourguine ne lui a pas fait de confidences, mais que d'après leur conversation il en a déduit certaines choses. Mais évidemment il ne me les confiera qu'une fois dans le compartiment de ce traintel. Je ne me sens pas capable de supporter Wist quatre jours d'affilée.

— Alors, restez ici.

— Si vous le convoquez, il ne dira rien. C'est une tête de mule, je le connais bien. Il racontera des détails stupides, mais si vraiment il a deviné que Bourguine était là pour effectuer des repérages il n'en parlera pas.

— Vous mourez d'envie de le rencontrer dans le fond de vous-même, remarqua alors Ann Suba, qui n'avait pas l'intention de supporter les états d'âme de Louria.

Celle-ci se cabra, se dirigea vers la sortie du bureau. Ann Suba lui sourit et lui lança :

— Je vous accorde deux jours de permission et deux jours pour aller fouiller dans les archives manuelles. Ne le lui annoncez pas dès le début de votre rencontre.

Louria avait presque rejoint son poste de travail lorsqu'elle fit demi-tour et revint dans le bunker.

— Parfois je me demande qui je suis, avoua-t-elle.

— Nous nous posons tous et toutes ce genre de question. Vous avez envie de lui, allez-y et revenez avec des infos importantes. Ce Bourguine ne va pas perdre de temps si je tiens compte de son dossier, et même Wist Kalagan risque vite d'être dépassé par sa promptitude. Durant ces quatre jours il peut

se passer des tas de choses que votre ancien condisciple n'apprendra qu'à son retour. Il faut que je fasse réduire sa permission. Sous un prétexte quelconque. Je vais contacter la section météo de Salt Lake et leur laisser croire qu'une pluie de météores se prépare au-dessus du pôle d'après nos observations. Il serait alors intéressant de constater l'influence de ce phénomène sur le temps. Le directeur de NPST, Perkins, aura alors besoin de tous ses météorologues et de Kalagan.

— Ce dernier protestera, dira que lors de son départ il n'était pas question de l'approche d'un tel phénomène.

— Nous verrons bien. La permission sera ainsi réduite à deux jours, ce qui avec le voyage aller-retour vous mobilisera seulement quelques heures. C'est un joli garçon, j'ai eu son dossier. Bien monté en tout cas d'après ses photos de nu.

— Croyez-vous que ce soit uniquement ?... protesta Louria. Je suis plus romantique que vous ne le pensez.

— J'en suis persuadée, ma chère, mais un pénis irrésistible ne fait-il pas partie du parfait petit romantique ? L'amour, l'eau fraîche et une sexualité parfaite en somme.

Puis elle secoua la tête en riant.

— Oubliez mon cynisme de vieille envieuse de votre jeunesse, mais ne cessez pas de penser à une chose. En allant rejoindre ce beau mec, vous nous rendez un immense service. Nous allons, j'en suis certaine, progresser dans l'approche de cette entité Anthony. Car il faudra bien que Bourguine lui communique ses rapports. C'est là que votre petit copain nous aidera en plaçant un *suspicious screen* sur le portable de notre nihiliste.

Rentrée dans sa cabine, Louria prépara sans enthousiasme son bagage, refusa de répondre à un tintement bien connu de son ordinateur portable. Claudion devait l'attendre sur Upsilon pour s'inquiéter de ce voyage à Salt Lake Station. Il avait dû apprendre son départ dont elle n'avait pas eu le courage de lui parler.

CHAPITRE 31

Liensun sut les convaincre de se rapprocher de la plage, et de commencer à dégager le turbo le plus endommagé. Sur ses conseils, ils avaient tiré un câble porteur fixé sur la plage à une barre de fer enfoncée de deux mètres. Herman et Quelze avaient tapé comme des sourds une journée durant pour y parvenir. Mais elle tenait bon et le câble tendu supporterait le poids du turbo. Une partie d'un treuil démonté se déplaça sur ce câble et souleva le moteur. Celui-ci glissa lentement vers la grande toile imperméable maintenue sur le sable par des tendeurs. Lorsque le turbo y serait déposé, les deux hommes construiraient un toit. Liensun, en partie allongé dans le cockpit, surveillait leur travail, réfléchissait sur la suite. Il avait dû apaiser les craintes, bousculer les réticences des deux hommes. Leur terreur des garous sauvages restait obsédante, et sans cesse ils scrutaient la lisière de la végétation en bordure de la dune. Lorsqu'ils allèrent couper de gros bambous pour établir les piliers du toit, ils le firent en hâte, affirmèrent avoir entendu des bruits d'animaux se déplaçant sous le couvert et avoir relevé des empreintes de pattes griffues appartenant à des canidés.

Ils lièrent des faisceaux de bambous de vingt centimètres de diamètre, les enfouirent dans le sable. Ils disposeraient d'une hauteur de deux mètres vingt pour travailler. Ils utilisèrent d'autres bambous pour le toit, les attachèrent solidement à cause des vents forts. Liensun leur annonça qu'il veillerait la nuit dans cet atelier rustique. Ils l'y transporteraient en accrochant sa civière au câble porteur. Ils l'installeraient avec le nécessaire, dont un laser et un automatique de soixante-huit micro-rockets.

Sa sérénité, sa certitude affichée d'être en sécurité les impressionnaient, mais ils ne se décidaient pas à accepter sa proposition. Devoir le faire glisser vers la plage, le long de ce téléphérique improvisé, les affola, et pourtant l'opération s'effectua sans heurts. Sous le toit de bambous l'accueillit une couchette au dossier relevable.

— Vous, vous allez travailler dur toute la journée à démonter les pièces du turbo, à les rectifier, voire à les refaire complètement. Moi je dormirai la journée et veillerai la nuit quand vous prendrez un repos bien mérité.

— Dans la journée nous devons nous rendre à bord pour le tour et la fraiseuse. Impossibles à transporter ici.

L'hydravion disposait de petites machines-outils très performantes,

fabriquées jadis à Lacustra City. Chaque appareil devait pouvoir se sortir de n'importe quelle situation, de toutes les pannes. Non seulement il y avait des pièces de rechange, une panoplie complète, mais aussi de la matière brute sous forme de poudre de cérame, de lingots d'acier plastique. Pour la céramique, un four à haute température était prévu. Seul inconvénient, sa dépense en électricité fournie uniquement par un alternateur utilisant n'importe quelle huile et quelle qu'en soit la fluidité. Sur ces Malouines, les seuls animaux dont on pouvait fondre le lard séjournaient dans la petite île d'Aguila, au sud. Des lions de mer, de quatre à cinq cents kilos, pouvant fournir chacun entre cent cinquante et cent quatre-vingts litres d'huile, la consommation du groupe durant vingt-quatre heures. Lorsque Liensun leur dit qu'ils devraient se rendre là-bas pour abattre plusieurs de ces animaux, ils se regardèrent, pleins de doute. Depuis son retour de la falaise aux cavernes, ils le soupçonnaient d'avoir le cerveau quelque peu dérangé. Mais Liensun passait outre ces inquiétudes.

— Vous allez gonfler le grand canot pneumatique qu'on n'utilise jamais, vous adapterez le moteur hors-bord à turbine. Quand vous aurez tué trois, quatre phoques vous les insufflerez avec un compresseur, je vous montrerai comment. Ainsi, ils flotteront et ça décolle la peau du lard, ce qui facilite le découpage. Vous prendrez de quoi vivre quatre, cinq jours car cette île d'Aguila se trouve à trois cents kilomètres d'ici. Vous aurez dix heures de navigation, le double au retour à cause des animaux à remorquer.

— Écoute, Liensun, dit Quelze. Utilisons l'huile du bord et ensuite nous irons là-bas avec l'hydravion refaire les pleins. Nous ne pouvons t'abandonner quatre jours dans l'état où tu es, avec ce perpétuel danger qui rôde autour de nous. Je veux bien admettre qu'une petite fraction de ces... sauvages puisse se montrer moins féroce, mais n'empêche que tu seras exposé, dans l'incapacité de fuir.

— Ne vous inquiétez pas. Allez chasser ces lions de mer pour les dépecer ici et les faire fondre, plutôt que de gaspiller l'huile du bord. Nous procéderons systématiquement, ou nous ne nous en sortirons pas.

Il les vit plus loin chuchoter entre eux, s'interrogeant sur son état mental plus que sur son état physique, mais pour ne pas le contrarier, comme des gens qui ne veulent pas irriter un parent atteint de démence, ils sortirent le grand canot pneumatique pour le gonfler. C'était une embarcation de grande taille, huit mètres de long sur trois de large, avec un équipement exceptionnel, un habitacle en plastique doté de grandes lucarnes et un moteur très performant. Il était certain qu'à l'aller ils mettraient à peine six heures. Ils pourraient coucher à bord, y faire la cuisine.

Comme ils tergiversaient sur le jour du départ, cherchant à le remettre,

Liensun dans un effort surhumain quitta sa couchette et se dressa. Plusieurs pansements commencèrent de s'humecter de sang, et ils prirent peur lorsqu'il annonça qu'il irait lui-même à Aguila s'ils avaient la frousse de s'y rendre. Deux heures plus tard, le canot avait disparu derrière l'îlot de Trinidad qui protégeait la baie des vents. Alors Liensun saisit le mégaphone que ses amis lui avaient laissé. Il leur avait expliqué que si jamais il pressentait une présence hostile, il pousserait des cris dans ce porte-voix électrique pour effrayer d'éventuels agresseurs.

— Boug ? Je sais que tu es là, caché dans les grandes herbes. Je voudrais bien voir les enfants. Fur et Roan.

Il n'attendait pas de réaction immédiate et répéta ce message toutes les demi-heures. Il était certain que si Boug n'était pas dans les grandes herbes, ses compagnons de caverne s'y trouvaient et finiraient par le prévenir. Il continua de lire tranquillement, s'interrompant pour lancer son message. Il buvait et mangeait un peu, mais le mouvement de ses mâchoires écartait les lèvres de ses brûlures. Il devait piler sa nourriture pour ne pas la mastiquer.

Vers deux heures de l'après-midi, il allait saisir le mégaphone lorsqu'il la vit, la petite Roan, toute nue avec son torse de fillette et sa tête de chiot aux yeux tendres. Étaient-ce les gènes animaux qui gardaient le souvenir de la vieille complicité entre chien et humain ? Elle venait debout sur ses deux pattes arrière de petit chien, portant dans ses mains quelque chose enveloppé de grandes feuilles de bananier. Dans cet archipel, jadis glacial, poussaient désormais des plantes exotiques, tels les bambous ou les bananiers, mais ces derniers ne donnaient certainement pas de fruits.

Elle se retournait très intimidée ou même effrayée, et une voix susurrant des encouragements, alors elle poursuivait sur quelques mètres. Liensun se redressa lentement, souriant, immobile. Il était ému aux larmes de voir cette petite garou venir à lui, la langue un peu pendante en signe d'inquiétude, les oreilles en arrière.

— Bonjour, Roan, chuchota-t-il, en dehors du mégaphone, certain qu'elle avait un sens de l'ouïe très développé.

Elle le vit, dut le reconnaître car elle précipita ses pas et une fois arrivée en bordure de la bâche protectrice, elle s'immobilisa, regarda avec inquiétude le turbo déposé sur son chevet. Une machine assez monstrueuse pour les yeux d'un enfant, même d'un chiot-garou.

— Pas peur... Viens. Regarde... C'est bon.

Il lui tendait la main ouverte avec des morceaux de sucre. Elle déposa les feuilles de bananier sur ses jambes, recula avec tact, jetant des regards furtifs

au sucre dont elle ignorait la saveur. Avait-il le droit de lui faire connaître autre chose que le salé ? Qu'allait entraîner cette approche d'aliments pas forcément nécessaires à son organisme ? Mais il n'avait pas autre chose à lui offrir, sinon le contenu des insipides rations habituelles.

— Tu n'en veux pas ? Regarde.

Il mit un petit morceau dans sa bouche et prit une mine extasiée. Il eut alors l'idée de déposer le reste du sucre sur la feuille de bananier qui lui cachait le présent. Il flairait une odeur de viande grillée lui soulevant le cœur, au souvenir de sa propre chair brûlée au troisième degré qui le faisait encore souffrir. Huit jours plus tard, il en sentait encore l'odeur écœurante. Mais il ne pouvait refuser ce qu'elle lui apportait. La petite main potelée prit délicatement entre pouce et index un morceau, l'examina et le fourra dans sa gueule où il nota la présence de petites dents et de crocs. Il put alors soulever la feuille de bananier qu'il déposa près de Roan, et découvrit un lapin parfaitement grillé. Il était disposé en rond avec des baies qu'il identifia pour être des prunelles.

— Oh, ce que c'est beau !

Il goûta une prunelle au goût âpre, arracha une mèche de viande et porta le tout à sa bouche, roula des yeux d'extrême satisfaction et Roan émit un grondement très doux. Elle venait de rafler tous les morceaux de sucre qu'elle croquait.

— C'est très bon. Je vais te donner un cadeau pour ton...

Quelle absurdité avait-il été sur le point de dire ? Elle ne savait pas ce qu'était un papa, une maman, la cellule où elle vivait formant certainement un tout indissociable dans son esprit. Il avait préparé un petit paquet avec deux racloirs pour les peaux. Mais peut-être les garous ne les dégrassaient pas totalement, justement pour y récolter des asticots et des cancrelats, des apports importants de protéines si la chasse ne donnait pas de résultat. Il avait ajouté une grande cuillère, deux fourchettes de cuisinier et un briquet piezzo électrique pratiquement inusable. Il le manœuvra devant le regard canin ébloui, en tira de longues étincelles qui enflammèrent un morceau de papier. Lorsqu'il l'eut éteint, la petite prit le papier qu'il avait jeté et le regarda avec curiosité, le retourna et finalement le tint dans son poing serré. Elle prit le paquet qu'il lui tendait, recula, émit un petit aboi d'adieu, s'éloigna puis se retourna encore pour un autre aboi avant de grimper la dune et disparaître de l'autre côté.

Liensun déchiqueta un peu de lapin que finalement il trouvait bon, mangeant en même temps des prunelles. Il se disait que n'importe quel carnassier se serait peu soucié de garnir ce gibier de baies, alors que ces

garous raffinaient ainsi leur repas. Il regardait du côté de la dune, espérant voir le loup-garou se décider à venir vers lui, mais en vain. Le soir tomba et il alluma une lampe à huile qu'il comptait bien laisser toute la nuit. Il était de moins en moins fatigué, même si ses pansements saignaient à chaque mouvement non mesuré. Il devait surveiller ses gestes, les effectuer avec une lenteur précautionneuse. Herman et Quelze avaient dû atteindre Aguila. Il n'y avait que peu de vent et il avait estimé que les creux étaient insignifiants, réduits à un clapot.

Il avala ses antibiotiques, refit les pansements accessibles. Ses mains guérissaient lentement puisqu'elles étaient le plus souvent en activité. La blessure de son cou, recousue par Quelze, cicatrisait.

Dans la nuit il se réveilla à plusieurs reprises, ayant cru surprendre des frôlements et des crissemments de pas dans le sable, mais avait dû rêver. Il dormit ensuite jusqu'à ce que le jour naisse dans une atmosphère humide et chaude. Il était quelque peu ankylosé, s'efforçant de ne pas trop bouger à cause des brûlures du dos qu'il ne pouvait atteindre. Chaque matin il refaisait quelques exercices très lents pour relancer son corps. Si bien qu'il ne s'assit qu'au bout d'une demi-heure et après un regard à l'hydravion. Tout paraissait en ordre de ce côté-là, il tourna la tête vers la dune et les vit.

Une sorte de crête sableuse avait été élevée, longue de deux mètres, haute de quatre-vingts centimètres, et sur cette crête on avait disposé les quatre têtes tranchées net. Il ferma les yeux, croyant avoir reconnu celle de Boug, craignait qu'il n'ait été victime d'un clan jaloux ou furieux de le voir pactiser avec des hommes. Il ferma les yeux durant plusieurs minutes avant d'oser affronter la sinistre exposition. Il se dit qu'un autre clan ne pouvait être composé que de garous peu évolués, incapables de mettre en scène pareille atrocité. Il saisit ses jumelles, les porta à ses yeux et osa examiner la tête du loup qui exhibait dans sa gueule ouverte des crocs redoutables. Ce n'était pas Boug, c'était un garou qui avait dû être véritablement impressionnant, s'il en jugeait par ses dimensions. Et il constata que cette tête avait été découpée avec soin et non avec des dents. Un travail d'expert effectué avec un couteau. Le clan de Boug, de Roan et Fur possédait des couteaux, il en avait aperçu deux soigneusement aiguisés.

Le loup était le troisième à partir de la gauche. Avant lui se trouvait une tête de lynx bien reconnaissable, et puis le plus atroce une tête humaine avec une gueule de carnassier, une véritable gueule de fauve. Tigre, puma, lion ? Sur la droite après le loup-garou, une tête de cochon. Il savait bien que les porcs pouvaient être des carnassiers comme leurs frères sauvages, les sangliers. Cette hure-là, couverte de poils, se fendait en deux dans un rictus repoussant où des dents monstrueuses et mal plantées hérissaient des gencives pourpres.

Il sut que sa nuit aurait pu mal tourner pour lui si Boug et son clan n'avaient pas veillé sur son sommeil. Ces quatre-là devaient préméditer de lui sauter dessus et ils y avaient laissé leur vie. Il prit le mégaphone, murmura :

— Merci, Boug, merci de m'avoir protégé.

Mais il avait un goût d'amertume dans la bouche.

CHAPITRE 32

L'altercation devint si violente, surtout du fait d'Opérasque, que l'amiral Kinnjone se crut obligé d'intervenir et de saisir le Grand Maître à bras-le-corps. Opérasque lui donna des coups de poing et de pied, mais le vieillard tint bon et le menaça dans un chuchotement :

— Arrêtez ou je vous mets K.O.

Opérasque cessa de se débattre et lorsque le vieux marin le lâcha, il alla se jeter sur un siège et foudroya Fortalès du regard.

— Vous n'avez pas le droit de contacter ce... ce Kurty qui a tué nos hommes, détruit notre matériel. Tout ça pour ces misérables jonques qui naviguent quelque part. Que voulez-vous que ce bandit en sache ? Ce sont tous des forbans, ces hommes qui ont le malheur de travailler sur un bateau interdit par la CANYST et de rejeter le train, vous le savez bien.

— Écoutez-moi, Opérasque, si vous aviez prévu d'armer quelques bâtiments, nous n'en serions pas là. Ces trois jonques que vous traitez de misérables ont détruit Vatican, pillé l'île d'Alone, tué des prélats, des prêtres et des employés civils.

— Je hais les Néos.

— Vous haïssez tout le monde, depuis les Roux jusqu'aux gens qui naviguent, jusqu'à tous ceux qui sont en train de vous prouver, de nous prouver qu'on peut vivre très bien en dehors des Accords de la CANYST, en dehors de la société ferroviaire.

Opérasque se redressa comme si on venait de lui enfoncer un fer rouge dans les fesses.

— Répéteriez-vous ça devant témoins ? Mais l'amiral a déjà entendu et ça me suffit.

Kinnjone, conscient que Fortalès dans sa propre fureur était allé trop loin, lui fit signe de la main de s'apaiser et de ne pas répéter ce qu'il venait de lancer. Si Opérasque l'accusait de forfaiture, non seulement il serait destitué, mais condamné sévèrement à une dizaine d'années de train-pénitencier.

— Hein, amiral, qu'il crache sur la CANYST.

— Vous savez je suis sourd et je n'ai rien entendu.

— Évidemment, dit Opérasque se résignant.

Il se rassit.

— On ne peut vivre en dehors de la société ferroviaire, sinon misérablement. Tous ces gens de l'hémisphère Sud, toutes ces communautés ont le plus grand mal à s'organiser, à survivre. Et vous voyez bien que le non-respect de nos Accords engendre le mal, ces jonques par exemple, c'est le mal incarné.

— Justement, nous devons découvrir sans tarder d'où elles viennent, décider comment nous pouvons les retrouver pour châtier les équipages. C'est pourquoi j'ai contacté par radio Kurty, le commandant de ce baleinier, la *Salamandre*, pour lui demander s'il peut se lancer à la poursuite de ces pirates. C'est tout ce que j'ai fait, et ce n'est pas un crime contre la CANYST. On est en train de prévenir ce Kurty et j'espère qu'il va me répondre bientôt. Je voudrais, si son baleinier a été remis en état, qu'il se lance sur la piste de ces misérables. Mon cher, que vous le vouliez ou non, nous avons besoin de ces bateaux pour cette mission et peut-être pour un certain nombre d'autres, et nous devons aussi ménager les Néos. Dans l'hémisphère Nord ils représentent, ne vous en déplaise, une minorité importante, et leur nombre dépasse celui des Aiguilleurs selon les derniers sondages du Conseil de Surveillance.

Opérasque le savait, mais ne put s'empêcher de grimacer et de hausser les épaules, rejetant cette vérité. Kinnjone pensa que ses réactions étaient si négatives qu'il finirait par basculer dans le rejet total de toute autre forme de pensée et de civilisation, et indisposerait même les conseillers de surveillance.

— Les pirates se sont emparés des équipements radio d'Alone. Vous savez que les Néos disposent d'émetteurs et de récepteurs aussi puissants que les nôtres, peut-être même encore plus perfectionnés. Ces pirates les utiliseront pour nous espionner partout dans le monde.

On prévint Fortalès que Kurty se trouvait à l'émetteur de Cooktown, dans les Kerguelen, et acceptait de lui parler. Lorsque Fortalès commença de lui demander de ses nouvelles et de celles de son bateau, Opérasque crut qu'il ne pourrait en supporter davantage. Il levait les yeux au ciel, s'agitait, prenait l'amiral à témoin. Mais Kinnjone au contraire admirait la tranquillité de Fortalès qui discutait d'égal à égal avec Kurty, ne laissant jamais soupçonner son appartenance à la Caste, ni son âge qui aurait pu faire de lui le père de ce garçon.

— Dommage que votre beau baleinier ne soit pas tout à fait prêt à

reprendre la mer, car je vous aurais demandé de partir en chasse contre ces pirates abominables. Vous avez appris les forfaits perpétrés dans l'île d'Alone ?

— Radio Nouvelle-Amsterdam nous en a informés, et aussi les Simone qui disposent d'émetteurs puissants.

— Lien Rag est-il disponible ?

— Non, le président est en mission.

— Il n'y a donc personne pour poursuivre ces trois jonques. Peut-être avez-vous une idée de leur origine ?

— Je ne les avais jamais rencontrées au cours de mes campagnes de chasse à la baleine, répondit Kurty, sans se rendre compte qu'il mettait ainsi la puce à l'oreille de Fortalès.

— Vous ne les aviez jamais rencontrées avant quoi ?

Kurty resta silencieux, réalisant qu'il s'était trahi.

— Je voulais dire avant la tragédie d'Alone.

— Lorsque vous avez quitté le Chenal Noir à hauteur du point 14.110, vous auriez pu croiser leur route, car à ce moment-là elles se dirigeaient vers Alone précisément. Nos spécialistes ont reconstitué leur itinéraire. Elles semblent venir de l'ancienne Australie ou de la Nouvelle-Zélande. Ce qui pour le premier cas laisserait supposer que l'Australie serait habitable, alors qu'elle devrait souffrir de la proximité de la Ceinture de Feu.

Les trois hommes sentaient que le garçon, à des milliers de kilomètres de distance, paraissait embarrassé par les questions et les mises au point de Fortalès. Même Opérasque, qui faisait mine de mépriser cette conversation avec un homme qu'il accusait d'être un criminel, commençait de se poser des questions préoccupantes. Si personne n'avait jamais vu ou entendu parler de ces jonques, comment pouvaient-elles en un temps si court avoir pillé une forteresse bien défendue et disparaître en direction du nord, vers des terres signalées inhabitables depuis près de quinze aimées ?

— La *Chimère* poursuit ces jonques, car les Simone ont été horrifiés par le spectacle qu'ils ont découvert dans l'île d'Alone et je pense qu'ils finiront par les rattraper. C'est un bateau très rapide et puissamment armé.

— Cette rencontre aura donc lieu non loin de l'équateur étant donné l'avance des pirates, fit remarquer Fortalès, éventualité exclue puisque la Ceinture de Feu les arrêtera bien avant. Je suppose que peu après le

Capricorne la chaleur leur interdira de poursuivre et les Simone les rejoindront.

Kurty resta silencieux, ce qui mit Opérasque mal à l'aise. Que savait donc cet homme qu'il gardait soigneusement pour lui ?

— Lien Rag est à bord de son dirigeavion ?

Nouvelle grimace de rejet d'Opérasque.

— Il poursuit les jonques lui aussi ?

Kurty répondit que non, mais sans préciser ce que Lien Rag faisait. Fortalès mit fin à la communication. Il les regarda, perplexe.

— Vous avez entendu ? Kurty a répondu : « je ne les avais jamais rencontrées », en parlant des jonques. C'est une phrase tronquée car j'attendais quelque chose comme : « jusqu'au jour où... ». Si vraiment il ne les a pas vues, il aurait dû me répondre je ne les ai jamais rencontrées. Ce qui n'aurait laissé place à aucune équivoque.

Opérasque découvrit alors ce qui l'avait gêné dans la réponse de ce marin.

— Il les aurait donc rencontrées ? Je n'en suis pas surpris. Il est peut-être complice de ces pirates.

C'est alors que Kinnjone mit les pieds dans le plat.

— Vous voulez le fond de ma pensée ? Cette Ceinture de Feu soi-disant infranchissable me paraît être devenue une véritable passoire.

CHAPITRE 33

Les marins de la *Chimère* avaient repéré et suivi sur l'écran radar le vol du dirigeavion à grande distance. Un vol non parallèle qui aurait dû rejoindre la route du voilier à hauteur de l'équateur ou peut-être avant, ce qui paraissait impossible à tous. Pourtant, chacun pouvait constater que si la température de l'air était torride, celle de la mer élevée, il était quand même possible de naviguer et qu'on ne rencontrait pas les conditions apocalyptiques décrites depuis de nombreuses années par de soi-disant intrépides voyageurs. Mais Tom-Tom qui avait lu les rapports d'un capitaine de bateau comme Kurty, savait que la Ceinture de Feu existait bel et bien. Kurty parlait de ces cachalots gonflés par une cuisson brutale.

Le dirigeavion fut annoncé amerri sur la route même des trois jonques, mais c'est en vain que Tom-Tom s'évertua à lancer des appels radio pour mettre Lien Rag en garde contre ces pirates. Lien Rag ignorait tout de la tragédie d'Alone, puisqu'il ne disposait pas de récepteur suffisamment puissant pour enregistrer les émissions diverses des Néos et des Simone. Il s'était posé sur la mer en toute innocence, attendant la rencontre, soucieux de faire la connaissance de ces gens inconnus qui voyageaient à bord d'unités n'ayant jamais été signalées dans ces océans du sud.

— Ces Asiatiques vont les couler sans prévenir. Ils doivent croire que le dirigeavion cherche à leur barrer le passage.

— Ça dépend, dit Typhise le vétéran. Voyez-vous, sur Alone ces pirates se sont emparés d'un matériel sophistiqué en informatique, en radio, en mécanique, en systèmes médicaux. Pourquoi n'essayeraient-ils pas de s'emparer du dirigeavion qui est tout de même un moyen extraordinaire de voyager ? S'ils sont aussi malins que cruels, ils peuvent se dire que la possession d'un tel appareil leur permettrait d'agrandir le champ de leurs désastreuses activités.

— Oui, mais nos amis risquent d'y laisser la vie.

— Il faudra bien quelqu'un qui sache piloter, rétorqua Typhise.

Tom-Tom prit toutes les mesures pour que le navire accroisse sa vitesse et se retrouve le plus rapidement possible dans le sillage des jonques. Il comptait que son intervention créerait une diversion profitable à son ami Lien Rag. Il fallait en finir avec ces pirates, leur ôter l'envie de recommencer et de razzier

les côtes australes.

Dans son anxiété au sujet de Lien Rag, il ne prêtait pas vraiment attention aux découvertes que ses amis faisaient. Quoi, la Ceinture de Feu ce n'était que cela, un peu de chaleur et une lumière plus éblouissante. Une lumière grise cependant, inattendue, comme répandue dans les airs, une poussière impalpable, assez impressionnante car elle donnait à chaque chose des reflets métalliques, argentés.

— Nous ne tarderons pas à apercevoir les jonques dans les jumelles, puis très vite à l'œil nu.

— Que disent les audiophones ?

— En sous-marin il y a des bruits de moteur, dans les airs aussi bien sûr, mais comme un bruit d'explosifs.

Personne à bord ne se souvenait des canons d'autrefois et de leurs détonations particulières. Dans l'île d'Alone, les rares survivants avaient raconté que les pirates attaquaient à coups de canon les fortifications, et qu'ils avaient même pu abattre un dirigeable qui menaçait de les bombarder. Tom-Tom, très inquiet, voulut écouter les enregistrements de ces explosions et les authentifia. Les Asiatiques tiraient au canon, certainement sur le dirigeavion immobilisé sur l'eau.

Il ne cachait plus son émotion et lorsqu'il aperçut les jonques dans ses jumelles, elles étaient entourées de nuages blafards. Il pensa que ces bandits utilisaient une poudre spéciale, se rappelant que les Chinois avaient inventé celle-ci et étaient des spécialistes dans l'établissement de formules adéquates.

— Voyez-vous le dirigeavion ? demanda-t-il à l'officier de quart.

Ce dernier secoua la tête.

— Branle-bas de combat, ordonna Tom-Tom fébrile. Faites attention aux manœuvres de ces jonques qui pour tirer doivent découvrir leurs flancs, ce qui les fragilise.

CHAPITRE 34

Soleil-du-Nord se posa à l'aube, non loin d'un fleuve tumultueux, dans une région désertique. L'attendait une voiture attelée à un cheval, conduite par une grosse femme au visage couturé de cicatrices, qui se présenta sous le nom de Cam épouse de Nacha. Cette précision rassura la jeune femme, lui laissa espérer qu'avec une telle matrone dans sa vie, le cousin de Tharbin lui ficherait la paix et n'aurait avec elle que des relations de travail. Le petit cheval mongol galopa comme un fou en direction du sud, soulevant une poussière jaune. Elles longèrent le fleuve, aperçurent l'ébauche d'un pont en bambous qu'on était en train d'y construire.

— Chemin de fer, dit Cam dans un anglais laborieux. Réseau venant de Mongolie.

Elles traversèrent des ruines encore boueuses. Du moins incluses à jamais dans une glaise séchée de couleur rouille. La grosse femme citait des noms anciens, ne parlait jamais de station comme si elle avait rayé de sa mémoire deux mille ans de glaciation et de société ferroviaire.

Ayant côtoyé sa femme, Songe pensait que Nacha serait un gros poussah dans le style de Tharbin, cachant sous des paupières lourdes un regard libidineux, mais le garçon mince, beau et élégant qui la reçut ne correspondait pas du tout à cette image. Elle avait rarement rencontré un si bel homme qui portait avec beaucoup d'aisance le costume traditionnel du coin, pantalon blanc et veste de même couleur boutonnée jusqu'au cou. Elle eut l'impression que ces vêtements étaient deux tailles trop grands et cachaient un corps très maigre. Des muscles fins, secs, un ventre plat et en un éclair elle le désira brutalement, ce qui la rendit un peu stupide sous le regard noir de son hôte.

— C'est vous, Songe ? demanda-t-il surpris, comme s'il attendait un autre émissaire de son cousin.

Elle essaya de sourire.

— Le voyage m'a fatiguée. Il a fallu rejoindre le dirigeable et celui-ci a été pris dans une tempête au-dessus du lac Baïkal. Je ne dois pas avoir fière allure.

Le couple habitait une construction donnant sur le port, mais pour y parvenir la voiture avait traversé ces mêmes ruines figées dans des gaines de boue, et les premières maisons n'étaient que des huttes sordides. La rue

principale, qui se dirigeait droit vers les quais, était bordée de constructions précaires en boue séchée, la plupart du temps étayées par des entrecroisements de bambous. Mais aux alentours du bassin principal on avait bâti en pierres et en ciment. La maison de Nacha était un véritable caravansérail qui se situait au centre d'entrepôts enchevêtrés les uns dans les autres. Elle aperçut des montagnes de sacs de céréales, blé, maïs, soja, des piles de bois, des ferrailles, des locomotives en partie démontées et aussi des wagons où, lui dit Cam, logeaient les magasiniers et les portefaix. Devant le bâtiment central, une sorte de tour austère, veillaient des hommes en armes, le torse barré de cartouchières à l'ancienne. Mais l'œil exercé de Songe vit qu'il ne s'agissait pas vraiment de cartouches, mais de micro-missiles. Elle emprunta un ascenseur avec la grosse femme qui lui dit que c'étaient deux hommes qui le manœuvraient à la manivelle. Elles atteignirent une terrasse et Songe vit les canons. Six canons dont le tube encastré dans des créneaux à l'ancienne tenaient le bassin portuaire sous leur feu.

— Nous devons prévoir des attaques de pirates venus de Corée. Ils voudraient bien s'emparer de nos richesses, mais surtout de notre situation au fond de ce golfe. Nous les avons toujours repoussés, y compris la dernière fois il y a trois mois.

D'un geste discret, elle lui désigna une partie de la terrasse cachée par des arbres en pots. Surprise, Songe découvrit qu'il s'agissait d'orangers. Comme on en cultivait sous serres dans l'ancienne Compagnie de la Banquise, mais ici dans cette chaleur d'étuve ils poussaient en plein air, chargés de nombreux fruits éclatants comme de petits soleils.

— L'appartement de mon époux.

Puis elle pénétra dans un couloir, s'inclina devant deux gardes qui allaient et venaient, s'approcha d'une double porte en bois précieux. Songe reconnut du teck. D'où pouvait-il venir ? Avant le réchauffement on en trouvait dans les forêts sous-glaciaires, mais le traitement qu'on faisait subir à ces troncs d'arbres était long et délicat, si bien qu'une simple planche atteignait des prix excessifs.

— Frappez, murmura-t-elle à Songe. Je me retire dans mon appartement. S'il convient que je prenne le repas avec vous, je saurai vous trouver.

Cette femme massive, véritable force de la nature, devenait presque tremblante et surtout effacée, trop respectueuse en approchant de l'appartement de son mari.

Après ses trois coups à la double porte, un serviteur en blanc, pieds nus, vint lui ouvrir et la conduisit dans un salon, lui désignant alors, à son grand étonnement, un pédiluve qui occupait la largeur d'un autre couloir.

— Déchausser, toi... Puis tout droit.

— Mais que dois-je faire de mes souliers ?

— Ici.

Au départ, Tharbin avait annoncé deux jours de voyage, mais en réalité il s'était écoulé près de cent heures entre son départ de Talmyr et son atterrissage dans ce pays. Pour atteindre le dirigeable elle avait dû changer de train deux fois, car plusieurs accidents de parcours avaient été signalés. La voie unique conduisant au plateau de Toura s'arrêtait à cent kilomètres du lieu où *Soleil-du-Nord* attendait. Elle avait poursuivi à dos de chameau, en vingt-quatre heures exténuantes.

Elle se sentait sale, malodorante. La fraîcheur de l'eau sur ses pieds la surprit, et elle finit par la trouver agréable. Elle ouvrit la porte en face et parcourut encore une enfilade de tapis épais. Un autre garde lui montra la porte du bureau de Nacha. Elle pataugea dans un autre pédiluve.

— Pourquoi mon cousin a-t-il baptisé son dirigeable *Soleil-du-Nord* ? C'est une provocation inutile envers la Caste des Aiguilleurs. Sait-il seulement que nous avons ici une mission d'Aiguilleurs qui étudie la possibilité de reconstituer un réseau ferré ? Vous avez vu le pont de bambous en construction sur le fleuve Liao ? J'avais demandé à Cam d'attirer votre attention sur lui au passage, l'a-t-elle fait ? demanda-t-il avec une nuance de menace dans la voix.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, inquiète pour la grosse femme. J'ai d'ailleurs admiré cette technique que je ne connaissais pas. L'ouvrage est élégant, paraît fragile, mais Cam m'a dit que sa souplesse garantissait sa solidité.

— Un convoi de cinq mille tonnes le ferait fléchir sans le faire rompre. Le tablier s'incurverait de deux mètres au centre, mais retrouverait ensuite son plan horizontal. Vous direz donc à Tharbin que ces Aiguilleurs sont très actifs et qu'ils essayent de constituer une société anonyme, la Compagnie du Réseau Mandchou.

Tharbin lui avait laissé entendre qu'elle ne pourrait engager de conversations sérieuses avec Nacha qu'au bout de longues heures de politesses, de salamalecs et de propos insignifiants. Or ce garçon entraît directement dans le vif du sujet, lui donnait déjà des ordres.

— Je vous confierai la copie des actes de cette société. Déjà je trouve que ce terme de Compagnie est bien significatif, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête, puis comme il se taisait, elle se crut autorisée à évoquer

les raisons exactes de sa visite. Nacha, dès les premiers mots, la coupa sèchement.

— Il ne s'agit pas de rumeurs, mais de réalités. Ce que je vous dirai sera le résumé d'un événement authentique. Je comprends que mon cousin, là-haut dans ce Nord soumis encore à des règles d'un autre temps, se montre d'une telle prudence.

Cette fois elle resta silencieuse.

— Je pense que vous êtes fatiguée par ce long voyage de quatre jours.

Comment pouvait-il savoir qu'effectivement elle avait quitté Talmyr depuis une centaine d'heures ?

— Mon cousin m'a envoyé un message codé. Il a raison de se méfier de nos échanges radio, car de grandes oreilles sont installées par la Caste, dans le désert de Mongolie, des paraboles grandes comme des maisons. Vous allez être conduite dans vos appartements. Vous vous y reposerez et y prendrez vos repas.

— Votre épouse Cam m'a invitée à...

— Non, elle a suggéré une invitation si jamais je l'y autorisais, mais je préfère que vous profitiez de quelques heures de détente. Vous aurez un charmant serviteur, Arbaï, un jeune garçon très dévoué.

Étrange qu'il lui donne un serviteur et non une servante.

— Vous pouvez lui demander tout ce qui vous plaira, vous montrer exigeante même, il a l'habitude.

Elle croyait comprendre, flairait un piège. Tharbin avait dû lui vanter l'expérience amoureuse dont elle faisait preuve, et ce type-là lui jetait, avec un mépris qui l'humiliait, un joli garçon dans les bras.

— J'ai l'habitude de me débrouiller seule, dit-elle avec une colère rentrée. En tant que secrétaire d'État à l'Économie j'ai droit à plusieurs serviteurs, mais je vis seule et je me suffis à moi-même.

Il eut un léger sourire qui découvrit des dents petites et blanches.

— Ce qui peut être parfois un péché selon les commandements de l'église néo.

Elle faillit ne pas comprendre tout de suite l'allusion graveleuse.

— Vos bagages vous attendent chez vous, Arbaï s'en est occupé. Je vous

reverrai dans la soirée, je suppose. Il est possible que j'aie le temps de faire organiser un dîner officiel, sinon nous le prendrons sur ma terrasse. Lorsque la nuit arrive, les orangers exhalent tout leur parfum et vous feront tourner la tête.

— Je la crois assez solide pour le supporter, répliqua-t-elle.

La porte s'ouvrit, Nacha avait dû la manœuvrer depuis son bureau, et un adolescent s'inclina profondément devant elle. Il ne portait qu'un pantalon de toile étroit, était pieds et torse nus.

— Arbaï, dit simplement le maître. Vous n'avez qu'à le suivre.

Elle dut patauger dans d'autres pédiluves avant d'atteindre son appartement qui donnait sur une terrasse. Pour découvrir le port, il fallait regarder sur la gauche. Tandis qu'elle marchait derrière le garçon, elle avait évité de le regarder trop attentivement, mais avait remarqué son dos de fille, ses hanches minces, la cambrure de ses reins. Il serait une tentation permanente, se dit-elle, surtout après Tharbin gros et gras, vite essoufflé. Mais elle essaierait d'y résister, défiant ainsi les calculs quelque peu grossiers du seigneur Nacha. Car en vérité c'était un véritable seigneur qui traitait les autres, tous les autres avec dédain, y compris sa femme Cam. Pourquoi son cousin lui avait-il menti, lui laissant entendre qu'il n'était qu'un gros bonze figé dans sa graisse et dans des traditions millénaires ?

Arbaï lui fit visiter l'appartement. Un salon, une grande chambre, une salle de bains. Puis elle désigna un pédiluve et une autre porte.

— Qu'y a-t-il là ?

— Moi. Avec la cuisine où je peux vous préparer tout ce que vous voudrez.

— Vous habitez là ?

— Tout le temps de votre séjour, que je dois rendre aussi agréable que possible. Vous pouvez me demander ce que vous voudrez, ajouta-t-il en la fixant effrontément dans les yeux, je saurai vous le donner. Je suis très bon cuisinier, je sais très bien laver, repasser et je suis aussi un bon compagnon de loisirs.

Elle eut un petit sourire et lui demanda s'il savait jouer au bimbim. Elle nota avec satisfaction l'expression affolée dans les yeux en amande ourlés de longs cils, peut-être faux. Ce garçon se maquillait, légèrement mais il se maquillait, avivait sa bouche, cernait légèrement ses paupières.

— Je ne connais pas le bimbim, fit-il penaud.

— Alors vous n'êtes peut-être pas aussi bon compagnon de loisirs que vous le dites.

— Mais je ne demande qu'à apprendre. J'ai appris beaucoup de tous les invités de mon maître.

— Invités ou invitées ?

Il fronça les sourcils, comprit.

— Les deux, fit-il sans fausse pudeur.

— Si vous êtes bon compagnon de loisirs, me feriez-vous visiter le port ? J'en ai déjà vu, mais celui de Yiengkow me paraît assez extraordinaire avec tous ces bateaux inconnus. Je n'en ai jamais vu de la sorte. Au fait, le bimbim n'existe pas.

Il cessa de sourire.

— Mon maître Nacha décidera si vous devez visiter ou non. Le port est dangereux. Il y a des marins étrangers qui ne cherchent que la bagarre et des capitaines qui enlèvent les femmes très jeunes et les filles pour les revendre ailleurs.

— Je ne suis plus ni très jeune femme ni fille, dit-elle pour le taquiner.

— Oh, ils vous enlèveraient quand même.

— Merci du compliment. Vous êtes très gentil.

— Il faut me dire tu.

L'anglais universel, dit anglais bâtard, le permettait avec l'introduction en l'espèce du français, de l'espagnol, de l'italien et surtout de l'arabe.

— Maintenant, je vais prendre un bon bain, dit-elle, je te verrai tout à l'heure.

— Voulez-vous que je le fasse couler, voulez-vous que je vous aide ensuite ? Je suis un très bon masseur.

— Je me débrouillerai toute seule, dit-elle en retraversant le pédiluve. Elle referma sa porte, essaya de la verrouiller, mais c'était impossible. Elle haussa les épaules, se rendit dans la salle de bains et pendant que la baignoire, un véritable bassin, se remplissait, elle défit son bagage. Ce garçon, comme elle l'avait prévu, était une dangereuse tentation avec ses yeux de biche, sa bouche tendre et son torse d'adolescent. Elle se doutait qu'il était largement adulte, mais celles et ceux qui succombaient à ses charmes devaient avoir

l'impression d'avoir affaire à un garçon très jeune. Toute l'ambiguïté du personnage n'était que le résultat d'une volonté supérieure, celle de Nacha. Elle avait l'impression que tout était truqué dans cette immense résidence, à commencer par ces entrepôts remplis jusqu'au toit, ce labyrinthe pour atteindre le maître de maison, les orangers. Et les pédiluves.

Pourquoi ces pédiluves nombreux ? Elle essaya de compter tous ceux dans lesquels elle avait dû tremper les pieds, en perdit le nombre.

Lorsqu'elle fut nue, un frisson la saisit et elle regarda autour d'elle comme si un voyeur l'épiait. Elle essayait de relever un trou dans le mur, un œil glauque de caméra, en vain. Elle enjamba la baignoire, se laissa aller dans un bain délicieux. Elle ferma les yeux, les rouvrit aussitôt car deux images se juxtaposaient sous ses paupières, celles du beau Nacha, celle du joli Arbaï. Du coup elle n'apprécia pas ce bain à sa juste valeur et finit par en sortir, s'essuya, se prépara longuement comme si elle devait assister à une réception fastueuse. Ce qui la faisait sourire, c'était que le jeu de bimbim n'existait pas. C'était juste pour désarçonner ce garçon trop sûr de sa séduction.

CHAPITRE 35

Ann Suba l'attendait au terminus et l'entraîna dans sa draisine particulière. Elles gagnèrent la cabine de la directrice sans rencontrer quiconque. Ann Suba lui dit que Claudion Hyponias était dans son compartiment, à l'extérieur de l'observatoire, et ignorait son retour.

— Pas trop pénible ?

— Si, dit Louria hargneuse.

Hargneuse, après tant d'années de faux oubli d'avoir cédé aux maléfices de Wist Kalagan, regrettant que son séjour, sur sa propre demande, fût amputé de ces deux jours qu'elle avait essayé de tuer aux archives manuelles.

— Mais payant ?

— Assez.

Elle lui fit part des intentions de Bourguine de louer un traîneau, avec un musher qui lui apprendrait comment conduire cet attelage.

— Kalagan a dû lui préciser tout ce qu'il savait sur les zones interdites. J'ai confié à ce météorologue ce *suspicious screen* qu'il essayera d'introduire dans l'ordinateur portable de notre bonhomme. Heureusement, il s'y connaît en électronique, mais pour obtenir de lui ce travail risqué j'ai dû promettre de le revoir d'ici quinze jours.

— Je ne pense pas que ça vous déplaît, dit Ann Suba sans la moindre compassion. Ne vous leurrez pas ; ne me leurrez pas, vous avez sur le visage les signes d'une fatigue sexuelle acceptée et même fortement désirée. Vous seriez autrement défaite si vous aviez dû vous soumettre, voire vous laisser violer, si j'ose dire.

Très choquée, Louria ne pouvait protester. C'était exact. Wist et elle n'étaient que deux désirs outranciers qui se fondaient sauvagement durant quelques instants. Lorsque leur esprit reprenait contact avec le réel, ils ne savaient que se dire, que faire. Ils s'ennuyaient durant une, deux, trois heures avant que l'envie de l'autre ne revienne. Combien de fois lui avait-il non seulement murmuré à l'oreille mais crié, au risque d'être entendu des autres clients dans les compartiments voisins : « Fais la chienne. » Et elle avait obéi, n'avait même pas tenté de le gifler. Il avait aussi mis au point d'autres

formules tout aussi dégradantes, car il ne les lançait pas dans la tension de la pâmoison, mais froidement, sans pitié, alors qu'ils n'en étaient même pas aux prémices. Et elle savait qu'en disant cela, il jouissait intensément, beaucoup plus que dans l'orgasme qui suivait.

— J'ai pris une initiative, finit-elle par dire, pour oublier ces deux jours-là. Wist Kalagan sait conduire un traîneau, c'est un musher moyen qui a appris jadis à driver un attelage. Et je lui ai proposé de circonvenir les Inuits pour qu'ils refusent de confier leur attelage à Bourguine, sous prétexte que les chiens ne l'aimaient pas. Kalagan pense que les chiens, qui sont des animaux très perspicaces, n'accepteront jamais Bourguine. Alors il se proposera.

— Un instant, dit Ann Suba, procédons par ordre. Kalagan me paraît un peu trop sûr de lui-même. Comment sait-il que les chiens en question l'aimeront, lui ?

— Parce qu'il les a déjà drivés. Oh, pas sur de longues distances, autour de NPST, surveillé à vue par les maîtres de ces animaux qui lui ont fait paraître-il des compliments.

— Peut-être se vante-t-il.

— C'est possible. Mais ça vaut le coup de le laisser faire, non ?

— Il proposerait à Bourguine de le conduire où il voudrait ? Ce type prétend qu'il veut recueillir des cendres, des poussières lunaires et des débris de météorites, mais vous savez ce qu'il peut faire, se débarrasser de votre copain et filer avec le traîneau. Ou circonvenir Kalagan. Vous l'avez prévenu qu'en devenant de la sorte le complice plus ou moins volontaire de Bourguine, il prenait de gros risques ?

— Je ne lui ai pas parlé d'Anthony, évidemment. Pour lui Bourguine est lié à un groupe terroriste, selon ma version de l'histoire, et il sait les risques qu'il prend. Seulement...

— Oui, seulement ?

— Il a besoin d'une esclave qui s'appelle Louria, une esclave qui se soumet et y prend même un plaisir difficile à expliquer. Tant que je représente la valeur ajoutée, la prime à ce que nous attendons de lui, il fera n'importe quoi, prendra n'importe quel risque.

— Ne souhaitons pas qu'il en prenne trop. Il a dû rentrer à NPST pour assister à cette pluie de météorites ? Aura-t-il pu mettre en place le *suspicious screen* ?

— Je l'ignore, mais il calculait déjà comment il s'y prendrait.

En quittant la directrice de l'observatoire, elle décida d'aller retrouver Claudion Hyponias dans son compartiment. Elle y allait avec un sentiment indéfinissable, peut-être de culpabilité, mais aussi d'agacement. Après ces quatre jours d'absence, deux avec Kalagan, deux aux archives manuelles, il allait attendre d'elle un peu d'amour et elle se sentait lasse, dépouillée de tout désir en pensant à lui. Kalagan ravageait l'affectif, détruisait tout ce qui était délicat, tendre, la voulait nue, non seulement physiquement mais écorchée vive, tous les faisceaux nerveux excités par la libido.

Claudion la reçut comme si elle était partie de la veille, et cette attitude au lieu de la soulager l'intrigua.

— Toujours pareil à Salt Lake Station ?

— Je n'ai guère eu le temps de visiter.

— Tu as fait des trouvailles au Centre des Archives manuelles ? As-tu eu la curiosité d'aller consulter celles que l'on a trouvées à Karachi, dans les fameux wagons-mémoires ? Les Aiguilleurs ont réussi, lorsque les glaces se disloquaient, que les réseaux s'effondraient, à en sauver quelques-uns. Ils les avaient attelés à de puissantes motrices et celles-ci entreprirent une véritable épopée pour rejoindre les régions du Nord. Il y aurait une œuvre romanesque à en tirer, un roman ou un film. Parfois j'ai été tenté d'en écrire le scénario.

Elle l'écoutait sans comprendre. Il parlait pour ne rien dire, cette histoire de wagons-mémoires était abracadabrante et visiblement le laissait indifférent. Il lui tendit un verre de vodka parfumée artificiellement à l'orange.

— Il faudrait passer des années entières dans ce Centre des Archives manuelles, finit-elle par dire.

— Pourquoi pas, si le soir en rentrant au traintel on peut se faire sauter de toutes les façons possibles ? Ça ne doit pas manquer de charme.

Elle cessa de boire, le regarda. Il souriait bizarrement.

— Tu veux dire que tu pourrais m'accompagner la prochaine fois que j'irai les consulter ? murmura-t-elle, sachant qu'elle disait n'importe quoi elle aussi.

— Tu n'as pas besoin de moi pour aller faire la pute avec Wist Kalagan. Est-ce qu'il te souffle toujours dans le creux de l'oreille sa formule magique...

Elle lui jeta le verre au visage et sortit du compartiment, courut dans les tunnels translucides pour rejoindre sa cabine au plus vite.

CHAPITRE 36

Madrika révéla la proposition de loi qu'il comptait défendre devant l'Assemblée et qui, affirmait-il, obtiendrait la majorité absolue, peut-être même l'unanimité des voix. Yeuse le regarda fixement, se demanda où gîtait l'intelligence, du moins la conscience de la réalité dans ce corps, ce visage de momie. Le vétéran était si ridé que si on avait déplié sa face on aurait obtenu une peau double de celle d'origine.

— Vous n'oserez pas proposer cette loi scélérate, dit-elle en retenant sa respiration.

— Oh, si, je le ferai.

— Pourquoi pas ? fit Magda Pernez, c'est une loi de salubrité publique.

— Personnellement, dit Jamaïca, je suis d'accord, il faut en finir avec les risques de contamination par la radioactivité, et d'ailleurs nous n'aurions jamais dû accepter des réfugiés dans ces camps. Même si ceux-ci se trouvent éloignés de Punta Arenas, il y a eu des cas de leucémie.

— Pour ma part, je suis neutre, précisa Fergaz. Ni pour ni contre. Ce sera une loi ou elle ne sera pas. Je ne veux pas militer pour ou contre.

— Fergaz, il y a des survivants dans les plaines du nord, nous le savons. Vous allez les sacrifier au nom de votre neutralité ?

— Nous allons purifier le pays, c'est tout, dit Madrika.

— Vous allez dépenser une fortune, ruiner la Patagonie occidentale, hurla Yeuse. Nous ne pourrions jamais produire tout le napalm que vous projetez de lâcher sur les zones contaminées. Des milliers de tonnes. Nous avons autre chose à faire que gaspiller notre argent.

— Le capitaine Junquil, du *Rewa*, vous a bien dit que les tunnels du fameux réseau clandestin de haute montagne recelaient des quantités énormes de munitions, de missiles, de napalm, d'explosifs, eh bien nous allons répandre ce napalm entre le 42^e parallèle et le 50^e, dit Madrika.

— Vous pouvez même aller jusqu'au 51^e pour plus de sécurité, lança en parfaite sérénité Magda Pernez. Nous serons plus tranquilles.

Le voyage du phoquier avait été un succès. Junquil avait réussi à trouver

les grands entrepôts secrets des Aiguilleurs dans la montagne, et depuis des caravanes de mulets les descendaient vers le sud. Yeuse avait envoyé des militaires pour surveiller les convois et empêcher les pillages. Beaucoup de vivres, d'huile, mais aussi de munitions, d'armes de toutes grandeurs, des locomotives ultra-modernes à moteur nucléaire, mais bien mieux isolées que celles des générations précédentes. Des milliers de wagons remplis à ras bord de nourriture. Junquil pensait qu'il faudrait des années pour tout récupérer et qu'il fallait songer à la création d'une ligne ferroviaire le long des îles Magellannes, à l'ouest, ainsi appelait-on cette myriade d'îles remontant vers le 40^e parallèle.

— Vous allez incendier au napalm environ cent cinquante mille à deux cent mille kilomètres carrés. On n'a jamais entendu parler d'un incendie de cette ampleur. La fumée sera d'une telle densité, si épaisse que le ciel s'obscurcira durant des mois, des années. Vous allez bouleverser notre équilibre écologique, ramener l'hiver nucléaire éventuellement.

Cette fois, Madrika resta coi et ses multiples rides eurent comme un frisson. Une onde de doute les fit vibrer comme des fanons de dindons. Tant qu'on parlait d'humanité ce conseiller et aussi les autres, à l'exception de Fergaz, s'en fichaient totalement, mais la menace d'un bouleversement climatique les retournait tous comme les doigts d'un gant. Fergaz, dans son coin, applaudit discrètement sa présidente d'avoir trouvé l'argument décisif.

Madrika reprit du poil de la bête, car cette garce de Magda venait de lui souffler un argument qu'il paraissait apprécier.

— Nous ne sommes pas forcés de tout brûler en même temps. Nous pourrions procéder par zones, par bandes parallèles au 50^e pour commencer.

— Au 51^e, insista Magda qui paraissait y tenir beaucoup.

— Bon, le 51^e et une semaine après, quand les fumées se seront dispersées, le 50^e, puis le 49^e, etc. Nous ne provoquerons certainement aucune incidence sur le temps.

— Je veux l'avis du Comité de protection écologique, exigea Yeuse, qui était dans son droit absolu de présidente. La loi ne pourra venir devant l'Assemblée que si le CPE donne un avis favorable.

— Vous les connaissez pourtant, gémit Fernaz, tous de vieux birbes qui mettent des heures pour décider s'ils se réuniront un jour plutôt qu'un autre. La loi devra attendre des mois et la contamination nous aura tous détruits.

— Il n'y a actuellement aucun risque important. Les cas de leucémie étaient déjà enregistrés bien avant que les spectres de l'Altiplano nous

arrivent. Sachez que je m'opposerai à cette proposition de loi en usant de toutes les possibilités qui me sont offertes. Vous risquez, en brûlant tout le pays, de mécontenter le président Exécoulas de la Patagonie orientale. Je ne tiens pas à ce que nos relations diplomatiques, déjà bien compromises, soient complètement ruinées par un projet aussi scandaleux et surtout inhumain.

— Il n'y a pratiquement plus de survivants au nord, protesta Magda Pernez.

— Écoutez, Magda, allez sur place, faites-moi un rapport et ensuite je verrai si je dois accepter cette proposition de loi.

Magda haussa les épaules et tourna le dos. C'était gagné pour ce jour-là, mais ils reviendraient à la charge, estimait Yeuse.

CHAPITRE 37

Lorsque les canons de proue de la jonque de tête tirèrent, le dirigeavion cherchait à décoller car d'un seul coup deux filtres à hélium sur quatre refusaient de fonctionner. Il fallait donc prendre l'air comme un vulgaire hydravion. Ce qui tout d'abord rendit Lien Rag furieux s'avéra ensuite une chance bienvenue, car les canons de proue pouvaient tirer dans n'importe quels azimuts et auraient fatalement atteint la structure dirigeable, l'appareil s'élevant dans ce cas assez lentement. Lienty aux commandes donna le maximum de vitesse alors que les canons des deux autres jonques tonnaient.

La lourde masse se souleva enfin sur les flotteurs et le dirigeavion monta aisément vers les nuages argentés. On pressentait que derrière eux une lumière incandescente cherchait à les transpercer.

À huit cents mètres, Lienty effectua un virage à grand rayon.

— Ils ont cherché à nous descendre, disait Lien Rag toujours furieux. Nous allons les couler.

— Navire au 190, annonça Gislake. Apparemment il s'agirait de la *Chimère*, mais nous n'avons eu aucun écho sur l'écran radar quand nous étions posés sur la mer.

C'était bien la *Chimère* qui fonçait à grande allure, toutes voiles ferlées, son étrave soulevant deux énormes vagues de chaque bord et son sillage bouillonnant encore un mille en arrière. Tom-Tom arrivait à la rescousse, ses instruments de détection, bien plus perfectionnés que ceux du dirigeavion, avaient depuis longtemps situé l'armada des jonques et l'aéronef.

Une série de fusées éclatèrent au-dessus des jonques.

— Ordre de mettre en panne sur-le-champ, mais les pirates ne connaissent peut-être pas leur signification. Maintenant il devrait y avoir un missile qui explosera au-dessus d'eux.

Ce qui se produisit cinq minutes plus tard. Tandis que la première jonque taillait sa route à petite vitesse, les deux autres se présentèrent de profil, face à la *Chimère*. Il fut impossible de voir si leurs sabords étaient ouverts, mais apparemment ils l'étaient car une première salve retentit.

— Huit canons ont tiré en même temps.

Mais le capitaine de la *Chimère* avait déjà trouvé la parade et, disposant d'une réserve de puissance, avait parcouru près d'un kilomètre en moins de deux minutes, si bien que les obus filèrent se perdre à l'horizon.

— À nous, dit Lien Rag, on bombarde en piqué la jonque qui arbore ce drapeau rouge et vert. Trois largages, des cinq tonnes.

Lienty bascula l'appareil selon un angle de cinquante degrés, et s'étant attachés, ils regardèrent, fascinés, approcher le pont de cet étrange navire, remarquèrent qu'il était surchargé de containers et même d'un transformateur électrique mobile, certainement volé lors d'un pillage. Ils ignoraient alors la tragédie de l'île d'Alone.

Deux bombes frappèrent le voilier en plein, la troisième tomba à la mer au-delà de son flanc bâbord, mais son explosion fit basculer la jonque sur son flanc opposé et les marchandises trop nombreuses, trop lourdes, mal arrimées dans les cales, se déplacèrent et d'un seul coup le bateau se retourna, les dérives en l'air.

— Je croyais qu'elle possédait une quille, cria Lienty qui attaquait sa ressource vers le ciel.

Lien Rag essayait de voir le bateau des Simone, mais une fumée épaisse courait sur la mer et le cachait. Il crut que le beau voilier avait été touché, alors que c'était l'huile de la jonque qui brûlait à l'intérieur de la coque retournée. Des marins essayaient de s'éloigner au plus vite de cette nappe en feu en nageant désespérément, mais la plupart furent rattrapés par le brasier. Des ballots, des caisses, des containers remontaient du pont englouti, émergeaient la plupart de la surface de l'eau dans un jaillissement plus ou moins élevé. Des marins furent ainsi sauvés et purent se hisser sur la coque retournée, peut-être brûlante, à l'aide des filins emmêlés dans les ailerons des dérives au nombre de trois.

Les deux autres jonques avaient fait demi-tour et se rapprochaient du naufrage. Tandis que l'une continuait, l'autre se mit en position de tir. Les servants avaient relevé leurs canons à long tube et visaient le dirigeavion, mais Lienty effectuait toute une série de figures qui les désorientaient. La fumée se dispersa un peu, et consternés ils ne virent plus trace de la *Chimère*.

— La jonque aurait-elle tiré une bordée juste avant que nous ne la coulions ? s'étonna Lienty. Je ne le pense pas.

— Pas de nappe d'huile, pas d'épaves, rien qui indique un naufrage.

Lien Rag regarda par les hublots, découvrit le voilier qui à toute vitesse, il estima celle-ci à plus de vingt nœuds, contournait les deux jonques rescapées.

Aucun bateau n'était capable d'un tel exploit, ni aucun capitaine aussi habile.

Les jonques manœuvraient mal, trop alourdies, et soudain il se produisit un fait assez surprenant et comique, venant de la part de ces forbans d'une grande cupidité. Ils poussaient à l'eau les containers, les marchandises entassées sur le pont de la jonque qui tout à l'heure était en tête. Celle-ci arborait un drapeau noir et vert. Celui de la troisième était rouge et vert. Le vert paraissait une constante pour les trois navires.

— De toute façon, ils ne pourront pas vider les cales et ce sont les marchandises qui y sont entassées qui les alourdissent.

Gislake venait d'entrer en liaison avec la radio des Simone et l'avait signalé par un grand cri.

— Attention, lança-t-il, il y a des otages, certainement dans la jonque de tête qui essayait de se défilier, plusieurs prélats.

— Comment ça des prélats ? s'étonna Lien Rag.

Gislake lui fit signe de se taire. Il écoutait la radio de la *Chimère* en prenant des notes. Il lui passa un premier feuillet. Lien après avoir lu avec un haut-le-cœur, le passa à Lienty qui pilotait, effectuant des passages réduits au-dessus des navires. La jonque venue au secours des naufragés les embarquait à l'aide de grands filets sur chaque bord.

Lien Rag et les siens venaient d'apprendre la destruction d'Alone, la mise à sac, les exactions cruelles, l'embarquement de plusieurs otages dont quatre prélats très importants. Tom-Tom disait qu'il était impossible de les couler dans ces conditions. Mais les Simone étaient bien décidés à ne pas les laisser s'enfuir. Qu'en pensait Lien Rag ?

— Nous gaspillons pas mal d'huile, dit alors Lienty, et si nous voulons avoir quelque chance d'atteindre la mer de Dawson et sa banquise pour en trouver, nous devons prendre une décision. Ou nous nous posons pour réparer la structure gonflable ou nous gagnons le sud à petite vitesse.

Prévenu, Tom-Tom dit qu'il mettait à leur disposition autant d'huile, de fuphoc qu'ils désiraient, ses réservoirs étant pleins.

— Je suis certain que votre ronde dans le ciel impressionne plus ces forbans que notre voilier. Continuez si vous voulez bien, nous allons voir ce qu'ils décident de faire.

— Entendu, répondit Lien Rag, mais nous devons nous poser pour réparer nos filtres à hélium qui nous ont lâchés au moment le plus critique. Leurs obus ont failli nous atteindre.

Au troisième passage, Lien Rag, qui avait remplacé Lienty aux commandes, découvrit une sorte de remue-ménage sur le pont de la jonque rouge et verte qui paraissait être le navire amiral des pirates. Et ce fut Gislake qui en donna la raison.

— Ils ont fait monter les otages sur le pont. Je vois des soutanes violettes et d'autres qui sont noires. En tout une douzaine de personnes. Toutes ont les mains attachées dans le dos...

— Les Asiatiques semblent préparer quelque chose sur bâbord, dit le glaciologue. Je vais m'éloigner pour que vous puissiez distinguer ce qu'ils fabriquent.

Il perdit de l'altitude, vola à ras des flots le temps que ses compagnons découvrent ce que préméditaient ces gens-là.

— Ils ont lancé une planche par-dessus la rambarde. Elle surplombe la mer, soutenue par des drisses de voiles.

Tout de suite, Lien sut de quoi il s'agissait.

— Ils vont faire avancer les otages un à un sur cette planche, les poussant à l'aide d'une épée ou d'une lance pour qu'ils basculent dans l'eau.

CHAPITRE 38

Lorsque Quelze et Herman revinrent de l'île d'Aguila, ils remorquaient derrière eux trois énormes lions de mer dont ils espéraient retirer cinq cents litres d'huile. Ils avaient navigué durant vingt heures pour le retour, ayant dû se battre contre les requins et même contre un orque attaquant leurs captures. À l'aide d'un projecteur ils tenaient les prédateurs à distance, mais Herman avait fini par s'installer sur l'un des cadavres insufflés pour abattre les requins trop audacieux. Lorsqu'ils arrivèrent dans la baie de Trinidad, ils se rendirent compte que l'un des cadavres était à moitié dévoré, mais ils s'en moquaient, trop angoissés par le sort de Liensun abandonné durant cinq jours. Ils furent donc surpris et soulagés de le voir se lever de sa couchette, non sans mal cependant, pour les accueillir. Au fur et à mesure qu'ils approchaient une puanteur les agressait et ils finirent par mettre leur main devant le bas de leur visage.

— Désolé, leur cria Liensun, ce sont les cadeaux de mes copains. Mais comme ils sont trop loin je ne pouvais pas aller les enterrer.

Il désignait une sorte de dune de sable sur laquelle étaient posés quatre objets noirs, vibronnant sous un nuage sombre.

— On dirait que ces trucs sont électrisés, remarqua à voix basse Herman. Que veut-il dire par cadeaux de ses copains ? C'est nous ses copains, non ?

Quelze ne répondit pas. Il alla vers Liensun, le serra doucement dans ses bras.

— Ça va ?

— Sauf le dos, il saigne et je ne pouvais pas me soigner.

Herman lui tapota brièvement l'épaule, continua vers les fameux cadeaux, plein de curiosité. Il s'immobilisa d'un coup, moulina des deux bras avec rage contre le nuage.

— Des mouches à viande, expliqua Liensun, des millions.

Herman recula lentement avant de faire demi-tour. Il apostropha Liensun comme s'il était responsable de cette horreur.

— Non, mais tu deviens dingue ou quoi, de parler de cadeaux ? Il y a

quatre têtes coupées là-bas, dont une tête humaine.

— Tête de loup-garou, dit Liensun, un loup-garou inversé, mais avec une gueule horrible. Tu n'avais pas besoin d'aller y voir, avec les jumelles on a une aussi bonne vue.

— Et tes copains, ces sales loupés ?

— Ils ont veillé sur moi durant cinq nuits. C'est au cours de la première que ces salopards rôdaient pour m'attaquer. Boug et ses amis les ont interceptés et ont décollé leurs têtes pour me les offrir. Tiens au fait, Boug envoie aussi les deux petits me ravitailler. Un jour un lapin rôti avec des pruneaux, le lendemain une langue de veau bouillie avec des citrons je crois, j'ai pas vraiment apprécié, puis un gigot avec des racines d'un goût assez sucré et un poulet. Certainement sauvage car la chair était un peu dure mais vraiment goûteuse.

Quelze regardait en direction de la dune et de la végétation.

— Ils sont toujours là ?

— Je ne pourrai pas rester là à travailler sur le bourrin en sachant qu'ils nous épient, décréta Herman. Ces loupés je ne veux pas en entendre parler, je ne veux pas les voir, ni surtout les sentir. S'ils aiment la puanteur, ce n'est pas mon parfum préféré. Si tu communique avec eux, dis-leur de foutre le camp. Alors seulement je m'attaquerai au bourrin. Mais pas avant. En attendant je vais à bord me prendre une douche et bouffer quelque chose. Vous saurez où je suis, mais je ne descendrai que lorsque nous serons seuls.

— Nous ne serons jamais seuls, lui dit Liensun très calme, car les loupés sauvages, une fois les autres partis, reviendront. Ils veulent nous tuer, nous bouffer parce que nous sommes des hommes. Le clan de Boug est composé d'individus dont les gènes gardent la mémoire des rapports affectifs qui existaient et existent toujours entre le chien, la chèvre et l'homme. Ce sont des canidés, des caprins, même si Boug a une tête de loup, je pense de chien-loup. Ils sont attirés par nous, cherchent notre amitié. Les autres sont issus d'individus sauvages qui haïssent les humains. Il ne faut porter aucun jugement moral. C'est ainsi. Mais ce n'est pas une raison pour nous laisser bouffer par eux. Tu peux retourner à bord, j'aiderai Quelze. Nous allons dépecer ces beaux lions de mer. Vous avez fait une belle chasse.

— Il faut le faire sans tarder, dit Quelze. Ils commencent à fermenter.

Comme il l'avait dit, Herman embarqua pour l'hydravion et s'y enferma. Il étira derrière lui une aussière qui permit à Quelze de ramener le canot. Le mécanicien prépara un treuil pour hisser une à une les bêtes marines sur la

plage. Liensun, serrant les dents, s'arma d'une tronçonneuse électrique pour commencer de débiter les carcasses. Quelze alla chercher la petite fonderie. On ne pouvait y traiter que soixante à soixante-dix kilos de lard à la fois, et la transformation en huile demandait une heure, plus quand on commençait.

Ils travaillèrent dur jusqu'à la nuit, récupérèrent cent litres d'huile. Chaque opération donnait environ vingt litres. Les lions de mer commençaient effectivement de se décomposer, mais le lard restait intact. Pendant que Liensun surveillait la fonte, Quelze creusa le sable pour enfouir les restes de carcasse du premier animal dépecé. Au retour, Liensun lui montra un paquet recouvert de feuilles de bananier quelque peu flétries, qui laissaient échapper des filets de sang.

— Le foie du lion de mer, une pièce de six kilos au moins. Veux-tu aller le porter tout en haut de la dune ? Je t'assure que tu ne risques rien. Je pense que ça leur fera plaisir de goûter à une nourriture qu'ils ignorent. Le foie de phoque est délicieux.

Quelze le regarda, prit le paquet, hésita puis se dirigea vers la dune. Si Herman l'apercevait alors, il penserait que la folie de Liensun avait gagné son collègue mécano.

— J'en ai gardé un peu pour nous. Il y a de l'extrait d'oignon pour le faire sauter avec.

Lorsque la nuit vint, ils allumèrent une lampe à huile qui attira les mouches à viande.

— Il faudrait enterrer ces têtes, dit Quelze. Quand je suis allé jusqu'à la dune j'ai dû m'arrêter de respirer en contournant la crête sur laquelle elles sont exposées.

— Elles attirent les mouches, c'est certain, mais servent de répulsif pour ces carnassiers qui rôdent non loin d'ici. Il faut choisir. Dans un jour ou deux elles n'empesteront plus. Je ne peux enterrer ces présents sans vexer mes amis. Je te conseille de coucher à bord, car ici il y a de si nombreux bruits, des feulements, des frôlements, des respirations si fortes que tu ne pourrais trouver le sommeil. D'autre part, si mes amis, je veux dire Boug et son clan, veulent me rendre visite, ils le feront plus facilement si je suis seul. Ne t'en formalise pas, mais ils sont assez subtils pour deviner votre refus de les rencontrer.

CHAPITRE 39

Chaque fois, l'Esquimau propriétaire de l'attelage les suivait. Il restait invisible, mais Wist Kalagan savait qu'il était dans leurs traces. Bourguine ne s'en doutait même pas. Lorsqu'ils n'étaient plus en vue de NPST, l'astrophysicien prenait le fouet, mais les chiens refusaient alors de tirer et s'asseyaient, figés, le regard sur les brumes lointaines. Bourguine enrageait, faisait claquer sa lanière, les aurait massacrés, mais Wist veillait et retenait son bras. Dès qu'il lui reprenait le manche court, les chiens se redressaient et attendaient ses ordres.

— Pourquoi se comportent-ils aussi stupidement ? s'énervait Bourguine.

— Ils ne sont pas stupides, mais ne demandent que de l'amour. Vous ne leur en manifestez pas.

— Foutaises, ce sont des animaux. Ils n'ont pas d'affectif, juste des instincts.

— Comme vous voudrez. Persistez dans cette certitude butée et vous ne les driverez jamais. Mais qu'importe après tout, puisque je suis là pour vous servir de musher.

L'autre serra les mâchoires. Visiblement ce n'était pas ce qu'il envisageait au début, mais il devrait en convenir. Sans lui, il ne pourrait jamais faire la course qu'il devait effectuer.

Wist Kalagan ignorait ce qu'il en était, restant persuadé qu'à Salt Lake Station Louria ne lui avait pas dit toute la vérité, mais elle finirait bien par lui cracher le morceau. Elle affirmait que Bourguine appartenait à un groupe de terroristes et qu'il avait certainement rendez-vous dans cette immensité glacée avec un correspondant qui attendait quelque part. Ça, Kalagan ne le pensait pas. Les nombreuses patrouilles qui circulaient sur les voies uniques auraient tout de suite repéré un bonhomme se cachant dans un igloo, même enfoui dans la banquise. Les services secrets des Aiguilleurs utilisaient des Inuits pour quadriller les espaces où les réseaux n'existaient pas.

Ce soir-là, comme tous les autres, ils retournèrent à NPST. Bourguine, en bougonnant, régla la location au propriétaire de l'attelage qui ne dissimulait pas une certaine ironie sous sa moustache tombante. Il les suivait à distance, savait que les chiens refusaient d'obéir à ce bonhomme-là alors qu'ils acceptaient que Kalagan les mène.

Ce même soir le météorologue fut convoqué par Perkins, le directeur, qui lui demanda ce qu'ils faisaient tous les jours sur la banquise avec ce traîneau.

— Nous ramassons des traînées de poussière que Bourguine estime être d'origine lunaire, des météorites.

C'était la vérité. Mais Bourguine le faisait visiblement sans le moindre intérêt pour ce qu'il trouvait. Un véritable chercheur se serait passionné, enthousiasmé pour certaines trouvailles. Pas lui.

— Je le trouve bizarre, dit Perkins, et je me demande encore pourquoi la directrice de 87°7 nous a signalé une pluie de météorites. Nous n'en avons rien vu. J'ai dû ramener votre permission à deux jours seulement, à cause d'elle.

— Hé bien, la prochaine fois j'en prendrai six, dit Wist sans paraître affecté. Mais lui aussi s'était demandé ce que signifiait cette histoire inattendue de météorites qui l'avait privé de deux jours supplémentaires en compagnie de Louria. Lorsqu'il l'avait retrouvée, il avait eu l'impression d'être atteint de satyriasis. Il était insatiable et certain d'avoir communiqué ce fantastique désir érotique à Louria. Puis il avait dû retourner ici alors qu'elle faisait des recherches dans le Centre des Archives manuelles de la capitale. Était-ce en liaison avec les activités et les intentions de ce Bourguine ?

— Je trouve bizarre, poursuivit Perkins, que ce Bourguine se soit porté volontaire pour ce poste qui n'a rien de bien excitant. Là-bas, à NPST, il disposait d'appareils superbes, modernes, alors qu'ici ce radiotélescope est de portée réduite et ne peut satisfaire un chercheur de sa qualité. D'autre part, son dossier comporte des ombres qui m'inquiètent. Vous fait-il des confidences ?

— Pas une seule.

Ce qui était la vérité. Bourguine ne se souciait que d'une chose, pouvoir mener cet attelage et se passer de lui.

— Je vous demande d'être vigilant. C'est une chance que vous vous soyez rapprochés l'un de l'autre, car sur son dossier il est décrit comme farouche et peu amical. Il aurait pu faire ses randonnées avec un Inuit qui évidemment ne nous aurait rien dit de son comportement. Vous les connaissez, ils ne se mêlent pas des affaires de Blancs. Mais puisqu'il vous accepte, surveillez-le discrètement et si quelque chose vous paraît bizarre n'hésitez pas à venir me trouver.

Bourguine ne venait pas de façon régulière à la cafétéria de NPST et normalement, en tant que nouveau venu, il aurait dû payer un pot d'arrivée,

mais ne l'avait pas fait. Lorsque Kalagan lui avait suggéré de le faire pour rompre la glace, c'était sa plaisanterie habituelle et lassante, Bourguine avait haussé les épaules. Il devait avoir emporté des provisions car le soir par exemple, il sautait souvent le dîner.

Après avoir quitté Perkins, Wist alla manger puis acheta une bouteille de vodka à la cafétéria, et l'emporta jusqu'au petit observatoire. Il dut frapper à plusieurs reprises avant que Bourguine en robe de chambre ne vienne lui ouvrir.

— Ah, c'est vous ?

— Moi et elle, dit Wist avec entrain.

— Je ne bois pas.

— Juste une goutte pour trinquer ensemble.

L'autre se résigna.

CHAPITRE 40

Farnelle profita du repas du soir pour expliquer qu'ils ne pouvaient plus sacrifier de temps à la recherche de l'hydravion de Liensun. Cette décision tomba sur le petit groupe comme le premier coup de cloche d'un glas funèbre. Jael soupira, et pour la première fois Fleur vit des larmes dans ses yeux. Elle ne pouvait comprendre que sa mère revoyait son demi-frère enfant. Tout petit bébé, puis garçonnet, adolescent. Elle l'avait élevé avec amour et d'un seul coup réalisait qu'il avait disparu à jamais.

— Nous avons approché toutes les côtes qui nous paraissent jonchées d'épaves reconnaissables. Nous avons découvert des restes de petits bateaux, des squelettes, de la radioactivité. Certains endroits nous furent même interdits au risque d'y laisser la vie. Si Liensun et ses amis se sont hasardés à débarquer là, en supposant que l'hydravion ait coulé, ils n'ont pu en réchapper. Demain, nous effectuerons une dernière fouille du côté du rio Chico, avant de nous diriger vers le sud. Nous n'emprunterons pas le détroit de Magellan.

— Nous pourrions visiter les Malouines, dit Fleur avec une rage contenue. Peut-être ont-ils échoué là-bas.

— Écoute, Fleur, répondit Danglov qui d'ordinaire la traitait avec une indulgence amusée, les îles en question sont très découpées. Je crois qu'elles comportent des centaines d'anses plus ou moins grandes. Si nous devons les explorer toutes, nous en aurions pour des mois et nous ne pouvons nous le permettre. Nous devons rallier la mer de Weddell, acheter du fuphoc aux petits chasseurs et rejoindre les Kerguelen qui ont grand besoin de ce carburant.

— J'ai moi aussi étudié les cartes, dit-elle sèchement. Nous devons obligatoirement les apercevoir. Soit nous passons entre elles et la Terre de Feu, soit nous les contourmons.

— Ce qui nous prendrait un jour de plus, précisa Danglov, et notre contrat est très strict.

— D'accord, dit Farnelle, nous pouvons les contourner par l'est, c'est-à-dire les laisser à tribord en nous en approchant au maximum, mais je sais que les récifs sont nombreux dans le coin. Si la mer est mauvaise, ne compte pas sur nous pour prendre le risque de se faire éperonner par une roche invisible

sous l'eau.

— Nous pourrions peut-être atteindre la Géorgie du Sud ? murmura Jael.

— Deux jours de plus, non, c'est impossible, affirma Danglov.

Et si c'était lui qui le disait, c'était définitif.

— Je suis déçue que Lien Rag n'ait pas lui-même effectué ses recherches propres. Depuis le ciel on aperçoit bien plus de détails qu'en bateau, et à bord du dirigeavion il a un système très perfectionné de prises de vues. Celles-ci sont effectuées avec un zoom et j'ai toujours été surprise de leur précision, raconta Farnelle.

— Lien est parti comme toujours sur une idée utopique, commença Jael.

Mais le regard de sa fille la fit taire dans un grand soupir.

— Effectivement, murmura Fleur entre ses dents, c'est son fils, mais tu es sa demi-sœur. Et je sais que tu participas à une sorte de complot pour forcer Lien Rag à engrosser Sunny, votre mère commune à Liensun et toi-même[1]. Cette histoire est colportée par des gens qui vous veulent du mal, je sais, mais elle doit avoir un fond de vérité ?

— Fleur, je t'en prie, cria Farnelle, voyant Jael devenir atrocement pâle. Ce n'est pas le moment de tout souiller avec des ragots immondes.

La jeune fille resta sereine, fixant sa mère qui n'osait la regarder.

— Mon père n'était pas forcé de reconnaître ce fils, mais il l'a fait et rien que pour cela je l'aime. S'il est parti en mission, c'est qu'il était préoccupé par une chose importante. Il n'a pas sacrifié Liensun, il a fait un choix politique en tant que président des Kerguelen. Il est malvenu de le lui reprocher.

Farnelle et Danglov échangèrent un regard entendu. La petite faisait montre d'une forte personnalité.

CHAPITRE 41

Durant deux jours elle ne vit personne et s'ennuya mortellement. Sa seule distraction, c'était Arbaï qui la lui offrait avec sa naïveté de garçon se croyant irrésistible. Il déploya tous ses charmes au propre comme au figuré, exposa en toute candeur ses qualités physiques, sa beauté équivoque. Il ne cachait pas le désir qui le tourmentait, mais elle se demandait s'il n'avait pas glissé un postiche dans son pantalon de toile. Ensuite, il apparut en short très court découvrant ses jambes aussi soyeuses que celles d'une fille.

— Vous vous épilez, Arbaï ? demanda-t-elle, sachant fort bien que les Asiatiques n'avaient qu'un système pileux réduit.

Il partit vexé, revint rhabillé avec une veste et l'air gourmé. Elle s'amusait à lui commander n'importe quoi et il la satisfaisait au plus vite. Voulait-elle un jus d'orange que dans la minute il le lui apportait. Alors qu'elle n'en avait plus envie, il le remportait sans cesser de sourire. Elle lui dit qu'à son avis la salle de bains n'était pas vraiment propre, et il passa une matinée à s'escrimer sur les appareils, sur le sol, tandis qu'elle faisait toujours une moue critique. Il la tentait comme un fruit défendu. Sa peau devait être suave, parfumée sous les mains et la bouche, mais céder à ses mines de chatte c'était se livrer indirectement à Nacha. Chaque soir, Arbaï s'absentait une heure, certainement pour aller faire son rapport au maître, car il n'avait d'autre raison de disparaître ainsi. On lui livrait tout ce qu'il commandait par un interphone acoustique.

— Non, il n'y a pas ce que vous appelez téléphone, lui répondit-il lorsqu'elle s'étonna. Pour communiquer avec l'extérieur, il y a la radio.

— Mais vous disposez d'électricité.

— Grâce à un gros alternateur dans les entrepôts. Mais en ville on s'éclaire avec de l'huile, du pétrole.

Le soir du deuxième jour, une sonnerie aigrette retentit dans l'appartement et elle n'en sut pas tout de suite la raison. Elle cherchait l'origine de ce son agaçant et décida d'aller demander à son serviteur des explications. Il l'attendait à la porte de son propre appartement, visiblement très alarmé, et dès qu'elle ouvrit sa porte et avança un pied vers le pédiluve, il lui cria d'arrêter.

— Ne bougez plus, rentrez chez vous et attendez la fin de l'alerte. Il y a

danger.

— Mais en quoi le pédiluve est-il dangereux ?

— Rentrez, supplia-t-il, promettez-moi de ne pas essayer de sortir. Je vous expliquerai ensuite quand la sonnerie cessera. Mais encore faut-il être certain qu'elles s'arrêtent toutes. Un jour l'une s'est détraquée et mon ami Vitim croyant que l'alerte était finie...

— Et alors ?

— Plus tard.

Elle retourna sur la terrasse, se pencha pour voir le port. Comment étaient alimentées les lampes à la lumière fort brillante ? Ce n'était pas l'huile qui donnait un tel éclat.

La sonnerie s'arrêta et elle comprit qu'elle était multiple avec un émetteur dans chaque pièce de l'appartement. Peu après, Arbaï réapparut, essuyant ses pieds sur le tapis de bain déposé devant la porte principale. Il avait donc traversé le pédiluve.

— M'expliquerez-vous à la fin ?

— M'expliqueras-tu, mon cher Arbaï ? exigea-t-il.

Souriant, elle répéta.

— Bien. Si vous aviez posé le bout menu de votre joli gros orteil dans le pédiluve, vous ne seriez plus de ce monde.

Elle se refusa à y croire, mais il insista.

— Un domestique est devenu fou de rage et voulait tuer tout le monde. Il a bien fallu l'empêcher de faire un massacre. Il s'était procuré une vieille mitraillette et avait déjà abattu l'aide cuisinier et une femme de ménage.

— Et les pédiluves ont été électrisés ?

— Voilà. Le seigneur Nacha veille sur la sécurité de tous et de sa maison. Depuis son bureau, il déclenche la sonnette en même temps qu'il envoie le courant électrique.

— Le domestique est mort ? demanda-t-elle, ses bras couverts de chair de poule.

— Il croyait sauter les pédiluves, l'imbécile. Au troisième il a glissé et voilà.

Il la regarda en penchant la tête sur le côté. Il portait une veste, mais celle-ci était ouverte sur son torse luisant. Il devait se frotter d'une huile quelconque.

— Vous êtes bouleversée, voulez-vous que je vous masse ? Cela vous calmera et vous fera entrevoir les joies du paradis.

Elle faillit se laisser convaincre, mais décida d'aller prendre une douche combinée, brûlante et froide. Il eut l'audace de la suivre jusqu'à la salle de bains, mais elle lui claqua la porte au nez, restant cependant haletante, appuyée contre. Elle mourait d'envie de le laisser entrer.

Lorsqu'elle sortit les cheveux ruisselants, il attendait sagement et lui proposa de la coiffer. Elle dit qu'elle voulait laisser ses cheveux sécher naturellement. Soudain elle éprouvait le besoin de le mortifier, et lui demanda s'il avait un petit ami.

— Je ne dis pas une petite amie, répéta-t-elle sciemment.

Il sourit.

— Je n'en ai nul besoin puisque je suis celui du seigneur.

C'était dit sans effronterie, avec une parfaite sérénité.

— Mais, dit-elle choquée, et Cam son épouse ? Il se sert bien d'elle pour certaines corvées ?

Arbaï traça alors dans les airs une caricature de grosse femme et métamorphosa son visage pour lui donner l'air rogue d'un chien méchant. Elle faillit rire nerveusement, le foudroya du regard.

— Ce n'est guère gentil.

— C'est ainsi.

Par cette insolence tranquille, il lui faisait comprendre que Cam n'avait aucune importance dans cette maison, malgré son air et sa carrure de lutteuse.

Lorsqu'il la réveilla dans la nuit, elle crut qu'il usait de sa dernière chance pour se fourrer dans son lit, mais il lui dit de se lever, de s'habiller, que pendant ce temps il ferait son bagage.

— Mais pour quoi faire ?

— Vous partez. Le Seigneur Nacha vous attend. Je vous conduirai au port.

Elle se rassura. Le cousin de Tharbin consentait enfin à la mettre dans le

secret. Il avait repoussé avec dédain son allusion à des rumeurs, répondu qu'il s'agissait d'une chose réelle.

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— Non, fini. Tu aurais dû en profiter, dit-il avec rancune. Maintenant, je vais rejoindre les autres garçons en attendant de servir à nouveau.

Elle aurait voulu d'autres explications, mais il refusa de les donner.

Ils prirent l'ascenseur comme lors de son arrivée, mais celui-ci les descendit jusqu'au sous-sol et à sa grande stupéfaction elle découvrit les quais d'un canal souterrain. Un sampang l'attendait avec un seul marin à bord. Arbaï lui donna la main pour embarquer et au dernier moment elle l'embrassa sur la bouche, inséra même sa langue entre ses lèvres rondes.

— Je savais bien que je vous faisais envie, murmura-t-il.

Elle s'assit à l'avant, et l'embarcation sortit en plein air pour rejoindre un bassin du bord puis une jonque. Des marins la saisirent sous les bras pour la hisser à bord et l'un d'eux la conduisit dans le carré où Nacha, allongé sur une banquette circulaire, l'attendait. Peu après, un moteur à huile démarra et ils durent glisser sur l'eau, si elle en jugeait par les lumières qui défilaient au-delà des hublots.

On leur apporta de quoi manger et boire.

— Nous allons naviguer une heure environ et gagner le grand large. *Soleil-du-Nord* nous y attend. S'il y avait eu du vent, nous n'aurions pu embarquer de la sorte.

— Mais où allons-nous ?

— Vous le découvrirez une dizaine d'heures après avoir embarqué dans le dirigeable. Ensuite, celui-ci vous ramènera au point de départ sans que vous ayez pu rencontrer qui que ce soit. Vous allez être initiée à un secret que vous ne devrez pas révéler, sous peine de mort.

CHAPITRE 42

Tout au long de la semaine, ils pensèrent que le *suspicious screen*, mis en place par Wist Kalagan dans le portable de Bourguine, ne fonctionnait pas. Chacun essayait de décrypter les vagues signaux que cet espion électronique fournissait, mais en vain. Il fonctionnait, certes, mais comme l'astrophysicien n'utilisait pas son portable, il ne diffusait que des parasites.

Durant ce laps de temps, ils se réunirent deux fois, la première chez Charlster qui fignolait sans cesse son Silver Anaconda, la deuxième chez Ann Suba. Chaque fois, Claudion Hyponias assistait à ces rencontres, sans jamais prendre la parole. Il était comme figé dans un bloc de hargne qui ne s'atténuait pas, bien au contraire.

Louria avait fini par savoir comment Claudion s'était procuré des renseignements aussi précis sur ces deux jours passés en compagnie de Wist Kalagan. C'était à partir du dossier du météorologue qu'il avait pu en savoir autant. Louria ne savait pas qu'il s'était marié avec une certaine Voni, et Claudion avait contacté cette fille pour lui parler de Wist. Débordante de rancune, peut-être aussi de regrets, elle n'avait pas hésité longtemps avant de débiller tous les détails de leur vie commune et plus particulièrement de leur vie intime. Avec une telle impudeur que Claudion en avait été gêné, alors que cette rencontre s'effectuait sur le site personnel de la jeune femme. Elle avait étalé toutes les pratiques sexuelles de leur couple, comment Wist aimait l'humilier, la contraindre avec son plein accord.

— C'étaient des relations sadomasochistes, reconnut-elle, mais je les acceptais de bon cœur. Jusqu'à ce que j'apprenne qu'il avait d'autres partenaires. Nous étions mariés et il gardait à sa disposition plusieurs maîtresses, jusqu'à trois.

— Une certaine Louria Finister ?

— Oh, celle-là c'était dans ses débuts de Don Juan, et en fait c'est toujours à elle qu'il fait référence. Du moins, il en était ainsi avec moi, quand je montrais quelque réticence il me jetait au visage que Louria, elle, n'avait aucune retenue.

Après que Claudion lui eut hurlé ces mêmes phrases que Wist utilisait avec elle, Louria avait cru ne jamais pouvoir reprendre le cours d'une existence normale. Le lendemain, elle fut incapable de se rendre à son travail, et vers

midi Ann Suba vint la retrouver. Folle de désespoir, elle lui fit le récit de cette scène odieuse, lui reprochant d'avoir contribué à sa rupture avec Claudion.

Sans se départir de son calme, Ann Suba lui rappela qu'elle n'avait pas étudié le dossier de Kalagan dans ses détails, et n'était pas remontée à la source de toutes les références qui jalonnaient la biographie du garçon.

— Je pense que vous avez refusé d'apprendre qu'il avait connu quantité d'autres filles et qu'avec chacune d'elles il avait eu le même comportement, les mêmes mots, les mêmes exigences. Vous pensiez être l'élue ? Du moins l'esclave élue, et vous redoutiez de découvrir qu'il n'en était rien. Vous pouviez apprendre qu'il s'était marié une fois ses études finies, et que pendant deux ans il avait vécu avec cette Voni. Ne venez pas me reprocher d'en avoir gardé le secret. Puisque vous ne vouliez pas en savoir plus, je ne pouvais me permettre de vous révéler ces détails. Claudion, lui, a su les exploiter pour vous les jeter à la figure à votre retour de Salt Lake Station.

— Je vais prévenir Kalagan que c'est terminé, qu'il aille au diable. Il fera ce qu'il voudra. Et si vous n'êtes pas contente proposez-lui de le rejoindre dans ce traintel de Salt Lake Station et de me remplacer au pied levé, ou aux jambes levées comme il vous plaira.

— Tiens, ça doit être une expérience à faire, dit la directrice de l'observatoire. Mais je crains qu'il ne me trouve trop de rides et de peau flasque. Par contre, grâce à des exercices réguliers, j'ai réussi à conserver mes fesses en bon état et à garder la cambrure qui faisait mon succès.

Louria finit par sourire et par s'excuser.

— Ces phrases humiliantes que Wist me murmurait à l'oreille, les entendre à voix haute dans la bouche hargneuse de Claudion, cela a détruit quelque chose en moi.

— Je ne comprends pas, dit Ann. Dans le délire de l'amour nous avons tous la faiblesse de prononcer des mots, des expressions crapuleuses, de nous abaisser au niveau animal. Je me suis surprise souvent à lancer à mon partenaire, le plus souvent Liensun, des incitations qui si je les répétais maintenant me feraient rougir de honte. Pourquoi ne pouvez-vous les supporter une fois votre désir apaisé ?

— Wist n'est pas normal. Il vous incite à des postures, à des actes uniquement pour vous humilier, pas dans un contexte de jouissance. C'est toujours avant, alors que vous n'êtes même pas déshabillée. Alors que vous franchissez sa porte, essoufflée d'avoir couru de crainte d'être en retard, qu'il vous accueille d'un...

Ann Suba lui fit constater qu'en réalité, une fois satisfaite, elle haïssait Wist.

— Parce que vous n'avez rien de commun.

— Oui, et aussi parce qu'il ne connaît jamais le repos bienfaisant du non-désir. Le repos dans la tendresse, les étreintes innocentes. Il est... il est toujours tendu. C'est ça, son pénis est toujours tendu, comme à l'affût. Les premières fois c'est très flatteur, très excitant et puis vous découvrez que c'est le signe d'un dérèglement. Alors que vous rêvez de propos futiles, légers, stupides même, lui vous assaille, vous contraint, vous plie. Il a son monstre à satisfaire et ne pense jamais à rien d'autre.

— Je ne vous savais pas aussi romantique, remarqua Ann Suba, véritablement surprise. Donc, vous ne haïssez pas Claudion, même après cet horrible accueil ?

C'était vrai, elle ne pouvait lui en vouloir puisque c'était à elle-même qu'elle se faisait des reproches véhéments.

— Je ne vais pas rompre avec Kalagan comme je l'ai annoncé, mais je ne le reverrai pas. Je ne sais comment je m'y prendrai, mais il me sera impossible de passer ne serait-ce qu'une minute en sa compagnie.

— Nous trouverons quelque chose, promet Ann Suba.

Le soir même, Claudion Hyponias, d'un ton désagréable et sans quitter son expression de ressentiment général, leur annonça que le *suspicious screen* fonctionnait. En fin d'après-midi il avait eu la curiosité de se brancher sur l'espion électronique, et ce dernier avait restitué un enregistrement effectué la nuit précédente, lorsque Bourguine avait cliqué sur un site désigné sous le sigle Anth-04.

— Anthony ? Cette entité persiste à garder ce nom ? dit Charlster surpris.

— Voici le message, dit Claudion impatient, branchant son portable. Suivirent des mots d'une langue inconnue. Même Charlster qui avait toujours montré un grand intérêt pour la linguistique et surtout les idiomes survivants que l'anglais bâtard n'avait pas effacés, ne relevait aucune sonorité identifiable.

— C'est catastrophique, dit Ann Suba. D'autant plus, et vous l'avez entendu, que Bourguine n'a aucune hésitation à prononcer ce long monologue, comme s'il connaissait cette langue depuis toujours.

— Il a peut-être répété ce texte jusqu'à ce qu'il soit capable de le débiter d'un seul trait.

— D'accord, dit Ann, mais avec quelles références ? A-t-il ce vocabulaire en mémoire sur son portable ? Ou bien sur papier, quelque part dans ses affaires ?

— Nous avons plusieurs chantiers en perspective dit le professeur Charlster. Et vous devrez y emporter plusieurs ordinateurs qui risquent d'y passer des jours et des nuits. Vous devrez donc en isoler quelques-uns dans un local verrouillé, pour qu'ils travaillent en paix. L'un d'eux fera des recherches sur Bourguine, remontera son arbre généalogique. Un autre étudiera cette langue, mais dès qu'un résultat apparaîtra, il faudra le confier à un autre appareil. Enfin, il faut voir si ce n'est pas un code comme un autre, et le quatrième ordinateur devra entrer en relation avec le Centre des Anomalies intercommunications.

— Mais ce Centre est géré par la police, remarqua Hyponias.

— Il faudra essayer. Mais en attendant, il nous faut atteindre le site Anth-04. Sans tarder.

— Je m'en charge, dit Claudion sarcastique, je dispose désormais de toutes mes soirées.

CHAPITRE 43

Grâce aux émissions de *Chimère*, Opérasque fut en mesure de situer la position des jonques lorsque celles-ci, chargées du butin raflé à Alone et de douze otages du haut clergé, furent interceptées par le bateau des Simone et le dirigeavion de Lien Rag. Le Grand Maître se demandait ce qui l'irritait le moins, le bateau des Simone ou l'appareil de Lien Rag. Il ne put trancher. Il vomissait tous ces véhicules sacrilèges.

Mais ce qui l'horrifia le plus, ce fut l'établissement de la position de ces jonques, de ce voilier, de cet appareil volant. Lorsque les coordonnées furent connues, il refusa de les accepter telles quelles et fit recommencer les calculs à plusieurs reprises. Il exigea qu'on le fasse avec un crayon et une feuille de papier, puis à l'aide de plusieurs calculateurs, mais le résultat, à quelques secondes près, était toujours le même.

— L'interception, annonça l'amiral Kinnjone, eut lieu au point suivant, par 11° 34'51" de latitude S. et 162° 17' de longitude O. C'est-à-dire à environ douze cents kilomètres de la ligne de l'équateur.

— Impossible, rugit Opérasque, ils auraient tous brûlé.

Kinnjone, qui avait mis ses lunettes pour lire le rapport, leva les yeux par-dessus les verres.

— Je vous l'ai dit, mon cher, une passoire cette Ceinture de Feu, une véritable passoire. Ou pire encore, une légende.

— Vous dites n'importe quoi. Il y a des témoignages, des rapports, il y a eu des missions. Nous n'avons jamais pu rejoindre nos amis de la cordillère des Andes, par exemple.

— C'est exact. Je ne dis pas que toute la Ceinture de Feu est inexistante, mais je pense sincèrement qu'elle est trouée en différents endroits. Peut-être beaucoup plus dans les zones maritimes que dans les endroits terrestres que traverse l'équateur. Cela mériterait des recherches et des études sérieuses, mais comment les effectuer, alors que nous ne disposons pas des moyens de transport adéquats ? Voulez-vous mon avis, Grand Maître Opérasque, si j'étais vous je rechercherais une alliance avec Lien Rag. C'est un homme aux qualités scientifiques indéniables et qui de plus possède un dirigeavion qui peut survoler notre planète et prendre des photographies, effectuer des mesures. Vous auriez rapidement des données intéressantes sur les failles de

la Ceinture de Feu.

Opérasque le regarda comme si l'amiral l'incitait à trahir. Fortalès, lui, souriait vaguement, certainement satisfait de le voir aussi perturbé.

— Je vais retourner de toute urgence à Salt Lake Station et je pense que je poursuivrai ensuite jusqu'à 87°7 Station. Si vraiment il est possible de traverser sans risquer d'être arrêté par une fournaise infranchissable, c'est qu'une zone d'ombre affecte cette partie du globe. Et le seul capable de récidiver cet exploit qui se rapproche du Chenal Noir que créa DAI, c'est bien entendu Charlster.

— Écoutez, Voyageur Opérasque, dit Fortalès avec un grand respect, il s'agit peut-être d'un accident naturel. Nous ne connaissons pas vraiment ce phénomène de la Ceinture de Feu. Nous l'avons baptisée ainsi, sans jamais l'étudier sérieusement. Cette faille et éventuellement toutes les autres existent peut-être depuis le réchauffement.

Pourquoi pas une exception dans le trou où l'ozone a disparu ?

Mais Opérasque n'écouterait personne. Il était parti dans une idée obsédante et ne connaissait qu'un responsable, le vieux Charlster, ce crétin gâteux qui ne cessait de lui causer des désagréments successifs.

— Fortalès, je vais devoir vous emprunter votre TUR pour rejoindre au plus vite la capitale et mettre de l'ordre dans cette pagaille insensée.

— Notre mission dans le Chenal Noir n'est pas terminée, protesta Fortalès.

— Dans ce cas, je réquisitionne votre foutu TUR.

CHAPITRE 44

Ce fut Reiner que le directeur de l'aérodrome contacta, pour lui demander s'il pouvait autoriser l'atterrissage d'un gros hydravion qui se présentait au-dessus du terrain.

— Mais quel hydravion, le seul en état se trouve actuellement en mer de Weddell ?

Puis il pensa à Liensun et à ses compagnons disparus depuis des semaines.

— Il ne s'agit pas d'un 320, mais d'un gros 510... Celui-là même que vous aviez remis dans un sale état à ce Noir qui commandait un remorqueur. Oui, c'est ça, il commandait le *Staple*.

— Césaire ?

— Voilà, j'ai reconnu sa voix. Et les deux mécaniciens qu'il avait laissés ici l'ont aussi parfaitement reconnue. Ils sont à côté de moi.

— Un instant.

Il préféra aller trouver Yeuse dans son bureau, pour lui annoncer la nouvelle. La présidente le regarda comme s'il avait bu.

— Césaire ici ? Il n'oserait pas, après nous avoir laissé tomber. S'il ramène deux cent mille tonnes de fuphoc, je veux bien qu'il atterrisse, mais pas avant.

— Il ne peut les avoir embarquées dans le 510. Celui-ci, malgré sa taille, ne pourrait pas emporter plus de trois cents tonnes de fret. Doit-on lui refuser l'autorisation ?

— Non, mais envoyez deux escadrons pour encercler l'appareil et la piste.

— Je m'en occupe personnellement, et je me rends même sur le terrain.

Dévorée d'impatience, elle dut attendre deux heures avant d'en savoir plus.

— L'atterrissage s'est bien passé et le 510 est superbement rénové. Les deux mécanos sont ravis du retour de leur patron, mais je ne les ai pas autorisés à monter à bord. Césaire désire vous rencontrer.

— Pour quelles raisons ?

Il savait qu'elle avait hâte de connaître les raisons de son manque de parole et le récit de ces mois de disparition. Elle espérait qu'il lui en dirait plus sur l'archipel de Crozet où des inconnus belliqueux interdisaient non seulement tout accostage, mais aussi toute approche à moins de vingt à trente milles nautiques.

— Césaire préfère vous en parler de vive voix, mais apparemment il s'agirait de ces immenses entrepôts de fuphoc où il puisait sans vergogne pour nous le revendre.

Reiner était dans l'ignorance totale de l'emplacement de ces réserves, et elle-même avait l'impression d'avoir été plus ou moins exclue des discussions entre Lien Rag et les Simone.

— Il faut que je réfléchisse.

Le silence de Reiner l'indisposa.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Ce n'est qu'une manœuvre dilatoire, car dans le fond vous êtes impatiente d'entendre ce qu'il va nous dire et éventuellement nous proposer.

— Vous exercez-vous au métier lucratif mais douteux de voyant ? dit-elle furieuse. Si je veux réfléchir c'est que je pense que cette entrevue risque de me mettre en porte à faux.

— Césaire pense qu'une répartition équitable de cette huile pourrait être entreprise, pour éviter que des pillages ne soient en cours de préparation. Il ne pense pas que les Simone ni les Roux soient à même de s'y opposer, si tous les forbans de la zone Sud se regroupent pour une attaque conjuguée.

— Dites-lui que je veux bien l'écouter durant une heure et qu'ensuite il sera reconduit à bord du 510, qui restera immobilisé au sol. Je ne peux décider seule. Je dois essayer de rencontrer au moins Lien Rag. À vrai dire, je ne suis pas vraiment emballée.

— Négociez, non votre accord mais votre temps d'écoute, contre quelques renseignements sur Crozet. Césaire vient de là-bas, et les gens qui occupent l'archipel ont certainement des visées secrètes, peut-être inquiétantes.

CHAPITRE 45

Le radeau sur lequel trônait Mingjen arriva le premier sur le lieu de rendez-vous, au centre d'un carré formé par les deux jonques, la *Chimère* et le dirigeavion. La chaloupe des Simone vint embarquer Lien Rag. Six gardes de Tom-Tom, armés jusqu'aux dents, assureraient la sécurité des deux négociateurs.

Sur le radeau, le service de protection du chef pirate était bien plus spectaculaire. Douze hommes choisis pour leur carrure athlétique, le torse nu bardé de cartouchières, fixaient, farouches, les occupants de la chaloupe. Cependant ils furent surpris que ce fût une turbine silencieuse qui serve de moteur. Eux étaient venus à la rame et les jonques ne possédaient que de très anciens moteurs poussifs.

La taille des Simone les fit ricaner et Mingjen lui-même sourit, très amusé. Parce qu'il trouvait cette attitude intolérable, Lien Rag décida de laisser parler Tom-Tom, lui donnant ainsi un prestige inattendu. À ce moment-là, un des gardes, véritable montagne de muscles, pointa son doigt vers la mer avec un cri effrayé. Un requin de bonne taille faisait courir sa nageoire dorsale triangulaire autour des deux embarcations.

— C'est le moment de montrer à ces imbéciles la puissance des micro-missiles, souffla Lien Rag à Tom-Tom.

Ce dernier donna un ordre et un de ces petits hommes, haut de quatre-vingts centimètres, dégaina son lanceur et le squalo explosa littéralement, dans une gerbe de viande, d'os et de sang, à la grande stupéfaction des Asiatiques. Mingjen rengaina son sourire et les discussions purent commencer.

— Nous ne libérerons pas les otages, dit Mingjen plein de morgue. Si vous essayez de bombarder nos jonques, nous les jetterons à la mer.

— Nous ne sommes pas des Néos, rétorqua le président des Simone, et si nous souhaitons que vous les libériez, nous ne sommes pas particulièrement attachés à leur personne. Il y aura forcément un point de rupture entre nous quand vous aurez sacrifié disons trois de ces otages. Dès lors nous nous sentirons autorisés à vous détruire. Et cette fois il n'y aura aucune jonque rescapée pour vous porter secours. Quant à mon ami, avec son appareil volant il enflammera la mer où vous serez en train de vous noyer.

— Napalm ! dit simplement Lien Rag, doutant que Mingjen sache ce que

c'était.

Mais il se trompait. Le capitaine pirate fronça les yeux.

— Vous avez du napalm ? Vous mentez.

— Voulez-vous une démonstration ? dit Lien Rag en sortant son émetteur radio pour appeler Lienty.

Peu après le dirigeavion décollait, s'éloignait vers l'est et largua une seule bombe à bonne distance. L'océan s'enflamma et une fumée noire monta vers le ciel. Lien Rag pensa en cet instant qu'ils auraient pu s'emparer de Mingjen car tous les Asiatiques étaient sidérés par le spectacle. Les équipages des jonques le paraissaient aussi.

— Si vous gardez les otages nous vous suivrons. Nous trouverons votre repaire et nous le bombarderons. Sachez une chose, dit Tom-Tom, je ne donnerai pas une pièce d'or, pas une seule pour sauver ces douze Néos.

Par la suite, il avoua à Lien Rag que de sa vie il n'avait été aussi effrayé sous cette fausse apparence de fermeté. Jusqu'au bout il fut certain que Mingjen ne céderait pas.

— Vous gardez le butin, rendez les Néos et vous allez au diable.

À l'écart, derrière les gardes de Mingjen, se tenaient trois personnages en robe safran, et Lien Rag se souvint du Mikado qui dirigeait une Compagnie ferroviaire jadis, et aussi de Tharbin. Ces trois individus appartenaient au Consortium des Bonzes. Peut-être pas à la même triade, association maffieuse au sein de l'organisation dont Tharbin restait peut-être le chef. Les quatre hommes conférèrent et Lien Rag prit prétexte du balancement du radeau pour s'accroupir, en profita pour glisser entre deux de ces énormes bambous du plancher, le mouchard que lui avait remis Tom-Tom. Cet appareil fonctionnerait un mois en émettant un signal dans un rayon de cent kilomètres.

— Nous voulons mille pièces ou des lingots d'un poids total de vingt kilos d'or.

Tom-Tom s'inclina brièvement et se dirigea vers la chaloupe. Lien Rag se releva et le suivit. Les six gardes lilliputiens fermaient leur départ, lance-missiles pointés. Lien Rag pensait que ce dernier bluff allait les entraîner dans une escalade de violence dont personne ne sortirait intact.

— Écoutez, dit Mingjen, nous réduisons la somme de moitié.

Alors en désespoir de cause Lien Rag sortit son émetteur radio et ordonna

à Lienty de survoler la jonque où ne se trouvait aucun otage. Ce qui fut immédiatement accompli. Les trois Bonzes suivirent avec inquiétude cette manœuvre.

Tom-Tom avait déjà embarqué, Lien Rag allait le faire, lorsque le plus âgé des Bonzes s'approcha d'eux. Immédiatement les Simone l'empêchèrent d'aller plus loin.

— Nous allons libérer les robes noires.

— Nous voulons les douze, répliqua Lien Rag, sans même se retourner, les douze. Dans quelques minutes la jonque va flamber, puis tout de suite après la seconde et vous resterez seuls sur ce radeau. Nous vous épargnerons afin que vous appréciiez vraiment la situation de naufragés. Si un jour je rencontre Tharbin, je lui raconterai quels piètres négociateurs vous étiez.

— Vous connaissez Tharbin ! s'exclama le Bonze.

— De longue date.

Même si ces trois-là n'appartenaient pas à la même triade, ils connaissaient la puissance dangereuse de Tharbin qui s'était constitué au nord de l'Europe, dans une région encore prise par les glaces, un empire considérable.

— Nous libérerons tous les otages, mais vous ne nous suivrez pas, décréta cet homme.

— Vous connaissez mon nom, puis-je connaître le vôtre ?

Comme il hésitait, Lien précisa :

— Je ferai part au seigneur Tharbin de votre bonne volonté.

— Je suis Oul-Asan.

— Mongol ?

L'autre sourit de fierté, retourna vers Mingjen qui s'agitait sur son trône et lui parla d'abord avec respect puis brutalement, si bien que les gardes commencèrent d'être inquiets jusqu'à ce que le capitaine pirate cède.

— Nous allons transporter les Néos jusqu'au navire du nain.

Tom-Tom resta impassible, mais ses protecteurs vexés portèrent la main à leur arme.

— Non, dit Lien Rag. Nous les attendons ici. Vous avez d'autres radeaux à bord pour les transporter.

Le crépuscule allongeait sur la mer des ombres molles, de gros poissons sautaient dans l'air sans aucune raison apparente lorsque les douze prêtres et cardinaux furent conduits à bord du dirigeavion. C'était Lien Rag qui les ramènerait à l'île d'Alone.

Le cardinal intégriste Louis du Saint-Sépulcre, au moment d'embarquer à bord du dirigeavion, prétendit l'exorciser, comme il l'avait fait autrefois en voulant détruire le Tabernacle de la *Chimère*, repaire du démon à son avis. Ses compagnons durent le bousculer pour l'en empêcher. L'appareil lui paraissait tout aussi diabolique.

Le dirigeavion fit le plein de ses réservoirs avec le fuphoc du voilier. Dans le carré, Lien Rag avoua que jusqu'au bout il avait redouté la rupture.

— Croyez-vous que j'étais plus optimiste ? dit Tom-Tom. Je me maîtrisais pour ne pas trembler. J'ai dit des choses terribles que je ne pensais pas, comme cette déclaration affirmant me moquer de la vie des Néos. Deux choses ont malheureusement été déterminantes. Le requin que fit exploser un micro-missile et l'incendie de la mer au napalm.

— Je crois que ce mot de napalm est dans la mémoire collective de ces pirates et les remplit toujours d'effroi. Leurs ancêtres ont dû vivre une tragédie où cette arme horrible tenait un rôle effroyable.

Au petit matin, la *Chimère* avait disparu. Gislake, Lienty et Lien Rag réparèrent les filtres à hélium et s'envolèrent en fin de journée en direction d'Alone.

CHAPITRE 46

Sans la fumée qui s'échappait de la forge improvisée que Quelze utilisait pour fabriquer certaines pièces du turbo, le *Dragon* aurait poursuivi sa route au large, sans se détourner pour visiter la baie qui se cachait derrière l'îlot Trinidad. La vigie de hune pensait même qu'il n'y avait qu'une continuité rocheuse, n'ayant pas repéré la passe entre l'îlot et un rocher dressé comme un menhir. Mais à ce moment-là Quelze activa sa forge et une colonne de fumée monta vers le ciel. Au cri de la vigie, le baleinier, moteur coupé, courut sur son erre avant de pouvoir faire demi-tour. Si bien qu'après une heure de perdue, il n'y avait plus trace de fumée et Danglov pensait que son marin avait eu la berlue. Sans la colère de Fleur il aurait refusé de s'approcher.

Liensun entendit le bruit de moteur, reconnut sur-le-champ celui du *Dragon* et s'approcha de la forge, y jeta une poignée d'algues sèches, ce qui produisit une abondante fumée. L'approche fut délicate. Liensun lui-même savait qu'il y avait des risques d'éperonnage. Herman, qui persistait dans son attitude depuis des jours et ne quittait pas l'hydravion, fut alerté par radio et comme un fou se rua sur l'émetteur de bord pour entrer en communication avec le navire.

Danglov mit en panne avant la passe, et la chaloupe fut descendue à l'eau. Fleur y sauta, s'impatia à cause du relevé des fonds effectué par une sonde manuelle. Elle finit par plonger et nagea vigoureusement vers la plage.

Liensun récupéra une demi-sœur grelottante, haletante, la souleva pour la porter à proximité de la forge, la frictionna avec une serviette. Extasié, Quelze regardait le baleinier qui approchait lentement, guidé par le patron de la chaloupe.

Lorsque Farnelle débarqua sur la plage, Fleur avait été réchauffée et parlait nerveusement dans son bonheur. Herman consentit enfin à quitter l'hydravion pour les rejoindre. Il n'avait pas été inutile durant sa longue bouderie, car à bord il avait usiné les pièces avec le tour et la fraise, cuit les moulages en céramique dans le four.

— Nous avons encore pour trois jours de travail, expliqua Liensun, et nous aurions pu décoller.

Jael et Danglov les rejoignirent plus tard. C'est alors seulement que Liensun parla des garous. Fleur avait fini par remarquer les regards effrayés

que le mécano Herman jetait en direction de la dune qui bordait le fond de la plage, et demanda à voix basse à Liensun ce qui inquiétait ainsi son voisin.

— L'île était déjà occupée par des hybrides, dit Liensun.

— Tu veux dire des loupés, s'énerva Farnelle, ces saloperies qui sont pires que des fauves ?

Liensun expliqua avec patience qu'il avait découvert que deux groupes occupaient cette terre, mais visiblement personne n'était prêt à admettre que quelques hybrides puissent connaître une évolution. Il insista sur l'influence que leur côté humain avait sur leur comportement, mais peine perdue. Là-dessus, Herman raconta la fin tragique de Ravelli égorgé par l'une de ces créatures, et chacun commença de regarder autour de soi avec angoisse. Seule Fleur écoutait son frère avec passion.

— Tu me les feras connaître ? Nous irons les voir ?

— Tu es folle, protesta Jael.

La demi-sœur de Liensun qui était aussi la mère de Fleur, avait attendu avant de débarquer, sans qu'on sache pourquoi. Elle ne paraissait pas aussi enthousiaste que sa fille d'avoir retrouvé Liensun, mais c'était désormais dans son caractère. Elle s'éloignait non seulement de sa famille mais des gens, peut-être même du monde, n'avait de curiosité pour rien.

— Jael, intervint Farnelle alarmée, tu ne vas pas laisser ta fille et ton frère risquer d'être dévorés vivants par une bande de carnassiers. Ce sont des animaux horribles avec des visages ou bien des membres, des parties du corps vaguement humanoïdes.

— Je connais un petit garou qui a une tête blonde d'ange, dit Liensun sans s'énervier. Et une petite fille qui malgré sa tête de chien a de bien jolies mains.

— J'irai avec toi, dit Fleur.

Et chacun comprit que rien ne la ferait changer d'avis.

Danglov détourna la conversation en proposant que le chef mécanicien du baleinier vienne aider Quelze et Herman.

— Nous pourrions aussi prendre l'hydravion en remorque, si nous n'avions pas de si grandes distances à parcourir, expliqua-t-il. Le mieux est que vous puissiez reprendre votre vol.

— Mais où irez-vous ? demanda Fleur. De toute façon je ne te quitte plus.

— Cet hydravion appartient à la Patagonie occidentale, je dois le restituer,

répondit Liensun.

Il avait appris, sans grande surprise, l'épopée de la *Salamandre*, mais par contre la rencontre de celle-ci avec une jonque qui aurait traversé la Ceinture de Feu l'excitait autrement.

— Notre père est allé en reconnaissance avec le dirigeavion pour vérifier cette nouvelle, dit Fleur.

— Il aurait dû venir à ton secours, dit Jael morose.

— S'il a choisi de donner la priorité à cette vérification, c'est qu'il avait ses raisons, répliqua Fleur.

Et Liensun parut l'approuver d'un signe de tête.

Ils restèrent ensemble pour passer la nuit sur la plage. Quelze accepta de se rendre avec les autres à bord du baleinier pour profiter d'un confort qui, bien que relatif, était supérieur à celui de l'hydravion.

Le lendemain, lorsque Quelze, Herman et les mécaniciens du baleinier débarquèrent, Liensun et Fleur prirent la direction de la paroi aux cavernes. Au-delà de la dune, ils ne trouvèrent plus trace des garous. Liensun pressentit que ses nouveaux amis s'inquiétaient fort de l'arrivée du *Dragon* et de tous ces inconnus. Mais il ne s'attendait pas à trouver les cavernes abandonnées.

N'ayant accédé à ces habitations troglodytes que par le haut, il eut quelque peine à trouver l'accès, mais les galeries, les salles avaient été désertées et tous les outils emportés. Ils ne trouvèrent qu'une hache en pierre taillée biface que Fleur caressa, les larmes aux yeux. Elle n'avait jamais vu de garous, mais le récit qu'en avait fait son père l'avait bouleversée. Ils repartirent fort tristes, ce qui n'empêcha pas Liensun de surveiller la nature autour d'eux. Maintenant que Boug et les siens avaient disparu, les autres, les sauvages, seraient tentés de les attaquer. Pour que sa sœur ne se doute pas de son inquiétude, il lui parla de Kurty et elle avoua qu'il avait certainement pour elle des sentiments profonds, mais c'était un être strict dans son comportement. Tant que la *Salamandre* ne serait pas en état de reprendre la mer, rien d'autre n'existerait pour lui.

— C'est ainsi, murmura-t-elle, mais je l'aime.

CHAPITRE 47

Lorsque Bourguine lui proposa de partir deux jours durant à la recherche de météorites, Wist Kalagan hésita quelque peu. Il avait déjà parcouru le Grand Nord avec des amis, édifié un igloo pour la nuit, mais leur compagnie était celle de joyeux lurons qui, le soir venu, s'imbibaient d'alcool en racontant des blagues obscènes. Rien de tel n'était envisageable avec Bourguine dont le caractère, déjà sombre à son arrivée à NPST, ne s'améliorait pas, au contraire. Wist pensait que ses contacts avec un groupe terroriste commençaient de l'inquiéter, si terroristes il y avait. Il doutait de cette explication donnée par Louria, et même s'interrogeait sur le rôle qu'elle lui faisait jouer. Peut-être le manœuvrait-elle, en lui laissant croire qu'elle était encore sa partenaire sexuelle soumise à ses quatre volontés.

— Vous manquez d'entraînement, dit-il à l'astrophysicien. Moi j'ai déjà effectué des randonnées dans ces solitudes, par des températures très basses. Je ne vous cache pas que c'est très pénible. Il peut arriver que les chiens s'emballent, surtout s'ils pressentent que la banquise se disloque. Il y a souvent des effondrements qu'ils flairent à l'avance. Il y a aussi les ours blancs qui soit les terrorisent, soit déchaînent leurs instincts de chasseurs, et ils peuvent vous planter là pour se lancer à la poursuite de l'animal.

Mais il finit par accepter, car il souhaitait montrer à Louria qu'il était capable de recevoir les confidences de ce drôle de bonhomme. Elle avait l'air d'en douter la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés à Salt Lake Station.

— Il nous faut des vivres, de quoi faire des repas chauds, de quoi nous réchauffer en même temps. Il faut aussi du poisson gelé pour l'attelage.

— J'ai aussi quelques instruments à emporter, dit Bourguine.

Le propriétaire des chiens exigea une très forte location et Bourguine sans hésiter lui tendit une grosse liasse de dollars. Kalagan estima que son montant dépassait largement la somme convenue, car l'Esquimau l'empocha sans protester.

Au départ, bien avant le lever du faible jour qui ne durerait que deux heures, Bourguine lui fit prendre la direction du détroit de Béring qui se trouvait tout de même à trois mille kilomètres de là. Mais une fois hors de vue, il lui fit changer de cap en direction du 120^e est.

— Nous allons devoir passer entre deux zones interdites, lui annonça

Kalagan. C'est un passage fort étroit, moins de dix kilomètres, difficile à identifier. Si nous pénétrons dans l'une nous risquons gros.

Bourguine ne répondit pas, et Kalagan comprit que d'ici peu il allait enfin découvrir les véritables motivations de cet homme. Ce dernier poursuivait un but secret, fort étrange. Kalagan se demandait si vraiment il avait rendez-vous avec un groupe qui attendait quelque part, planqué dans un igloo sous-glaciaire.

Au milieu du jour, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler les chiens, distribuer une faible part de poisson gelé. C'était le soir, avant qu'ils ne s'endorment, qu'on les nourrissait vraiment.

— Wist, il faut que nous nous mettions d'accord.

Surpris, Kalagan réalisa que jamais Bourguine ne lui avait donné de son prénom.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous allons pénétrer dans la zone interdite qui se situera sur notre gauche, et nous suivrons approximativement le méridien 122° 34'.

— Nous risquons la mort. Les Aiguilleurs seront alertés par les Inuits qui surveillent ces endroits.

— Nous éviterons les rails. Si nous devons être arrêtés, ce sera par les Inuits et dans ce cas je n'hésiterai pas à me servir de ceci.

Il sortit de sa combinaison renforcée un gros laser de poing qui fit sursauter le météorologue.

— Vous n'allez quand même pas liquider ces gens-là ?

— Je le ferai s'ils m'empêchent d'accéder à mon but.

— Quel est ce but ?

— Le Gouffre aux Garous.

Incrédule, Kalagan crut qu'il plaisantait, puis il haussa les épaules, goguenard.

— Vous n'allez quand même pas me dire que vous ajoutez foi à cette légende ?

— Il ne s'agit pas d'une légende. Ce gouffre existe. C'était jadis une base spatiale au même titre que Salt Lake Station, Concrete Station.

— J'ignore tout de ces bases, répondit Kalagan. Et je persiste à croire que ce gouffre est une invention des Inuits.

— C'était là que des navettes venues du Bulb déversaient leur cargaison de Roux, mais aussi de garous, ces hybrides ratés dont le satellite se débarrassait en les abandonnant sur Terre.

— Et qu'irez-vous foutre là-bas ?

— Je descendrai dans ce gouffre pour y prendre des photographies et en relever les dimensions, la configuration.

— Mais que comptez-vous faire de ces photos, de ce dessin ?

— Ça me regarde, Kalagan. À notre retour à NPST, je vous remettrai cent mille dollars pour vous dédommager de votre collaboration.

— C'est une somme, dit Kalagan sceptique, mais je ne pourrai guère en profiter. Tout le monde sait combien je gagne et on s'étonnerait de cette richesse inattendue. Pénétrer en zone interdite nous enverra tous les deux en train-pénitencier, au mieux.

CHAPITRE 48

Après son entrevue avec Césaire, Yeuse n'avait pas encore pris de décision. Reiner ne paraissait pas très emballé par cette proposition. Il arguait que les réserves se trouvaient dans un territoire décrété tabou par les Roux, et que l'intrusion sacrilège des différentes parties pour se partager cette manne de combustible les soulèverait d'indignation.

Ce fut le sémaphore du cap Horn qui signala l'approche d'un hydravion 320 venant de l'est. Il ne s'agissait pas de l'appareil en opération dans la mer de Weddel, et ce ne fut que lorsque Liensun demanda l'autorisation d'atterrir que l'on sut que le fils de Lien Rag était de retour avec cet hydravion que l'on pensait détruit.

À bord, Quelze et Herman furent fous de joie en découvrant le 510 qui ne pouvait appartenir qu'à Césaire, leur patron. Quelque peu amer, Liensun constata que ces mois de compagnonnage, toutes ces épreuves traversées, ces errements dans l'Atlantique, les dangers des Malouines, tout s'effaçait pour ces deux rescapés, à la vue de ce gros appareil et dans la certitude de revoir Césaire et leurs deux collègues restés sur l'aérodrome.

Fleur comprit son désenchantement lorsque l'appareil à peine posé, ils sautèrent sur la piste et coururent vers le 510 garé en dehors.

— C'est Yeuse, là-bas ? Je ne l'ai pas vue depuis que j'étais petite fille je crois. C'est elle que papa a toujours aimée bien plus que maman ? Une vieille ?

Liensun détaillait la silhouette de Yeuse, ne la trouvait nullement décatie. Il avait toujours un pouls plus rapide quand il l'apercevait. Il eut un regard scrutateur pour Fleur, craignant qu'elle ne découvre son émoi.

Yeuse croisa les deux mécanos qui filaient vers les ateliers, se retourna pour les suivre des yeux, surprise qu'ils n'aient même pas daigné la saluer. Liensun bascula la porte qui servait aussi d'escalier et elle monta à bord, aperçut Fleur et n'osa prendre Liensun dans ses bras.

— Je ne croyais pas qu'un miracle fût possible, dit-elle avec un sourire plus froid qu'elle ne l'aurait souhaité. Voici Fleur ? Mais par quel hasard... Oh, le *Dragon* bien sûr. Danglov et Farnelle vous ont tous retrouvés ? Mais Jael n'est pas là ?

— Maman est restée à bord du baleinier, expliqua Fleur. Vous m'avez reconnue ?

— J'ai reconnu la petite fille au regard pénétrant et au caractère déjà lisible sur son joli visage.

— Césaire est ici ? s'enquit Liensun.

— Il voudrait négocier avec ton père, les Simone, peut-être aussi les Néos ? Au sujet des réserves de fuphoc de l'ancienne Guilde des Harponneurs.

— Celles de la zone tabou ? Il faudra peut-être aussi convaincre Jdriège et je ne pense pas que quiconque réussira à le faire changer d'avis.

Yeuse remarqua les traces de brûlures, la plaie du cou.

— Je vais te conduire à l'hôpital militaire pour un examen approfondi. Je n'aime guère la couleur de cette cicatrice.

Fleur remarqua que les doigts de Yeuse caressaient cette vilaine entaille violette, en ressentit un vague agacement. Cette femme plus du tout jeune paraissait reprendre possession, par ce geste, de son demi-frère Liensun.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle, alors qu'ils marchaient vers les bâtiments en bout de piste.

— Malouines, Falkland si tu préfères.

— Mais c'est une possession des Patagons orientaux.

— Non, dit Liensun. Il n'y a aucune Patagonie là-bas.

Fleur comprit qu'il ne désirait pas parler des garous et l'approuva. Mais les deux autres, les mécanos, Herman surtout, qui n'avaient jamais accepté de considérer les hybrides comme des êtres en voie d'évolution, ne manqueraient pas de répandre le bruit que cet archipel en était habité. Que se passerait-il dans un avenir plus ou moins proche ? Irait-on les persécuter, les abattre tous ?

— C'est un bel appareil que ce 510. Les ateliers de Crozet ont fait du beau boulot. Mais dans quelle intention, le sais-tu ?

Yeuse ne put que secouer la tête.

CHAPITRE 49

À bord du *Soleil-du-Nord*, elle disposait d'une toute petite cabine, la présidentielle où elle couchait à l'aller, étant occupée par Nacha. Il avait embarqué avec une suite très réduite, deux gardes du corps seulement. Le dirigeable les attendait en vol stationnaire, par un temps très calme. Depuis il volait vers le sud-est, ayant adopté un cap qui lui ferait traverser obligatoirement le tropique du Cancer. Alors il aborderait la Ceinture de Feu.

Elle dormait encore lorsqu'un matelot frappa à sa porte et lui annonça que le seigneur Nacha l'attendait pour partager son petit déjeuner.

— À quelle hauteur sommes-nous ?

— Deux mille pieds environ, répondit l'homme.

— Je veux dire la position ?

— Je l'ignore.

Il faisait jour et par les vastes baies de la coursive elle n'aperçut que la mer et, minuscules, quelques bateaux de pêche. Ils ne pouvaient être qu'au-delà de l'ancien Japon et plus particulièrement de l'île de Hondo. *Soleil-du-Nord* avait donc navigué à grande vitesse.

Nacha était installé au centre d'une multitude de coussins de soie qu'elle n'avait jamais vus au cours de son premier voyage. Comment étaient-ils parvenus là, mystère. Il avait devant lui une table basse où attendaient nombre de coupelles, deux réchauds au charbon de bois entretenant le feu sous des poteries. Il s'en échappait des odeurs agréables.

— Je n'aime pas votre habillement, dit-il avant toute chose. Je déteste ce genre de combinaison. D'autre part, plus nous allons et plus il fera chaud. Vous trouverez un kimono dans le cabinet de toilette, sur la droite.

Elle obéit, revint dans un superbe peignoir de soie où des dragons brodés s'entrelaçaient.

— C'est beaucoup mieux ainsi.

En s'asseyant elle enroula le kimono sur ses jambes et à son exemple commença de manger.

— Nous avons un long trajet à parcourir. Un trajet ennuyeux, car on ne voit rien d'autre que ces nuages qui défilent autour de nous. Nous manquons terriblement de distractions et l'on ne peut passer son temps à manger.

Ce petit discours désabusé ressemblait fort à une entrée en matière. Toujours aussi naïve, elle n'avait eu aucune crainte sur leurs relations à venir. Si Nacha préférait les jeunes garçons comme Arbaï, il ne pouvait avoir pour elle qu'indifférence. Tharbin se serait donc trompé sur son cousin ?

— Vous auriez dû choisir une compagnie plus agréable que la mienne, une personne qui vous donne plus de satisfaction, dit-elle.

— Ne vous ai-je pas dit que ce voyage s'effectuait sous le sceau du secret ? Au retour vous ne descendrez pas à terre, vous poursuivrez le voyage vers le nord. Ce que vous allez découvrir ne peut pour l'instant être divulgué publiquement.

— Je pensais à Arbaï qui est un garçon qui vous adule. Je ne pense pas qu'il vous aurait trahi et il aurait agrémenté ces longues heures de vol.

Il ne lui jeta même pas un regard, continua de manger son bol d'un riz baignant dans une sauce noirâtre. Il approchait le bol de ses lèvres pour pousser la nourriture dans sa bouche. Il s'empiffrait, ce qui ne convenait pas à son élégance naturelle.

— Mon cousin Tharbin m'a dit le plus grand bien de vous. Il dit que vous êtes sa meilleure représentante dans les missions les plus délicates, et que vous vous en sortez très bien avec votre secrétariat d'État à l'Économie et aux Finances.

Elle pensa qu'il passait l'éponge sur ses insinuations malveillantes, et préférait amener leurs rapports à des échanges généraux.

— Tharbin m'a également vanté votre face cachée, murmura-t-il, et m'a laissé entendre que vous seriez disposée à m'en faire profiter.

Il soupira :

— Ce charmant Arbaï est très amusant, mais je suis certain que vous pouvez le remplacer avantageusement pour que ces longues heures se raccourcissent un peu.

Tharbin était vraiment un patron prévenant qui vantait tous ses mérites, sans en oublier un seul. Elle devait se résigner. Nacha était peut-être bel homme, mais curieusement elle n'éprouvait pour lui le moindre désir.

Lorsque vingt-quatre heures plus tard elle apprit que le dirigeable survolait

les anciennes îles Marshall, elle eut besoin d'une carte pour les situer, et son premier réflexe ensuite fut de se précipiter vers une baie et de regarder l'océan.

Elle se retourna vers le capitaine en second qui venait de lui montrer cet archipel sur une carte.

— Vous êtes sûr que nous sommes au-dessus de ces îles ? Au-delà du tropique et à proximité de l'équateur ?

— Nous atteindrons celui-ci dans quelques heures.

— Mais la mer devrait fumer. Je n'ai jamais pensé qu'elle bouillait littéralement comme le voulait la rumeur publique, mais elle devrait atteindre de hautes températures et je ne savais pas que ce dirigeable était aussi parfaitement isolé.

— En ce moment il fait presque quarante dans les couches intérieures. La mer doit être à vingt-sept degrés, peut-être trente, ce qui n'empêche pas cette jonque de pêcheur de naviguer. Par ici les prises sont prodigieuses, puisque depuis les baleines jusqu'aux bancs de poissons plus petits tout ce qui vit dans l'océan se précipite dans ce passage.

— Un passage ?

— Je laisse au seigneur Nacha le soin de vous en dire plus.

Le seigneur Nacha exigeait qu'elle compare devant lui uniquement revêtue de son kimono. Et l'absence d'Arbaï, loin de l'abattre, paraissait au contraire exalter sa sensualité. Elle se résigna donc, alla se changer pour le rejoindre.

— Où sommes-nous, pourquoi approchons-nous de l'équateur sans griller ? Que veut dire tout ça ?

— Ma chère, je vous répondrai lorsque vous aurez sacrifié un peu de temps à vos devoirs matinaux. Ne nous laissons pas distraire par des phénomènes qui nous échappent. L'essentiel est ici, fit-il en ouvrant d'un coup son peignoir.

Au retour, Nacha se fit débarquer à l'intérieur des terres, la mer étant trop mauvaise pour cette opération. Avant de la quitter il lui exprima sa reconnaissance, lui dit qu'il garderait un grand souvenir d'elle. Il lui demanda de transmettre à Tharbin ses salutations et sa grande satisfaction d'avoir reçu une si efficace négociatrice.

Elle ressentit ces paroles comme autant d'affronts. Elle fut soulagée

lorsque l'ascenseur l'emporta vers le sol ferme. Dans la nuit, elle ne vit pas si c'était sa grosse femme, Cam, qui l'attendait avec une voiture à cheval. Déjà le dirigeable s'enfonçait vers le nord.

Dans sa cabine, elle avait refusé d'occuper la suite présidentielle où les coussins de soie avaient mystérieusement disparu, elle réfléchit sur ce que lui avait fait découvrir Nacha, l'existence d'un passage maritime entre le Nord et le Sud, une bande longue de plusieurs milliers de kilomètres, mais assez étroite. On n'en avait pas exactement mesuré la largeur, toutefois depuis quelques mois des jonques passaient sans encombre d'un hémisphère à l'autre et en revenaient. Les marins du Sud ne paraissaient pas pour l'instant être dans le secret. Seuls quelques pirates, quelques patrons de bateaux de pêche l'étaient.

Dès son retour, elle devrait faire son rapport oral à Tharbin qui, pour plus de sécurité, la convierait dans ses compartiments privés du train gouvernemental. Il lui poserait des questions sur Nacha, sur son train de vie, son entourage et sans le moindre tact sur ses préférences sexuelles. Il saurait d'ailleurs que Nacha avait disposé d'elle comme d'un cadeau offert. Et cela au lieu de le fâcher ne ferait que l'émoustiller.

— Le grand secret, c'est l'existence d'un passage baptisé le Serpent Gris. Une couche plus sombre occulte les rayons du Soleil, donne une lumière argentée qui ouvre ce couloir marin. Du ciel nous avons même repéré deux jonques qui venaient du Sud et que Nacha a reconnues. Elles appartenaient à un certain Mingjen, un capitaine pirate auquel il rachète ses butins. Il en remplit ses immenses entrepôts.

Ce qu'elle cacherait à Tharbin, c'était sa révolte intime contre l'usage qu'il faisait d'elle pour réussir ses négociations, et sa décision de profiter du Serpent Gris pour passer au Sud rejoindre tous ceux qu'elle avait connus autrefois. Surtout Liensun.

Mais sa rencontre avec le président du Consortium des Bonzes fut totalement différente de ce qu'elle avait imaginé et craint. Elle arrivait très fatiguée, appréhendait que son patron ne se montre trop empressé, mais il était bouleversé par une nouvelle qu'il lui confia à l'oreille dans son bureau, sans attendre la sécurité de ses compartiments discrets.

— Opérasque est rentré du Sud en TUR, à Salt Lake Station. D'après mes informateurs, il est dans une rage continuelle depuis des jours et des nuits. Il trouvait que le TUR n'allait pas assez vite. Dès son retour il a rencontré le président du Conseil de Surveillance, Albeyal, et aussi le chef de la police, Kawy. La séance fut plus que houleuse. Il semblerait qu'Opérasque ait demandé des arrestations que ni le président ni le chef de la police ne sont disposés à ordonner. Des événements graves seraient venus aux oreilles

d'Opérasque, là-bas dans le Sud. J'ignore lesquels, mais ce Grand Maître peut, dans des crises d'une si grande violence, prendre des décisions effrayantes.

Peut-être que cette situation critique lui offrait la chance de sa vie, se dit Songe. L'occasion de quitter ce monde absurde.

CHAPITRE 50

Les différents ordinateurs travaillant sur les énigmes que posaient Bourguine, Anthony, le site Anth-04 et la langue inconnue, n'apportaient pour l'instant, après huit jours, que des résultats médiocres. L'arbre généalogique de Bourguine était sans indications intéressantes, son origine on ne peut plus banale. Ses parents, ses ancêtres, vivaient en Panaméricaine depuis au moins deux siècles. Ensuite, ses aïeux se perdaient dans des ramifications trop nombreuses. Deux cent cinquante-six ascendants directs en neuf générations. Impossible d'analyser chaque personne dans le détail. L'ordinateur donnait un bref résumé pour chacune d'elles, et déjà cette lecture occupait chaque soir Louria et Claudion des heures durant. Ils ne travaillaient pas ensemble. Hyponias ne paraissait pas désirer collaborer.

Charlster travaillait sur cette langue inconnue dont aucune sonorité n'était familière à qui que ce soit, pas même aux banques linguistiques où l'ordinateur désigné pour cette tâche fouillait sans arrêt. La Caste des Aiguilleurs avait, depuis un siècle environ, éradiqué les différentes langues encore parlées dans le monde. Ce qu'elle avait réussi avec le français, l'espagnol, l'allemand et les langues slaves n'avait pu se renouveler parfaitement pour les langues orientales, les dialectes et les idiomes. Et c'était dans ce fatras d'enregistrements, des milliers, que l'ordinateur établissait des comparaisons, utilisant la méthode des empreintes vocales représentées par des diagrammes. Lorsque Charlster se penchait sur l'écran de cet appareil, il n'en finissait pas de jurer, car dans cette approche d'une certaine langue ancienne qui figurait en une sinusoïde rouge, jamais la sinusoïde noire du dialecte inconnu utilisé par Bourguine ne s'en approchait.

Louria, inquiète de n'avoir aucun message de Wist Kalagan, appela NPST et demanda à lui parler. On lui passa Perkins, le directeur, qui d'une voix hésitante finit par lui dire que Kalagan avait disparu.

— Il est parti avec notre astrophysicien Bourguine pour retrouver des poussières de météorites en un certain endroit. Ils devaient s'absenter deux jours et cela fait maintenant bientôt cent heures qu'ils ont quitté NPST. Nous organisons une expédition d'Inuits pour les retrouver. Ces gens-là savent dénicher la moindre trace. Nous avons aussi alerté les forces de surveillance qui patrouillent sur les réseaux et les voies uniques. Nous espérons avoir récolté quelques données à exploiter. Deux hommes peuvent disparaître, mais un attelage de chiens esquimaux avec un traîneau, cela me paraît difficile.

Le soir même elle rapporta cette conversation à ses amis et tous eurent la même pensée.

— Le Gouffre aux Garous ? Ils seraient tombés dedans.

— Nous devons étudier ce qu'en a dit ce chasseur de loups, cet Antiqua, à la Légendthèque de River Station, en Transeuropéenne, dit Charlster sans s'émouvoir.

Ils purent lire son récit sur écran. Antiqua insistait sur la vapeur qui sortait du gouffre, sur cette brume qui ne laissait aucune visibilité. Il fallait retrouver les bords de l'abîme à tâtons et celui-ci était abrupt, découpé en verticales dangereuses. Le moindre faux pas et c'était cinquante mètres de chute jusqu'à la première plate-forme. Charlster reprit les mots de ce récit.

— Ils se seraient laissés piéger par la brume ? Mais les chiens esquimaux sentent ce type de danger. Ils auraient refusé d'avancer en flairant le vide proche.

— Il y a autre chose. Cette disparition est suspecte. Bourguine désirait visiter le gouffre, mais il serait ensuite rentré à NPST pour poursuivre son travail de taupe, murmura Louria.

— En deux jours, avec l'aller et retour, ils n'auraient jamais pu visiter le gouffre comme l'a fait notre chasseur de loups. Le temps leur aurait manqué, fit remarquer Ann Suba. Parvenir jusqu'au fond demande plusieurs jours. C'est très fatigant et la remontée, même avec un matériel moderne d'escalade, est un travail pénible.

— Maintenant, annonça Hyponias, je pense que d'ici demain l'ordinateur qui recherche Anth-04 finira par découvrir une piste. Déjà, il a interrompu ses recherches pour revenir en arrière sur certaines données qu'il avait négligées. Depuis le début l'appareil travaille sous la surveillance de la fonction « remords », et systématiquement refait avec lenteur le chemin parcouru toutes les six heures.

Mais le lendemain matin une nouvelle catastrophique fulgura sur l'écran de la directrice Ann Suba. Un premier message, signé Opérasque, lui annonçait que l'astrophysicien Charlster était mis en état d'arrestation sur-le-champ, que les vigiles de l'observatoire avaient ordre de se saisir de sa personne et de le maintenir en détention dans leur corps de garde. Effectivement, deux vigiles et leur sergent venaient d'entrer dans la grande salle de travail, mais au lieu de se diriger vers Charlster rejoignaient le bunker. Sur l'écran apparaissait un contrordre signé Kawy, contresigné par le président du Conseil de Surveillance Albeyal.

— Mais alors, s'affola le sergent, que dois-je faire ?

— La signature du président est prépondérante et vient à l'appui de celle du chef de la police, votre patron.

Dans l'observatoire c'était le chahut le plus total. L'apparition des vigiles était intolérable. Durant la journée ils n'intervenaient jamais, seulement la nuit pour effectuer des rondes.

— Opérasque veut ma peau, dit Charlster. Il a sûrement appris l'existence de Silver Anaconda. L'existence de ce passage maritime brise totalement ses projets avec le Chenal Noir. C'est le début de ce Permafrost allégé que nous défendons. Albeyal semble l'avoir compris.

Ann Suba et aussi Louria auraient voulu l'inciter à moins d'optimisme. Le président était plus obsédé de règlements de comptes que d'avenir de la planète.

Mais le lendemain d'autres mandats d'arrestation étaient lancés contre Louria Finister, Ann Suba, Claudion Hyponias et même Bourguine. Tous signés Opérasque, mais aussitôt annulés par le président Albeyal et Kawy. Le sergent des vigiles en perdait la tête, ne savait plus que faire.

— C'est Opérasque qui perd la tête, confia Ann Suba à ses amis. Il ne sait même pas que Bourguine travaille à NPST. Il arrive du Sud et s'en prend à tout le monde. Si vraiment il sait que s'est ouvert un passage entre Sud et Nord, navigable, il en est désespéré. Il a tout sacrifié à ce réseau ferroviaire, celui de l'Éternelle Nuit, et voilà que de petits bateaux insolents se préparent à aller et venir d'un côté comme de l'autre. Toute l'économie des échanges Sud-Nord passera par là et son beau Chenal Noir sera délaissé.

— Opérasque ne renoncera pas ! prédit Louria. Il va continuer à nous harceler. Albeyal ne pourra éternellement nous défendre d'une arrestation. Ils arriveront l'un et l'autre à un compromis dont nous ferons les frais. Nous risquons d'être expulsés de 87°7 Station.

CHAPITRE 51

Comme toujours, la foule des grands jours accourut car deux hydravions se présentèrent au-dessus de la piste de Cooktown. Déjà, quelques jours auparavant, le dirigeavion du président s'était posé au retour d'un mystérieux voyage dont on ne savait pas grand-chose, sinon des rumeurs sur une expédition effectuée en direction de la Ceinture de Feu.

Et ce jour un hydravion 320 et un plus gros encore, un 510, se posèrent à deux heures d'écart. Du premier Lien Rag vit descendre Liensun, et pour la première fois depuis longtemps sentit ses yeux se mouiller de larmes. Malgré l'étiquette, il hâta le pas pour le serrer dans ses bras.

— C'est un des plus beaux jours de ma vie, dit-il ému, alors que Fleur accourait à son tour se précipiter dans ses bras.

— Tu m'as brillamment représenté, lui dit-il, en regardant par-dessus son épaule arriver Yeuse, très élégante pour sa première visite dans les Kerguelen.

Il abandonna ses enfants pour aller au-devant d'elle, s'inclina protocolairement, la guida ensuite pour rejoindre le salon d'honneur, une médiocre petite pièce tendue d'un velours quelque peu passé.

— Césaire arrive avec le 510 remis à neuf, lui chuchota-t-elle. Il est décidé à conclure un accord pour le partage du fameux fuphoc de la Guilde des Harponneurs.

— Que représente-t-il pour y prétendre ?

Yeuse soupira, certaine que la réunion serait décevante, surtout pour elle qui attendait impatientement cette attribution d'huile.

— L'archipel Crozet ?

— Dans ce cas que les véritables dirigeants nous rejoignent, dit-il fermement.

Elle préféra changer de conversation.

— Tu n'es pas surpris de ne pas voir Jael ?

— Voyagerait-elle avec Césaire ?

— Non, elle a préféré rester à bord du *Dragon* en compagnie de Farnelle et de Danglov. Vous vous séparez ?

Le gros 510 bourdonna soudain au-dessus de toutes les têtes, et dut attendre que le précédent soit remorqué sur une piste de garage pour commencer les approches de la piste. Lien Rag trouva qu'un excellent travail avait été fait sur ce gros appareil. Par contre le 320 rafistolé tant bien que mal, faisait triste figure.

— Je vois que tu regardes mon hydravion, dit Yeuse. Liensun et ses amis, deux mécanos rescapés sur les quatre, ont fait le maximum, mais hélas Quelze et Herman, ainsi que les deux restés à Punta Arenas, repartent avec Césaire, et sont déjà dans le 510. Je ne dispose plus d'une équipe de spécialistes.

— Je te conseille de faire porter tous tes efforts sur la marine, lui dit-il.

— Du ciel j'ai vu que la *Salamandre* paraissait entièrement rénovée ?

— Kurty nous rejoindra. Nous devons avoir une rencontre discrète, toi et moi, en dehors de Césaire. J'ai quelques nouvelles à te communiquer qui te surprendront, mais pour l'instant je ne peux rien dire.

— Tu as appris pour l'île d'Alone ? Elle a été complètement ravagée par des pirates, et des prélats ont été enlevés, certainement pour être rendus contre rançon.

— Nous les avons reconduits dans l'île, Lienty et moi.

Sur le chemin du retour le dirigeavion avait survolé la Nouvelle-Zélande et Olivary était entré en communication avec eux. Il désirait séjourner encore quelque temps sur place avec les anciens esclaves néos libérés. Si un jour ils survolaient à nouveau l'endroit, peut-être rentrerait-il avec eux.

— Mais comment as-tu pu les délivrer ? demanda Yeuse surprise.

— Plus tard, voici Césaire. Tu sauras tout. Et surtout pourquoi nous devons tous développer nos marines.

Césaire les regardait d'un air perplexe. Sans le vouloir, sans s'en rendre compte, Yeuse tenait le bras de Lien Rag et lui parlait de très près, presque collée à lui.

FIN

Achevé d'imprimer sur les presses de BUSSIÈRE, CROUPE CPI à *Saint-Amand-Montrond (Cher)* en mars 2002.

FLEUVE NOIR 12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13

Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 21071. – Dépôt légal : mars 2002.

Imprimé en France

[1] Lire « Station fantôme », in *La Compagnie des Glaces*, 1^{re} série, vol. IV.